

Silence

Par Jean Baptiste Leclercq

La ville blanche et raide, pétrie de froid, affrontait l'hiver avec l'obstination des pierres. Le vent hantait ses rues, faisait grincer ses bois et frémir ses lanternes. Au loin, les loups hurlaient à la lune.

Quelque part, une petite fille suivait un soldat enveloppé de fourrure. Dans la neige qui craquait sous ses pieds, et dans le silence du soir qui gelait ses larmes, elle grelottait, les pieds et les doigts gourds. Un petit fantôme blanc s'échappait de ses lèvres pour aller mourir dans l'air coupant, comme si ça avait été son âme à elle qui tentait de fuir le corps qui l'enfermait.

La rue était étriquée, oppressante, et la lumière blafarde qui descendait des lampes à huile de phoque lui donnait l'air d'un petit spectre. Autour d'elle, les immenses maisons de pierre noire s'élevaient, le toit hérissé de stalactites, tels les crocs d'une bête. De leur cime inaccessible tombait parfois un lourd paquet de neige qui résonnait dans la solitude de la nuit.

Devant, le soldat avançait, taciturne, son tricorne lui faisant une silhouette diabolique. Un puissant mousquet en travers des épaules, ses bottes massives perforant le tapis blanc, et son col de fourrure recouvert de flocons, c'est à peine s'il ralentissait pour attendre sa protégée.

Parfois, ils croisaient quelque personne au visage affaissé et noir de suie, le cou retiré dans une écharpe et le nez humide. Mollement, leurs yeux inertes s'attardaient sur l'étrange couple, puis passaient, vagues comme des soupirs, traversaient la neige, pour rentrer se blottir contre la confortable brûlure d'un poêle, vite, avant que les tempêtes de glace ne reprennent.

En passant devant leurs fenêtres embuées, la petite fille les devinait dans leur intérieur orange, fantômes lointains lovés tels des chats contre leur poêle, et somnolant déjà sur leur ventre plein. Souvent, elle restait immobile devant les carreaux opaques, figée comme une statue de glace, incapable de quitter des yeux cette lumière, ces flammes, cette nourriture pourtant maigre que seuls une fenêtre ou un porte l'empêchaient d'atteindre. Il lui semblait presque sentir la chaleur reconfortante, l'odeur du bois brûlé, celle d'une nourriture cuite à point, et alors tout son corps hurlait, se révoltait, tremblait de désir et de frustration. Elle voulait toutes ces choses si fort, si durement, elles étaient là, et pourtant, il valait mieux qu'elle meure plutôt que de lui en donner un peu. Fébrile, les lèvres desséchées, elle se sentait comme une bougie dans le vent, vacillante et toujours sur le point de s'éteindre.

Le garde la guida encore, lentement, parmi la neige et les maisons farouches, avant de s'arrêter devant un grand bâtiment de brique grise, semblable à un entrepôt industriel. Au-dessus d'eux, une lampe tempête, couinant et balançant sous le vent, éclairait tant bien que mal la plaque où des lettres sinistres et noires traçaient les mots « Orphelinat ».

Le soldat tambourina des coups qui résonnèrent derrière le bois de la porte. La petite fille, à s'en tordre la nuque, leva les yeux jusqu'au sommet de la façade. Le toit se perdait dans le vent sifflant, tutoyant le ciel noir et menaçant, comme si les Dieux, dans une inspiration malveillante, avaient eux-mêmes déposé ce bâtiment au sol. Les briques, figées dans la glace, ployaient, et tous les bois grinçaient comme des insectes avides.

Une trappe s'ouvrit soudain dans un des battants de la porte, laissant la place à une paire d'yeux brillants. Ils sautèrent rapidement sur l'uniforme du garde, avant de disparaître et les portes s'écartèrent dans un long grincement.

Un hall vide ouvrit une gueule immense comme un four. L'homme et la petite fille avancèrent dans la pénombre, soudain minuscules. Au-dessus d'eux, le plafond montait se perdre dans l'obscurité, et les murs étaient hauts et larges comme ceux d'une cathédrale. Pour lequel des Dieux elle avait été érigée, on ne pouvait le dire, mais si sa maison était à son image, c'était un Dieu impitoyable et austère. L'air était à peine moins glacial qu'à l'extérieur, et la seule lumière provenait d'un chandelier que tenait une femme pâle et étroite, qui les fixait avec d'étranges yeux de chouette. En voyant son nez tranchant et son teint de cierge, la petite fille se colla aux jambes du soldat, mais celui-ci fit un pas en avant et se posa devant la concierge.

- Nous l'avons trouvée hier matin. Déclara-t-il. Elle errait dans les rues. On ne sait rien sur elle, et personne ne l'a réclamée depuis. Elle est muette.

La femme acquiesça en silence, puis baissa les yeux vers la petite fille.

- Elle n'est pas bien grosse. Murmura-t-elle avec une voix aigre.

Le soldat ne répondit pas et se tourna vers l'enfant. Il lui jeta un dernier regard, puis repassa la porte, et les lourds battants se refermèrent sur lui, et sur elle, les ténèbres.

La fillette leva les yeux vers la femme qui se tenait à ses côtés, isolée dans son halo de lumière. Son visage, occupé par un petit groupe de verrues, était blanc et maigre, et lorsqu'elle entrouvrait ses lèvres minces, c'était pour dévoiler une rangée de dents sales et pointues. Ses cheveux étaient cachés sous un fichu grisâtre. Les traits, tendus et agressifs, n'exprimaient que frustration et colère. Elle était probablement jeune, mais avait déjà l'air d'une vieille folle.

La femme étudiait elle aussi la nouvelle venue, avec l'œil d'un palefrenier accueillant une bête. Elle était vraiment petite, même pour son âge. Ses joues étaient sales, avec des traînées droites et blanches là où les larmes avaient coulé et gelé. Son nez dégoulinait de morve, et ses cheveux, qui devaient être blonds, avaient la couleur de la mauvaise paille, et encore brillants de neige. Ses ongles devenaient des griffes, encroûtées par la terre et la crasse. Seuls ses yeux conservaient une certaine lumière, deux grands yeux verts en forme d'amande, comme ceux d'un chat, qui couvaient un regard curieux et intelligent. La petite fille la dévisageait avec calme, avec méthode, curieuse de cette nouvelle figure. Tout de suite, la femme détestait ces yeux, parce qu'ils étaient beaux, et qu'ils semblaient la sonder jusqu'au plus profond de son être.

Brutalement, elle lui saisit la main, et la traîna derrière elle. Les pieds encore gourds de la petite fille martelèrent les dalles froides avec un bruit mat qui résonna tout autour, se mêlant à celui des lourds sabots de la Concierge.

Elles traversèrent le hall dans la semi-pénombre, jusqu'à une porte basse, et entrèrent dans une petite pièce, au milieu de laquelle était installé un baquet rempli d'eau.

- Déshabille-toi et entre là-dedans, ordonna la femme en allant enflammer une torche au mur. Tu pues comme un rat crevé !

La petite fille posa ses mains sur le rebord du bac, et considéra l'eau sombre. Elle semblait glaciale. Quelques grosses bulles de savon flottaient à la surface, comme des yeux menaçants qui la défiaient de s'approcher.

- Je t'ai dit d'enlever tes vêtements ! Cria soudain la concierge. Elle se rua sur elle à pas furieux, et lui décocha une tape brutale sur le crâne. Avant même que la fillette ait pu faire un geste, elle lui avait ôté ses oripeaux avec de grands gestes excédés et griffus. Regardez-moi ces haillons ! Pesta-t-elle. Je ne m'en servirais même pas pour me torcher ! Allez, dans l'eau, souillon !

Et comme la petite fille était trop petite pour monter dans le baquet, elle la souleva sans ménagement et la lâcha dans l'eau.

La fillette sentit son souffle se couper lorsque le liquide glacial se referma sur elle comme la mâchoire d'un piège à loup. Haletante, elle grelotta de plus belle, de tous ses membres. La Concierge ne lui laissa pas un instant de répit. Elle s'était déjà saisie d'un bout de tissu rêche plongé dans l'eau savonneuse, et elle se mit à frotter l'enfant avec fureur, tout en continuant à la maudire.

- Allez, lave-toi ! Par les Dieux, ce que tu peux être sale ! T'as pas honte ? Et ces cheveux, c'est un véritable nid de poux ! Regarde-moi cette eau, elle devient noire !

Le chiffon laissait des traces rouges sur la peau nue de la fillette, qui, debout au milieu du baquet, pleurait en silence. La femme l'attaqua encore :

- Pourquoi tu pleures ? Pourquoi tu pleures ? Je te lave, tu vois pas ? Tu as bien de la chance d'être ici, crois-moi. Deux pensionnaires sont crevées d'une pneumonie, c'est grâce à ça que tu es entrée ici ! Sinon, tu serais toujours dehors à mourir de froid. Allez, mets la tête !

Elle saisit la petite fille par le crâne, et la plongea brutalement sous l'eau, si longtemps que l'enfant crut qu'elle allait la tuer. Mais elle lui permit de refaire surface, et sans lui donner le temps de reprendre sa respiration, elle se mit à lui frotter les cheveux.

- Petite bonne à rien ! Même un animal n'est pas aussi dégoûtant ! Tous plus sales les uns que les autres ! Et qui doit vous nettoyer, plonger les mains dans votre crasse, bande de pourceaux ? Moi, toujours moi ! A croire que j'ai l'air d'aimer ça ! Allez, sors de là !

Toujours occupée à éructer son fiel, la Concierge laissa le baquet pour aller fouiner dans une vieille armoire de bois, cachée dans un coin. Pendant ce temps, la petite fille, trop résignée pour essuyer ses larmes, enjambait tant bien que mal le rebord de bois, et prudemment, se laissait glisser jusqu'à ce que son petit pied touche enfin le sol. A peine le deuxième l'avait-il rejoint que la femme fondait de nouveau sur elle, comme un aigle sur un lapereau. Elle tenait entre ses serres un tissu épais dans lequel elle enferma la petite fille, avant de la frictionner avec colère.

- Ne t'avise pas te tomber malade, maudite sottise ! Ici, ça pardonne pas, et après, on va encore dire que c'est ma faute. Je veux pas avoir d'ennuis à cause de toi.

Elle se mit ensuite à lui sécher les cheveux, lui arrachant des mèches au passage, puis elle se saisit d'un vieux peigne, et lui lacéra la peau du crâne, afin de la coiffer.

- Madame la Directrice n'aime pas les enfants sales. Alors ici, pas de doigts dans le nez, tu ne ramasses rien par terre, et si tu as les mains sales, c'est à force de travail ! Compris ? Voilà, maintenant tu as l'air un peu présentable. Et cesses donc de pleurnicher ou je t'en remets une, c'est ça que tu veux ? Heureusement que tu es muette, sinon tu me casserais les oreilles !

Elle se leva et alla chercher un paquet de tissu.

- Tiens, mets-ça ! Et sans la laisser faire un geste, elle lui enfila de force une petite robe de laine rêche couturée de retouches, qui lui piqua désagréablement la peau. Puis, elle lui

noua autour de la taille un petit tablier noir, la coiffa d'un bonnet trop grand pour elle, et lui fit chausser de lourds sabots. Pour finir, elle se leva pour admirer de toute sa hauteur son œuvre : une enfant terrifiée, grelottante et ruisselantes de larmes.

- Arrête de pleurer, je te dis ! Et elle lui asséna une nouvelle tape sur la tête. Tu es propre et à l'abri, qu'est-ce que tu veux de plus ?

Elle attrapa la petite fille par le bras, et la traîna dans le hall de l'orphelinat. L'enfant n'avait jamais marché avec des sabots, et elle suivit tant bien que mal, risquant plusieurs fois de se tordre la cheville. Mais les doigts griffus de la concierge, emportant leur proie, s'enfonçaient dans sa peau, la tiraient si fort qu'elle ne pouvait pas tomber. Ensemble, elles gravirent des marches et tournèrent dans des couloirs, jusqu'à arriver devant une porte hermétiquement close. La femme, subitement timide, frappa quelques coups mal assurés, puis attendit qu'une voix grave et sévère l'y autorise pour entrer, poussant la petite fille devant elle comme dans la gueule du loup.

Une grosse femme était vautrée derrière un bureau massif, une assiette richement remplie devant elle, les doigts et les lèvres englués dans la graisse. Dans un coin, un gros poêle noir rougeoyait comme un chien qui grogne, diffusant une chaleur qui chassa les frissons du corps de l'enfant. Le visage de la Directrice se focalisa tout entier sur elle ; ses yeux comme des fentes se plissèrent légèrement, tandis qu'avec un tissu poisseux elle essuyait sa bouche et son début de moustache. La petite fille se remit à trembler.

La Concierge lui envoya une tape nerveuse derrière la tête pour qu'elle baisse les yeux, puis en fit tout autant :

- Voilà la nouvelle venue, Madame. Je l'ai lavée, et je lui ai donné des vêtements propres.

- Bien, bien, susurra la grosse femme en étudiant attentivement la créature apeurée qui lui était livrée en pâture. Comment s'appelle-t-elle ?

- Excusez-moi, Madame la Directrice, je ne sais pas. Le garde m'a dit qu'elle était muette.

- Muette, ou terrifiée ? Elle n'est pas bien vaillante, cette enfant. Puis elle s'adressa directement à la petite fille, d'une voix qu'elle tenta de faire plus douce. Alors, dis-moi, quel est ton nom, jeune fille ? Tu peux parler, tu n'as plus rien à craindre ici. Tu es au chaud, tu as de bons vêtements, tu seras nourrie... dis-moi ton nom.

La petite fille ne répondit pas, mais elle fixait avec attention le visage grimaçant et bouffi de la Directrice.

- Est-ce que tu m'entends ? Demanda la grosse femme, sans obtenir davantage de succès. Elle se pencha vers elle, les yeux maintenant ouverts grands comme des mâchoires bardées de crocs et prêtes à mordre. Peut-être qu'en plus elle est sourde ?

- Ou alors elle est idiote ! Suggéra la Concierge. D'un regard, la Directrice lui commanda de se taire.

- Elle n'a pas l'air de quelqu'un de stupide, corrigea-t-elle en considérant ces grands yeux de chat qui semblaient un candide défi. Est-ce que tu m'entends ? Il le faut, sinon je vais devoir l'envoyer chez les fous.

Cette fois, la petite fille osa timidement hocher la tête, et la Directrice, telle une énorme araignée regagnant son trou à reculons, se cala contre le dossier de son siège avec un air satisfait.

- Concierge, lança-t-elle sans quitter sa proie des yeux. Comment se nommait la première pensionnaire qui est morte ? La pneumonie.

La Concierge leva les yeux au plafond comme si le nom qu'elle cherchait était écrit au revers de son crâne.

- Bianca Stavel, Madame.

- Oui, ça me revient. J'aime bien, ça sonne bien, commenta la grosse femme avec un air las. C'est comme ça que tu t'appelleras, désormais. Bianca Stavel, répéta-t-elle à l'intention de la petite fille, en articulant bien. Les grands yeux verts la fixèrent avec étonnement, puis le visage s'inclina, comme pour acquiescer. La Directrice attrapa un bout de viande dans son assiette, le noya dans une sauce épaisse et brune, avant de le porter à ses lèvres grasses pour l'engloutir.

- Très bien, Bianca, reprit-elle, la bouche encore un peu pleine et les doigts luisants de sauce. Tu es à l'orphelinat d'Alfheim pour devenir une personne respectable.

Elle déglutit, étouffa un rot, puis continua.

- Ici nous allons t'apprendre à coudre, et à nettoyer, pour qu'un jour un homme ait envie de t'épouser, et que tu puisses faire une maîtresse de maison convenable. Ou alors, qu'une famille te prenne comme bonne ou comme apprentie. En tant que femme, et considérant d'où tu viens, c'est ta seule chance de t'insérer un jour dans la société au lieu de finir sur l'échafaud comme la plupart des enfants de ton espèce. Est-ce que tu comprends ?

La tête de Bianca oscilla lentement de bas en haut. Les notions qu'on brandissait tels des masques terrifiants lui semblaient vagues et nébuleuses. Trop jeune sans doute pour avoir vraiment conscience du monde qui l'entourait, elle comprenait néanmoins son intérêt immédiat et ce qu'on attendait d'elle : qu'elle soit d'accord. Alors elle acquiesça.

La Directrice choisit de considérer qu'elle avait tout saisi. Elle se tourna vers la Concierge.

- Vous corrigerez la date d'entrée de Bianca Stavel dans votre registre. Celle d'avant n'a jamais existé, nous sommes bien d'accord ?

Son regard paresseux s'était fait froid et dur comme elle fixait sa subordonnée avec une autorité presque sauvage. La concierge acquiesça avec servilité, avec des paroles qui semblaient autant de couinements de soumission.

- Très bien, conclut la Directrice. Emmenez-la dans le dortoir des filles et donnez-lui un lit.

La Concierge s'inclina, puis saisit la petite fille par la main et l'emporta avec une brutalité renouvelée dans le dédale de couloirs et de portes. Après quelques minutes elles furent devant une chambre, de laquelle sortit une petite femme ronde et claudicante, le visage défiguré par un œil mort et un autre si mauvais qu'on aurait dit qu'un serpent prêt à mordre s'y enroulait. Sans un mot, la Concierge lui abandonna la nouvelle venue et disparut.

La Surveillante fit longtemps peser son regard unique sur la petite fille, tremblante de peur et de froid, qui attendait son bon vouloir pour enfin aller dormir. Elle considéra ce corps frêle et vulnérable, cette petite taille, ce visage poupon orné de ces grands yeux verts qui l'intriguèrent. L'enfant était jolie, mince, et semblait innocente. En plus de ça, muette.

- Toi, tu ne vas pas faire de vieux os ici, commenta-t-elle avec une voix grave.

Bianca la suivit dans le couloir sombre et étroit. La femme avançait vite, malgré son boitement. La lanterne qu'elle tenait à bout de bras se balançait au rythme de son pas

infirmes et lancinants, projetant sur les murs des ombres fantasmagoriques. Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre le dortoir des filles.

C'était une pièce sombre et tout en longueur, seulement éclairée par le rougeoiement d'un poêle au fond. Un profond silence régnait, un silence de cimetière, qui mit Bianca mal à l'aise. Le long des murs étaient installées, à même le sol comme dans un hôpital où mouraient les gens, des paillasses sur lesquelles gisaient des formes humaines, respirant sous leur maigre couverture. Deux d'entre elles étaient vides, mais gardaient toujours l'empreinte du corps qui, un jour, y avait dormi.

La Surveillante désigna un des lits vides et ordonna à Bianca de s'y coucher. La petite fille ôta son tablier, son bonnet et ses sabots, et s'installa dans le foin. La Surveillante tourna les talons, et la lumière s'effaça avec elle.

Dès que le vacillement de la lanterne ce fut éloigné, les paillasses bruissèrent avec légèreté, et Bianca distingua dans la pénombre des formes noires qui glissaient vers elle. Terrifiée, elle se terra sous sa couverture, et soudain, un cri inhumain lacéra les murs et glaça les sangs. La lanterne claudicante repassa en trombe devant la porte et les silhouettes, telles de petites souris grises, regagnèrent leur trou.

Bianca, le cœur battant, replia ses bras sur son ventre perclus de faim, et, enfonçant son petit nez dans la paille malodorante, pleura sans un bruit, sur elle-même, et sur cet endroit maudit.

Le lendemain, le jour n'avait pas encore percé par la minuscule fenêtre que, déjà, la Surveillante faisait irruption, telle une tempête de cris et de gesticulations, pour les sommer de s'éveiller. Bianca ouvrit des yeux fatigués.

La nuit avait été difficile. Le froid, peu repoussé par le poêle lointain, l'avait assailli sans cesse, tandis que dehors, le vent s'était remis à mugir, faisant craquer les bois et grincer les pierres. Le lit de paille à même le sol avait mal atténué la dureté des pavés dans son dos. Pour ne rien arranger, le cri inhumain avait déchiré la nuit à plusieurs reprises, la réveillant à chaque fois en sursaut, paniquée. Cela venait d'une pièce non loin, perdue dans le noir, et sonnait comme une incommensurable douleur, une peur traumatique, réunies en un cri expiatoire et glaçant. Il s'était ajouté à ses cauchemars, leur donnant une couleur digne des enfers les plus froids, où des insectes bouffis et hilares la dévoraient de l'intérieur, la traquaient sans relâche, l'ouvraient en deux de leurs griffes difformes.

En cela elle s'était jointe aux autres filles qui dormaient avec elles, et qui parfois se réveillaient subitement, haletantes et terrifiées. Les yeux écarquillés, elles fouillaient l'obscurité qui les cernait, cherchant une présence féminine et douce, qui saurait les rendormir sereinement et gommer leurs cauchemars. Mais cette présence était disparue depuis longtemps, et n'existait plus qu'en elles, vague souvenir, obscur sentiment de manque qui les hanterait toute leur vie.

Dans la cohue du matin, Bianca observa ces filles dont elle n'avait pu que sentir la présence, entendant leur sommeil agité, et leur respiration tremblante. Elles étaient d'âges divers, la plus vieille devait avoir quatorze ans. Elle ne vit personne de plus petit qu'elle, à son grand désarroi. La majorité avait sans doute sept ou huit ans, mais avait l'air de petites vieilles. Toutes étaient maigres, les traits lourds et les cheveux hirsutes, et s'affairaient, aiguillonnées par la Surveillante qui se promenait parmi elles, tel un général au cœur d'une bataille, leur donnant des ordres qui claquaient dans l'air comme des coups de fouets. Son œil

unique finit par se poser sur Bianca, toujours assise sur son lit de paille, observant le manège qui tourbillonnait autour d'elle.

- Hé, la muette ! Lui lança la Surveillante. Lève-toi, sale paresseuse ! Allez !

Bianca, terrifiée à l'idée que la femme borgne et boiteuse s'en prenne à elle, bondit, et imita les gestes de ses camarades. Les pieds nus, elle courut vers un grand lavabo en fonte à côté de la porte, autour de laquelle, telle une auge, se pressaient toutes les filles. Comme elles, elle se lava le visage et les mains. L'eau était froide, et douteuse, et mordait sa peau encore endormie. Elle regagna son lit et remit les vêtements qu'on lui avait confié la veille puis se dépêcha de chausser ses sabots, pour rejoindre le rang qui se formait, deux par deux, sous le regard sévère de la Surveillante. Elle se plaça à côté d'une fille, mais aussitôt une autre arriva, et la bouscula pour prendre sa place. Bianca descendit d'un échelon dans le rang, avant de s'en faire de nouveau expulser, sans un regard, et quand la troupe fut prête, la petite fille était dernière, et seule.

Un groupe de garçons, bien en ordre, passa en marchant au pas devant la porte du dortoir, mené par un petit homme dégarni avec des lorgnons et une redingote marron. Bianca les observa avec surprise. Tout en dernier, un garçon d'une dizaine d'année, les cheveux et les yeux très noirs, suivait nerveusement, ses mains se frottant l'une l'autre, presque avec frénésie. Passant devant eux, il leur jeta des regards furtifs et apeurés. En le voyant, le rang des filles commença à bruisser de mille murmures, à propos des cris dans la nuit, mais aussitôt la Surveillante hurla : Silence ! Les voix s'éteignirent comme des bougies qu'on souffle, et le garçon passa.

Les filles patientèrent un moment, puis la Surveillante avança, et tout le monde la suivit. Dernière, Bianca ressentit avec amertume son isolement. Elle ne connaissait personne et déjà, elle ressentait leur hostilité, leur méfiance. Un instant elle avait espéré se faire quelques amies, trouver un peu de chaleur, mais à présent leurs dos résolument tournés vers elle lui semblaient un rempart infranchissable.

Elles descendirent une volée de marches étroites et arrivèrent dans le grand hall par lequel Bianca était entrée la veille. Dans la lueur crue de l'aube, il faisait moins peur, mais semblait plus triste encore, plus morne. Le froid qui y régnait ajoutait à cette impression lugubre.

Des bancs avaient été installés en longues rangées, où peut-être avaient-ils toujours été là, camouflés par la nuit. Entre eux, comme en revue militaire, patrouillaient un homme et une femme, l'air impatient.

L'homme était grand et très large, le cou rougeaud et les épaules amples comme celles d'un bœuf. Sa mâchoire semblait une enclume, hérissée de poils mal rasés, la moustache raide et les mains comme celles d'un ours. Son regard, minéral, trahissait la manière belliqueuse dont il envisageait le monde.

C'est auprès de cet homme que les garçons furent laissés, et s'ils avaient pu se permettre, en compagnie de leur Surveillant, quelque chahut discret, l'autorité du Contremaître les vida instantanément de toute substance, de la moindre velléité. Soumis par la chape de plomb de son regard dur, ils se répandirent sur les bancs de bois, le regard au sol, et les lèvres soudées.

Le groupe des filles fut quand à lui escorté devant la femme. Drapée dans sa grande robe sombre, elle les examina avec un air perpétuellement agacé tandis qu'elles s'asseyaient

sagement devant elle. Au-dessus de ses lèvres pincées avançait un nez pointu comme un bec d'oiseau, qui supportait une paire de petites lunettes rondes. De derrière les verres, deux yeux froids et délavés les toisaient, dans le plus grand silence. Si elle n'avait pas la stature dissuasive du Contremaître, la cravache comprimée entre ses mains pâles et osseuses compensait largement.

Au pied des bancs s'alignaient des petits paniers d'osier contenant des aiguilles et du fil. Imitant ses voisines, Bianca en attrapa un et attendit. Derrière elle, les garçons, rassemblés en petits groupes autour de caisses remplies de clous de chemin de fer usagés, les triaient, écartant ceux qui ne pourraient plus servir. L'absurdité de cette tâche frappa la petite fille. En voyant ces doigts déjà sales retourner un par un les petits bouts de métal rouillé, et ces yeux rouges les inspecter avec lassitude, elle eut pitié d'eux, et de leurs carcasses si tristes et si voutées qu'ils semblaient déjà des vieillards grattant la terre pour y trouver de la nourriture.

La Concierge apparut, essoufflée par le poids d'un lourd panier rempli de vieux vêtements. Elle fit quelques pénibles enjambées puis, arrivée à hauteur de la Maîtresse, elle posa enfin son fardeau sur le pavé. Un courant presque impalpable traversa les rangs des orphelines, un courant de satisfaction à voir souffrir cette femme profondément haïe. La Concierge le sentit, et d'un bras vengeur, elle se saisit des pièces de tissus et les jeta une par une à chaque fille, comme autant de gifles. De mauvaise grâce, chacune attrapa son ouvrage, et après l'avoir étudié pour en trouver les déchirures, commença à le reprendre. Bianca, au début, observa sans bouger sa voisine, pour voir comment elle faisait. Presque aussitôt, la grande ombre de la Maîtresse la domina, et elle leva des yeux timides pour la contempler, dressée devant elle, l'air énervé.

- Tu es nouvelle, toi ! Lança-t-elle avec une voix étonnamment claire. Quel est ton nom ?

- Elle est muette, Madame, intervint la Concierge. La petite fille sentit instantanément le regard de toutes les orphelines se poser sur elle, un mélange de curiosité et de dégoût. La Directrice l'a appelée Bianca, reprit la Concierge.

La Maîtresse haussa les sourcils :

- Bianca ? Mais n'était-ce pas déjà le nom de... Elle ne put finir sa phrase, car la Concierge était déjà partie du côté des garçons. Son regard sévère redescendit donc vers la petite fille, qui l'observait de ses grands yeux verts, patiemment. Elle la toisa quelques secondes, puis lâcha un soupir discret. Et soudain, faisant claquer sa cravache dans l'air, elle lui désigna avec agacement le travail qu'accomplissait la voisine de Bianca. La petite fille comprit, et avec application, entreprit d'imiter les gestes qu'elle voyait, et les heures s'enchaînèrent.

Ce fut une épreuve. Les vêtements avaient été lavés sommairement, plongés rapidement dans l'eau bouillante, avant d'atterrir entre les mains des fillettes. Les doigts en sang à force de se piquer, Bianca manipula des tissus infects, sentant à plein nez la sueur, l'excrément, l'urine, la moisissure, autant d'effluves qui montaient à l'assaut de ses narines, et de son estomac vide. Des taches répugnantes durcissaient par endroits l'étoffe déjà raide, et les retourner dans tous les sens pour en trouver le défaut lui donnait envie de vomir. C'était donc ça qu'on leur apprenait, c'était par ce moyen, en obligeant des enfants à trier des clous et à recoudre des vêtements dont un chien n'aurait pas voulu comme couverture, qu'on comptait en faire des adultes utiles à la société, des ouvriers trop épuisés pour se révolter.

Combien de temps elles passèrent ainsi à reprendre les vêtements sales de toute la ville, elle ne le savait pas. Cela lui parut si long, si lourd, et sa tâche si répétitive et si pénible qu'elle faillit fondre en larmes à plusieurs reprises. Le panier de linge semblait ne pas avoir de fond, et dès qu'une d'entre elle avait fini son ouvrage, la Concierge, avec un malin plaisir, leur en lançait un autre. Parfois même, Bianca avait l'impression qu'elle laissait exprès de côté les vêtements trop propres à son goût. Et plus on atteignait d'autres couches de tissus, et plus ils étaient raides et puants, écrasés par le poids des couches supérieures, macérant dans leur crasse, dégorgeant parfois un liquide brunâtre qui leur soulevait le cœur. Bianca en était malade. Elle ne voulait pas faire ça, elle n'aimait pas ça, et elle ne comprenait pas pourquoi on ne la laissait pas simplement tranquille jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour se débrouiller seule. L'idée de recommencer cette même chose chaque jour la plongeait dans un désespoir intolérable.

Pourtant, le travail prit fin. Leurs ventres à toutes n'avaient cessé de gargouiller, et malgré la fatigue et la lassitude, lorsque la Surveillante réapparut dans le hall et entreprit de les rassembler, les filles semblèrent revivre. Les jambes tremblantes, elles formèrent un nouveau rang dans lequel Bianca se trouva encore seule, et elles se mirent en marche jusqu'au réfectoire.

Les garçons étaient déjà attablés, si affamés que leur nez fouissait presque leur ration du jour, un bol rempli d'une bouillie de céréales à l'odeur chaude. Dans un coin, les deux Surveillants, plantés chacun derrière un chaudron fumant, remplissaient des bols en bois à l'aide d'une large louche. Avidement, les filles allèrent chercher leur nourriture auprès d'eux, et s'éparpillèrent là où il restait de la place.

Bianca, son repas en main, se retrouva seule, au milieu du réfectoire bondé. Elle vit une place, et s'approcha, mais le garçon assis à côté lui interdit féroce de s'asseoir.

- Dégage !

Elle en vit une autre, près d'une fille, et essaya.

- Tire-toi de là, c'est pas ta place !

Bianca sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle avait faim, et elle était seule au milieu du réfectoire, encerclée par la meute qui se fourrait goulûment la nourriture au fond du ventre, en grognant comme autant de porcs. Son ventre se tordit encore, à bout, tandis qu'à ses narines montait le fumet de son bol.

Et soudain, elle aperçut, tout au fond de la pièce, une table miteuse, bancale, si grossière qu'on l'aurait dite faite par un enfant. Personne ne s'y trouvait, personne d'autre que le garçon aux cheveux noirs, et Bianca comprit alors, tout en traversant le réfectoire vers cette place, que jamais elle ne se ferait d'amis dans l'orphelinat. Parce qu'elle était muette, c'était une pestiférée. Déjà comme les adultes, les enfants, trop pauvres pour regarder vers le haut, préféraient chercher avec frénésie des gens qui leurs seraient inférieurs, qui leur donneraient le sentiment de ne pas être tout en bas de la hiérarchie. Bianca, ainsi que l'enfant manifestement fou à qui on l'associait déjà, constituait le dernier barreau, et pour cette raison, son handicap, trop précieux, ne serait jamais oublié.

La petite fille prit place à côté du garçon, un peu effrayée. C'était lui qui déchirait la nuit de ses cris terrifiants. Il lui jeta un coup d'œil méfiant, puis fit un mur de ses bras autour de son bol, et continua à manger, féroce, sans plus lui porter attention. Légèrement rassurée, Bianca saisit sa cuillère, un peu grande pour sa main, et la planta dans l'amas gris et

collant qu'elle avait devant elle. Avec un léger effort, elle parvint à en extraire une partie, et à la porter à sa bouche avide.

Ce n'était pas mauvais. En fait, ça n'avait pas vraiment de goût, mais la faim, sans doute, parvenait à en extraire quelque saveur. La texture était un peu gluante, et attachait partout, au bol, à la cuillère, au palais, au gosier. Elle était alternativement froide ou brûlante selon les endroits, et il était impossible de reconnaître le moindre ingrédient. Néanmoins, Bianca, affamée, habituée à bien pire, dévora son repas avec ardeur.

Lorsqu'elle leva les yeux, son premier geste fut de saisir à deux mains le gobelet de terre cuite posé au milieu de la table. Sans même reprendre sa respiration, elle le porta à ses lèvres et le vida de son eau saumâtre, à grandes gorgées. Puis, elle traqua sans relâche le moindre grain de céréale, le plus petit fragment de nourriture encore collé au fond de son bol, jusqu'à l'avoir parfaitement nettoyé. Enfin, apaisée, elle s'autorisa à regarder autour d'elle.

A ses côtés, le garçon avait fini, et la fixait avec curiosité. Il avait des prunelles profondes et sombres, au fond desquelles on devinait un feu, couvant calmement, mais menaçant de se changer en brasier à n'importe quel moment. Comme il ne bougeait pas, elle tenta un sourire timide. Il la regarda avec stupeur, puis baissa le nez.

Autour d'eux, les autres enfants avaient fini, et chuchotaient entre eux. Bianca remarqua un garçon aux yeux porcins et au cou de taureau, qui semblait dominer la meute. Ce n'était pas le plus grand, mais certainement le plus trapu, et ses épaules roulantes sous son habit imposaient manifestement le respect. Il demeurait la plupart du temps silencieux, mais quand il parlait les autres se taisaient et l'écoutaient. Il murmurait alors des paroles secrètes, en jetant de courts regards à l'enfant fou, et alors toute la tablée pouffait avec une méchanceté qui leur semblait délicieuse.

Du côté des filles, elle remarqua que les plus grandes étaient installées ensemble, et toisaient les autres orphelines, comme une tablée de monarques au milieu du bas peuple. La petite fille nota surtout que les plus jeunes fuyaient ces regards, et inclinaient le leur lorsqu'elles les croisaient. Elle se demanda avec anxiété si on exigerait d'elle la même soumission, si on viendrait la frapper pour l'obliger à baisser les yeux. Elle voulait juste qu'on la laisse tranquille.

Au plus près de la cheminée était installée la table des adultes. Seule la Directrice manquait à l'appel, et Bianca l'imagina vautrée derrière son bureau, seule et satisfaite, ses doigts poisseux poussant de la nourriture entre les mandibules avides que rappelaient ses lèvres.

Les deux Surveillants, les deux enseignants ainsi que la Concierge trônaient là, comme parmi leurs sujets. Leurs assiettes à eux étaient nettement plus colorées et riches. On y distinguait le rose sombre de la chair, le vert et le rouge des légumes, les reflets d'une sauce épaisse, et dans des verres, l'éclat rougeoyant d'un vin. Les deux enseignants étaient transformés, comme s'ils avaient laissé leur sécheresse et leur brutalité dans le grand hall, entre les tas de clous rouillés et les vêtements puants. Bianca, en les observant, les trouva courtois, presque mondains. La moustache noire du Contremaître semblait s'être inversée, ses pointes tournées vers le haut comme un second sourire. Son regard évoquait à présent un mélange d'orgueil et de galanterie, comme il versait avec une délicatesse inattendue un filet de vin dans la coupe de la Maîtresse. Celle-ci, les yeux tantôt baissés avec pudeur et tantôt levés avec effronterie, avait retrouvé le rose de ses joues. Tandis qu'elle parlait, ses mains et

ses lèvres et ses paupières prenaient la pose, s'immobilisaient quelques secondes le temps de se faire admirer, puis changeaient, suivant une chorégraphie précise et maniérée. Elle portait discrètement les aliments à sa bouche, où ses dents blanches les accueillait en secret, les faisait disparaître, couverts par une serviette qui, entre chaque bouchée, venait élégamment s'assurer qu'aucune tâche de sauce intempestive ne viendrait les déshonorer. Le Contremaître, quant à lui, le visage convulsé par des haussements de sourcils, prononçait, comme autant de ronds de jambes, des mots qui, bien qu'inaudibles, se devinaient affables et réfléchis. Haussant le menton plus haut qu'un coq, le geste raide et automatique, la mutation était totale. Plus rien ne restait de la brute fauve ou de la femme rapace qui auparavant rôdaient parmi les bancs couverts d'enfants craintifs.

De son côté, la Concierge, isolée, avait une main cramponnée au bord de son assiette. L'autre se saisissait de morceaux d'aliments, que ses chicots broyaient au vu et au su de tous, exhibant sans vergogne sa langue noirâtre et encombrée d'éclats de nourriture. Dans le même temps, elle promenait autour d'elle un regard lourd et méfiant, et ses lèvres maigres marmonnaient pour elle seule une ou deux des paroles venimeuses qu'elle conservait dans son cœur noir et difforme, comme autant de vipères pourrissantes. Elle se rinçait ensuite d'une gorgée de vin, et au travers des vapeurs d'alcool, son haleine exhalait encore son odeur acide et mauvaise.

Les Surveillants, penchés l'un vers l'autre avec un air grave, échangeaient de longues paroles. De temps en temps, l'un d'eux tournait la tête et observait le réfectoire pendant quelques secondes. Il avait alors l'aspect d'un prédateur, la tête sortie des herbes hautes, à l'affût d'une proie, prêt à bondir. Puis il revenait à la discussion, picorant dans l'assiette et hochant la tête. Parfois, le petit homme à moitié chauve, ou la grande femme borgne et boiteuse se levait pour aller patrouiller parmi les tables. L'énergie qui recommençait alors à s'épanouir en chaque orphelin se fanait aussitôt sur leur passage, comme s'ils avaient été porteurs d'un effluve de mort et de terreur qui empêchait toute vie de fleurir. Bianca, regardant leur grande ombre glisser sur le pavé, crut y voir des ailes longues comme des lames de faux tranchant le blé.

Lorsque le repas fut terminé, les enseignants s'arrachèrent à leur propre société, et quittèrent la table. Ils se dressèrent au milieu du réfectoire et regardèrent les enfants, façonnés par l'habitude, se placer spontanément devant eux en deux rangs serrés et silencieux. Le Contremaître resta debout, droit comme une épée, à promener son regard brutal sur les garçons qui se rassemblaient humblement devant lui. Puis il tourna les talons, suivi de sa troupe, l'enfant fou en dernier, et ils disparurent bien en ordre, au rythme de leur pas.

La Maîtresse demeura plus longtemps, et tourna autour du rang des filles, les inspectant de haut en bas, comme cherchant une erreur, une faute à punir. Son regard étincelait, les scrutant de derrière les petites lunettes de métal comme un aigle du haut de son piton rocheux. Bianca rentra la tête dans les épaules quand elle la sentit passer près d'elle, et il lui sembla qu'un souffle chaud et bestial caressait son dos. Elle eut du mal à s'empêcher de trembler. Pour finir, l'enseignante redressa la tête et donna le signal du départ. Docilement, toutes la suivirent.

Elle les mena à travers le réfectoire, puis leur fit emprunter un étroit escalier qui semblait descendre jusqu'aux entrailles de la terre. Les marches étaient hautes et tranchantes. Bianca devait presque sauter de l'une à l'autre, et elle se félicita d'être la dernière du rang, car

au moins personne ne la lancerait contre les arêtes de pierre, où elle était sûre de se fendre le crâne.

Elles arrivèrent dans une grande pièce, qui aurait pu être assez spacieuse, si elle n'avait pas été encombrée de grandes et hautes cuves sous lesquelles était allumé un feu vif et mordant. Des échelles réparties autour de chacune d'elles permettait de monter jusqu'au bord. La lueur dansante des flammes donnait à l'endroit des allures de crypte, et dans un coin, Bianca reconnut avec horreur un tas immense de vêtements sales.

Ainsi commença leur deuxième tâche de la journée, plus pénible encore que la première. Il fallait d'abord aller chercher un paquet de tissu. Bianca les avait trouvés répugnants lorsqu'il fallait les repriser, mais là, alors qu'ils n'étaient pas encore lavés, elle crut vomir. Pour en saisir le plus possible, elle était obligée de les prendre à bras le corps, les enlaçant d'une étreinte qui la révoltait et lui plongeait le nez au cœur de l'amas infâme. L'odeur qui envahissait ses narines jusqu'au cerveau était innommable. On y retrouvait les pires parfums du monde, tous ceux qui évoquaient la médiocrité des hommes, la pourriture de leur cœur, la crasse de leur siècle, la mort, la maladie, le labeur éreintant fait à contrecœur au péril du corps et de l'esprit. Tout cela se jetait sur la petite fille, l'imprégnait, la dominait, la violait, et elle versa des larmes amères, non pas à cause de l'odeur elle-même, mais parce qu'elle lui semblait être déjà la sienne, celle de sa vie future, et qu'un jour ce serait elle, à son tour, qui en souillerait ses vêtements, avant de les faire laver par des enfants abandonnés.

Mais il n'était pas question de se plaindre ou de réfléchir. La Maîtresse faisait claquer sa cravache et criait avec une voix qui évoquait la lame d'un couteau. Ces vêtements, que les orphelines saisissaient à pleines mains, il fallait les porter au pied d'une échelle. Puis, grimper jusqu'en haut, et les lâcher dans l'eau bouillante, où, tels des cadavres de noyés, ils flottaient mollement. Enfin, prendre une longue perche, et touiller, comme une préparation méphitique, aidée des cinq autres filles réparties autour de la cuve. Le danger était permanent, de basculer en arrière contre le pavé, de se brûler au bord chauffé à blanc du bassin, ou de tomber au milieu de la lessive, mourir ébouillantée, rejoignant l'armée de spectres flottant.

L'odeur épouvantable continuait à les étouffer, flottait au-dessus de l'eau, et libérée de sa prison de tissu, transformée en vapeur, étendait ses tentacules au reste de la pièce. Le liquide prit rapidement une teinte brunâtre, eut l'air de sortir d'un pot de chambre, mais il fallait toujours aller chercher de nouveaux vêtements et les y plonger, les faire macérer dans ce jus infâme sous prétexte de les nettoyer. La chaleur était étouffante, et Bianca, dans sa fièvre, se prit à évoquer cette neige et cette glace qui pourtant avaient failli la tuer.

La perche était lourde entre ses petits bras, ses muscles de petite fille la maniaient avec difficulté, et la douleur se faisait encore plus vive lorsqu'elle devait repêcher un par un les cadavres de vêtements imbibés du liquide pestilentiel, lourds et dégoulinants comme s'ils avaient été plongés dans une fosse d'aisance. Il fallait alors les déposer près du feu, pour les faire sécher, et qu'ils achèvent d'exhaler leur odeur marécageuse. Noircis par l'humidité et la crasse immonde qui ne les avait toujours pas quittés, recroquevillés sur eux-mêmes, macérant dans leur propre jus, ils évoquaient des algues en train de pourrir sur les rochers.

Le cœur flétri, le nez agonisant, le crâne lourd, les bras ravagés par les crampes, et les mains noires, Bianca versait des larmes, sans le moindre sanglot, le visage paralysé par la résignation et la lassitude. Encore une fois la perspective de recommencer la même tâche insupportable chaque jour pendant des années lui révoltait les entrailles de dégoût et

d'angoisse, et elle eut le sentiment d'être non pas dans un établissement censé intégrer des enfants à la société, mais les détruire à force de travail, d'aliénation. Ils étaient nuisibles au monde qui les avait vus naître, et ils devaient donc disparaître. L'orphelinat n'était qu'une usine où s'organisait le meurtre massif et implacable des enfants de l'hiver.

La lessive dura des heures, et Bianca, perchée sur son échelle, le corps torturé et les yeux rouges, surveillait avec anxiété la montagne de vêtements qui lui semblait inaltérable. Et pourtant, petit à petit, les fillettes épuisées parvenaient à l'éroder, à gratter couche après couche, pour faire diminuer l'énorme monticule de crasse qui, enfin, disparut.

Lorsque le dernier vêtement eut été sorti de sa cuve et placé près du feu, la Maîtresse, qui avait passé les dernières heures un mouchoir contre le nez, leur fit signe à toutes de se rassembler devant elle. Les orphelines s'exécutèrent, le pas lourd. Elles étaient vidées de toute substance, harassées. Elles se mirent en rang avec lenteur, le regard inerte comme une troupe d'automates, incapable d'exprimer le moindre soulagement. Aux ordres de la maîtresse, elles remontèrent l'escalier étroit, qui à ce moment leur paraissait si interminable qu'elles se voyaient mourir pendant l'ascension.

Bianca crut laisser derrière elle l'odeur putride qui l'avait empoisonnée tout l'après-midi, mais au fil des marches, elle s'aperçut que ses vêtements et ses narines en demeuraient imprégnés, si violemment qu'il lui sembla que ce serait pour toujours. Comme si un affreux insecte avait creusé son nid dans son cerveau, elle se sentit envahie par une noire torpeur, une amertume terrifiante. Elle regarda les autres filles devant elle, leurs yeux vides quand elles se retournaient, leur pas automatique, leur nuque raide, et leurs vêtements qui lui semblaient les mêmes que ceux qui avaient hanté sa journée. Une main de glace la prit brusquement à la gorge. Elle allait devenir comme elles. On allait la briser, la réduire à rien, on allait la tuer et lui arracher le cœur, à force de haine et de cruauté. Elle ne pouvait pas rester ici.

Lorsque la petite troupe hagarde parvint au réfectoire, ce fut comme si elles venaient de le quitter. Le rang des garçons se tenait au même endroit, dans le même silence craintif. Le Contremaître, toujours raide, les relâcha, et ils convergèrent doucement vers la table où les deux Surveillants remplissaient et distribuaient les bols de gruau.

La Maîtresse autorisa les orphelines à aller chercher leur repas, et toutes, comme une armée de pantins obéissant au même maître, avancèrent pas à pas vers le coin du réfectoire où les attendait leur repas.

Bianca, bien que tremblante de fatigue, essaya de se dépêcher, pour gagner quelques places dans la file, avoir sa nourriture plus vite. Il fallait être discrète, car elle avait peur de se faire punir si on la voyait courir. Elle se faufila entre quelques filles, aidée par sa petite taille. Loin devant elle, la marmite fumait, chaude et réconfortante. Déjà, la file d'attente était bien constituée. Elle allongea le pas. L'odeur pourtant fade de la bouillie de céréales plana jusqu'à ses narines, aiguissant encore d'avantage son avidité. Son estomac se noua, l'urgence de sa faim résonna dans tout son corps. N'y tenant plus, elle se mit à courir, et soudain, le sol dur vint la percuter de plein fouet, écorchant sa main, faisant douloureusement vibrer tous ses os. Sans même la regarder, les autres filles la dépassèrent.

Bianca sentit les larmes lui monter aux yeux. Avec une rage impuissante, elle se releva et s'élança en avant. Il ne va plus m'en rester ! Songea-t-elle, au bord de la panique. Elle se remit à courir, vers le rang qui se formait, et alors qu'elle y parvenait, une fille l'attrapa par les cheveux. Bianca sentit sa tête tirée en arrière par la douleur. La surprise se mêla à la

colère. Elle tenta un geste pour se libérer, mais quelqu'un la poussa avec violence, et elle retomba par terre, s'éraflant le coude.

Le temps qu'elle se redresse, la file d'attente était faite, bien serrée, et progressait lentement. Quelques filles la regardaient avec mépris, et Bianca, serrant ses petits poings, chercha parmi elles celle qui l'avait tirée par les cheveux, prête à la tuer. Mais elles étaient toutes pareilles, avec le même air mauvais, la même hargne dans le regard et la même crasse sur le visage. Alors, les yeux humides de rage et d'humiliation, elle se remit sur ses pieds, le crâne et l'avant-bras ankylosés par la douleur, et elle prit sa place tout au bout de la file.

Lorsqu'enfin son tour arriva, elle reçut un bol ne contenant que les trois-quarts d'une ration normale. Son ventre vide et son cœur triste hurlèrent de déception et de colère, mais à sa grande surprise, la Surveillante lui donna un morceau de pain. Il était tout rassis, voire moisi, mais elle veilla jalousement dessus, comme elle traversait le réfectoire pour aller s'asseoir à la table des marginaux.

L'enfant fou y était déjà, occupé à finir son bol. Il la regarda de travers lorsqu'elle approcha pour prendre place à ses côtés. En grimpant sur sa chaise, Bianca remarqua ses yeux rouges de larmes, ses traits épuisés, et son regard, presque éteint, comme un feu étouffant sous la cendre.

Le repas, qui la mobilisa toute entière, avait la même absence de goût que le précédent, et comme ce dernier, elle l'avala goulûment, sans prendre le temps de respirer, avant de vider d'un trait son verre d'eau. Autour d'elle, les mêmes enfants étaient assis aux mêmes places, et Bianca, en les observant, sentit qu'elle les haïssait de toute son âme. C'était comme un besoin urgent de hurler, de faire souffrir, jusqu'à la mort. Elle qui pourtant n'avait jamais détesté personne, faisait l'expérience amère de la haine, et elle sentait qu'elle y perdait quelque chose d'elle-même, comme si sa rage était en train de dévorer une partie de son être. Bianca devenait quelqu'un doué de haine, et pour cela, elle détesta encore plus la petite société des orphelins.

Ses pensées noircirent encore un peu plus. Elle tourna la tête et vit que l'enfant fou, qui avait fini de manger, contemplait son bout de pain avec un mélange d'étonnement et de convoitise. Bianca eut le réflexe de protéger son bien, de le replier hors de portée du garçon encore affamé. Son autre main empoigna sa cuillère, prête à se battre. L'enfant fou, voyant cela, changea d'expression. Les yeux tristes, il hocha la tête, comme pour lui dire qu'il n'avait jamais eu l'intention de la voler.

Bianca eut honte. Elle était en train de leur ressembler, et cela lui semblait pire que la mort. Elle refusait de laisser la nécessité achever de faire d'elle une bête, une égoïste, comme eux tous. Il n'y avait qu'à briser la chaîne, et alors elle se sentirait meilleure.

Elle regarda le garçon à ses côtés, et après une hésitation, lui tendit le quignon de pain, doucement. Il plongea ses yeux noirs dans les siens, et elle se sentit frémir, comme si elle était soudain nue devant lui, comme s'il l'avait ouverte pour lire ce qu'elle avait à l'intérieur. Il sembla chercher quelque chose, au fond de ses yeux de chat, puis, ne le trouvant pas, fini par accepter le présent. Sa main griffue s'empara lestement du bout de pain, et il se recroquevilla sur lui-même pour le ronger, laissant Bianca soulagée d'avoir enfin trouvé un peu d'humanité dans la prison où elle avait été abandonnée. Lorsqu'il eut fini de manger, le garçon la regarda, et lui adressa un sourire. C'était un sourire hésitant, mal assuré, mais aux yeux de la petite fille, ce fut le plus beau sourire qu'elle ait jamais reçu. Elle l'aima instantanément, et sourit en

retour, de tout son cœur, tant elle se sentait touchée par ce geste si inattendu. Les deux enfants restèrent un long moment à se regarder, les yeux dans les yeux, jusqu'à ce que le repas prenne fin.

Ce furent les Surveillants qui rassemblèrent les orphelins près des portes du réfectoire. Après avoir échangé un dernier regard avec l'enfant fou, Bianca vint se poster comme les autres devant la femme immense qui s'occupait d'elles. Le regard borgne ne cessa de les parcourir avec sévérité, jusqu'au moment où elle fit volte face, donnant le signal du départ. La troupe s'ébranla, et remonta le dédale d'escaliers et de couloirs.

En constatant qu'on la ramenait au dortoir, Bianca ne sut pas si elle était soulagée par la perspective de dormir bientôt, ou bien déçue de constater que ses journées se limiteraient à manger et accomplir des tâches infâmes. Finalement, ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta, et elle s'assit sur sa paille, raide, incrédule et horrifiée par cette journée à la fois monstrueuse et minuscule, et qu'elle devrait recommencer encore et encore pendant les années à venir.

La Surveillante les compta, s'assurant probablement qu'aucune n'était morte pendant la journée, ou n'était parvenue à s'enfuir. Puis elle s'éclipsa, et les orphelines restèrent entre elles.

Bianca, seule sur sa paille, les observa se ranimer petit à petit, reprendre vie, avec hésitation, comme la forêt après une tempête. Elles commencèrent par étirer leurs muscles, détendre leurs os, se glisser quelques mots, et, enfin, esquisser un sourire, timide, comme se demandant si c'était toujours permis. Puis, progressivement, se répandre en discussions de plus en plus animées, rire entre elles, oublier, ne pas penser. Parfois, les adolescentes, les Grandes, riaient avec les autres.

Un de jeux préféré des filles était de cracher sur la plaque brûlante du poêle. C'était interdit, à l'évidence, mais la salive, en atteignant le métal, s'évaporait instantanément en un petit nuage, dont la forme, toujours différente, évoquait une danseuse écartant les bras, une princesse et sa robe bouffante, un aigle étendant ses ailes, et mille autres choses belles et disparues de leur quotidien. L'imagination des orphelines n'était jamais à court de comparaisons agréables, et lorsqu'elles en lançaient une, Bianca aimait voir sur leur visage le reste d'émerveillement, le reliquat de rêve que l'image évoquée leur inspirait encore. Presque aussitôt, le visage se refermait, et l'illusion s'évaporait, comme la salive sur le poêle. Elles se figeaient de nouveau en un masque dur et tanné, et le contraste entre les deux faces révélait à la fois leur jeunesse enfermée au fond d'elles, et les années supplémentaires que leur rajoutait cette vie misérable.

Rien, pourtant, de leur joie ou de leurs rires, ne vint ouvrir une brèche dans l'implacable forteresse de mépris qu'elles opposaient à Bianca. Il ne s'agissait pas d'un rite de passage, qu'il fallait endurer pour être enfin acceptée, la petite fille le sentait bien. Il n'y avait aucune volonté de la mettre à l'épreuve. Elle ne ferait jamais partie de leur société, et c'était comme ça. Elle était muette, elle était dégoûtante, maudite, et elle le serait toujours.

Lorsque la Surveillante vint éteindre les torches, Bianca, en se couchant, aurait préféré mourir de froid et de faim plutôt que de continuer à survivre dans cet endroit qui, en fait de donner une nouvelle vie à des enfants des rues, les brisait tout entier, os par os.

Le lendemain, le réveil fut aussi brutal que la veille, la Surveillante les arrachant sans pitié à la courte nuit qu'elles avaient eue. Le cœur lourd comme du plomb, à peine réveillée et

déjà désolée de vivre, Bianca aurait voulu mourir pendant la nuit plutôt que d'ouvrir les yeux sur ce nouveau jour qu'elle prévoyait aussi hideux que le précédent. Et elle avait raison, car la journée qui passa fut dure et odieuse, peut-être même encore davantage, car à force de tristesse et d'humiliation, l'idée que les prochaines années lui seraient irrémédiablement identiques se frayait un chemin à coups de masse vers sa conscience, martelant sans cesse son crâne jusqu'à la nausée.

Lorsqu'elle se coucha ce soir là, la petite fille était plus triste que jamais. Elle s'endormit avec résignation et lassitude. Pendant la nuit, les cris de l'enfant fou résonnèrent encore à plusieurs reprises. A chaque fois, Bianca rouvrait les yeux, terrifiée, et guettait dans le noir le moindre signe d'une activité humaine, rassurante. Autour d'elle, alignées au sol, dormaient les autres orphelines, et dans la faible lueur du poêle, leurs couvertures lui apparaissaient comme des linceuls. Elle fermait alors les yeux avec résolution, et s'employait de toute ses forces à ne plus les rouvrir jusqu'au matin, écoutant pour s'endormir la tempête hurler au dehors.

Les jours et les nuits s'enchaînèrent ainsi, entre l'hostilité presque sauvage des autres orphelines, et la terreur noire de la nuit.

Son seul moment de répit, c'était lors des repas, qu'elle partageait avec l'enfant fou. Au fil des jours, elle était parvenue à l'apprivoiser. Maintenant, les deux enfants cohabitaient silencieusement, presque tendrement, isolés de la méchanceté du monde. Sans échanger le moindre son, simplement par le regard, Bianca avait patiemment tissé une relation avec ce garçon farouche. Elle avait appris à aimer ses traits droits, son regard farouche, sa tignasse sombre. Avec passion, elle se plongeait dans ses yeux noirs, cherchant à le sonder, à savoir qui il était, pourquoi il hurlait la nuit, pourquoi il était fou. Elle l'enlaçait dans la lueur de ses prunelles, elle se lovait dans la noirceur de son âme, elle s'ouvrait à lui. L'enfant fou ne la quittait pas des yeux pendant tous les repas. Spontanément, ils se partageaient la nourriture pour que chacun ait la même part. Il ne commençait jamais à manger avant Bianca, et prenait soin de finir en même temps qu'elle. Et surtout, ils se souriaient, se portaient l'un l'autre du regard, se purifiaient mutuellement de la médiocrité dans laquelle ils étaient enfermés. Lorsque venait le moment de se séparer, leurs yeux s'accrochaient, se cramponnaient comme des mains qui refusent de se lâcher, jusqu'au moment où le rang des garçons emmenait l'enfant fou hors de la vue de Bianca, et que chacun demeurait seul, au milieu de ses ennemis.

Car le soir, dans le dortoir, le mur invisible qui interdisait à la petite fille de faire partie des orphelines restait infranchissable. Seule, assise sur sa paillasse, elle observait les autres, les écoutait, les étudiait. Les orphelines, au début, avaient tenté de la provoquer, de l'insulter, mais Bianca était resté à les regarder, fascinée de voir combien elles étaient laides quand elles étaient méchantes, alors qu'elles étaient si belles quand elles riaient entre elles. La transformation ne cessait de la passionner. Quel besoin avaient-elles d'avoir toujours quelqu'un à mépriser ? Ne finissaient-elles pas par étouffer dans leur propre haine ? Ne voulaient-elles pas être en paix plutôt qu'en guerre ? Telles étaient les pensées qui occupaient l'esprit de Bianca alors qu'on lui crachait les pires horreurs au visage, des horreurs qu'elle n'entendait même pas, qui lui glissaient dessus comme la pluie sur la pierre, sans même altérer la lumière de ses yeux.

Comme aucune réaction d'aucune sorte ne venait satisfaire leur cruauté, les orphelines finirent par se lasser d'elle et se mirent à l'ignorer, ce qui ne leur fut pas difficile tant elle était discrète. Mais Bianca ne quitta pas pour autant leurs conversations.

La petite fille, si étrange, ne les lâchait jamais des yeux, murée dans son silence. Et des rumeurs commencèrent à fleurir autour d'elle, à passer de bouche à oreille. Pourquoi était-elle muette ? L'explication la plus logique était celle de la malédiction. Bianca avait entendu un secret des Dieux, qui lui avaient cousu la bouche pour ne pas qu'elle le répète. Ou alors elle était l'enfant d'une sorcière, et était donc née avec cette tare, pour l'empêcher de jeter des sorts. Bianca était maudite, cela ne faisait aucun doute. Ne soutient pas son regard ou elle te changera en pierre. Ne lui parle sous aucun prétexte ou elle te volera ta voix. Et petit à petit, sans même s'en apercevoir, elles commencèrent à avoir peur de la petite fille aux yeux de chat.

Un soir, le rang des filles remontait au dortoir, après le repas. En rang morne et serré, comme d'habitude, les orphelines suivaient silencieusement la Surveillante, comme des cadavres sortis de leur tombe et ramenés à un semblant de vie. Bianca, fermant la marche, abandonnait ses grands yeux sur le sol, vaguement, sans penser à rien. Et quelque chose attira son attention. Quelque chose de noir posé sur les dalles grises, un objet long et plat.

Après un rapide coup d'œil au groupe devant elle, la petite fille fit un pas de côté et le ramassa. Elle se dépêcha ensuite de regagner le rang, mais ses doigts, en se refermant sur sa découverte, avaient eu le temps de reconnaître la dureté et la froideur du métal. Un regard furtif le lui confirma. Il s'agissait d'un des grands clous de chemin de fer que les garçons triaient le matin. Il avait du être oublié par terre au moment du repas. Bianca caressa sa surface un peu rugueuse, à cause de l'usure et d'un semblant de rouille, et apprécia la pointe légèrement émoussée. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle ait le sentiment d'avoir une dague dans la main.

Elle dissimula son trésor jusque dans le dortoir, et le cacha dans le foin de sa paille. Toutes les nuits, elle se mit à le sortir en secret, pour sentir encore la morsure implacable du métal contre la paume de sa main, et longuement, elle en frottait la pointe contre les pierres du sol. En silence, nuit après nuit, avec une patience d'ange, elle aiguisait son clou de chemin de fer, dans la solitude du dortoir, jusqu'à tomber d'épuisement. Au fil des semaines, la petite fille en vint à posséder une véritable arme de mort soigneusement cachée sous son lit.

C'est un soir, peu de temps après, que la Surveillante amena une nouvelle orpheline dans le dortoir. C'était une fille d'environ douze ans, avec des cheveux rouges et hirsutes. Déposée là par la grande femme borgne, elle demeura un moment dressée devant elles, les toisant l'une après l'autre avec un regard si mauvais qu'aucune n'osa le soutenir. Sa poitrine se soulevait avec agitation, comme si elle était en proie à une rage sourde, et ses lèvres étaient si pincées qu'elles en étaient blêmes. Un long silence s'écoula, et quand la nouvelle venue eut fini d'étudier les orphelines qui lui faisaient face, elle leur lança avec une voix hargneuse :

- Je m'appelle Skrev. A partir de maintenant, c'est moi qui commande. Et elle leur adressa à toutes un regard de défi.

Personne ne leva la voix pour répondre. Bianca se contenta de regarder ailleurs, à moitié effrayée et à moitié indifférente. Autour d'elles, les autres baissaient les yeux. C'était des enfants des rues, elles n'avaient pas peur de se battre, mais il y avait quelque chose chez la nouvelle venue qui les clouait sur place. Une seule fille osa se dresser.

Elle s'appelait Fjona. C'était la plus âgée d'entre toutes, et elle devait bien avoir près de quinze ans. Sans doute intimidée par l'assurance de Skrev, sa voix hésita un peu avant de passer ses lèvres :

- C'est moi la plus grande et je suis là depuis plus longtemps que n'importe qui d'autre. Si quelqu'un doit me commander, ce ne sera pas toi.

Elle se tut, et fixa son adversaire droit dans les yeux, comme si le fait de prononcer ces mots lui avait donné courage. Autour d'elle, un murmure d'approbation fit bruisser les Grandes assises sur leur paille. Skrev les parcourut toutes d'un oeil de glace. Sa respiration sembla s'accélérer, ses phalanges blanchirent à force de serrer les poings, et ses joues blémirent de rage. Tremblante et pâle, ses prunelles folles vinrent se planter tels deux poignards dans les orbites de celle qui l'affrontait, et dans un rictus de fureur qui dévoila une rangée de dents pointues, elle cracha, avec une voix presque démoniaque :

- Je vais te bouffer les tripes !

Et sans le moindre avertissement, elle se jeta sur l'adolescente et la frappa au visage. La jeune fille, avec un cri de surprise et de douleur, s'écroula de tout son long sur les dalles.

Skrev ne lui laissa aucune chance. En quelques enjambées elle était sur elle. Elle l'attrapa par les cheveux et lui tourna de force le visage vers le plafond. L'adolescente, la face meurtrie, tenta de se débattre. Skrev saisit alors un de ses sabots, le leva au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur son nez. L'adolescente hurla, et les orphelines autour se mirent à pousser des cris d'horreur en voyant des gouttes de sang gicler. Skrev eut alors un sourire carnassier. Elle leva de nouveau son bras, et frappa, frappa encore et encore, avec une frénésie proche de la transe. Elle allait lui briser le crâne.

Alertée par le bruit, la Surveillante se rua dans le dortoir. Dès qu'elle comprit ce qui se passait, elle se précipita sur Skrev et lui administra une claque si violente et si tonitruante que l'orpheline s'écroula, presque assommée, contre le sol de pierre. Un silence de cathédrale s'abattit instantanément sur le dortoir des filles.

La grande femme borgne se pencha sur l'adolescente, étendue par terre, qui pleurait et gémissait. Son visage était parsemé de grandes fleurs écarlates qui s'étendaient sous sa peau. A certains endroits, le bois du sabot avait ouvert la chair comme il celle d'un fruit mûr, et les lèvres des plaies s'écartaient pour baver de longs filets de sang. Une petite dent blanche gisait par terre, seule, et l'adolescente, l'apercevant, la reprit d'une main tremblante, comme inconsciente encore du fait qu'elle ne lui appartenait plus.

Lorsqu'elle eut vérifié qu'elle n'avait aucune blessure grave, la Surveillante ramassa le sabot rougit, puis se redressa de toute sa hauteur, et se tourna vers Skrev, aussi gigantesque qu'une montagne. La nouvelle venue était toujours au sol, l'oreille saignante et la respiration saccadée. Des perles d'un sang qui n'était pas le sien mouchetaient son visage, et ses doigts, et son poignet. Elle leva des yeux angoissés vers la femme qui la toisait. La Surveillante ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit, et pour finir, elle empoigna Skrev par les cheveux la traîna dans les couloirs.

Les orphelines les suivirent des yeux, puis, restèrent un moment à échanger des regards, blanches, atterrées. Quelques Grandes se levèrent, allèrent au chevet de l'adolescente meurtrie, tandis que les autres auscultaient de loin le visage tuméfié. Des murmures commencèrent à bruiser ici et là, et les visages sales et tristes se raidirent, angoissés. Chacune sentait que quelque chose de grave venait de se produire, quelque chose qui allait

changer la vie à l'orphelinat. Bianca, assise sur sa paillasse, les observait calmement. Son cœur battait à tout rompre. Jamais encore elle n'avait été le témoin d'une telle sauvagerie. La violence qu'elle avait vue en Skrev lui laissait des frissons.

La Maîtresse apparut brusquement au milieu d'elles, et les voix retombèrent comme un souffle. En robe de chambre, la femme semblait encore plus aigrie que d'habitude. Sans dire un mot, elle se pencha sur l'adolescente en larmes et la tira vers le haut pour la mettre debout, sans émotion. La jeune fille se dressa avec peine, encore sonnée, et suivit mollement la Maîtresse dans le couloir.

Les orphelines guettèrent le bruit de leurs pas qui s'éloignaient, mais très vite, de nouvelles enjambées se firent entendre, se rapprochant avec vitesse et nervosité. En quelques secondes, la Concierge faisait irruption dans l'encadrement de la porte. Les filles eurent à peine le temps de se raidir qu'elle se jetait déjà au milieu de la pièce, les harcelant de sa voix sèche et hystérique :

- Au lit ! Vous vous croyez où ? Sur la place du marché ? Au lit ! Dépêchez-vous, graines de catins ! Toi, cesses un peu de me regarder comme ça et obéis ! Vous finirez toutes putains !

Sur son passage, les filles s'égaillèrent comme une volée de moineaux, et se répartirent chacune à sa place, se jetant sur leur lit de paille pour éviter les gifles. Puis, quand toutes furent là où elles le devaient, immobiles, terrifiées, la Concierge entreprit de faire les cent pas au milieu d'elles, le regard alerte et mauvais, frustrée que tout fut allé si vite et cherchant un prétexte pour donner libre cours à sa rage.

Elles restèrent ainsi, couchées dans l'attente que la Concierge cesse sa pesante patrouille et que vienne l'heure de dormir. Après un long moment, la Surveillante finit par revenir, poussant Skrev devant elle. Les deux femmes s'entretenaient alors à voix basse, laissant le temps aux orphelines de redresser la tête afin d'observer la nouvelle venue.

Celle-ci les toisait avec une haine farouche. Elle revenait probablement du bureau de la Directrice, où elle devait avoir reçu un nombre douloureux de coups de fouets. Des larmes avaient coulé le long de ses joues, et ses paumes étaient rougies là où ses ongles s'y étaient enfoncés. Mais c'était son regard qui impressionna le plus les orphelines. Les prunelles, noires comme des tempêtes, avaient du mal à contenir la fureur qui tourmentait son corps tout entier. Malgré les larmes et les coups reçus, Skrev ne semblait pas brisée. Ses yeux hurlaient tout le contraire, s'égosillaient en silence, rugissaient. La punition et la douleur seraient rendues, au centuple s'il le fallait, par la mort s'il le fallait. Vous me croyez affaiblie, mais si une seule d'entre vous ose encore s'opposer à moi, je lui ouvre le crâne en deux. C'était le message que portait ce regard, et les orphelines le reçurent, avec autant de clarté que de terreur.

La Surveillante poussa Skrev sur la dernière paillasse libre, et la jeune fille s'y laissa tomber de mauvaise grâce. Elle ôta son tablier moucheté de sang, et épousseta ses pieds nus et noircis par la crasse, l'air de rien, comme si tous les regards fixés sur elle lui étaient subitement devenus indifférents.

Des pas se rapprochèrent dans le couloir, et Fjona réapparut dans le dortoir, accompagnée par la Maîtresse. Ses lèvres étaient enflées, encroûtées par le sang séché, et des bleus énormes marquaient son visage. Derrière ses paupières rougies par les larmes, son regard hurlait vengeance. Elle commença par toiser Skrev, assise à quelques mètres d'elle,

puis ses yeux se portèrent bien vite sur les autres adolescentes, et une expression d'extrême détermination raidit tous ses traits. Elle traversa la pièce, retrouva sa paillasse, et les Grandes échangèrent quelques mots, si bas que personne d'autre ne les entendit. Cependant, aux regards qu'elles jetèrent à la nouvelle venue, il était clair que la guerre venait d'être déclarée.

Dès le lendemain, tout le monde avait compris que la vie à l'orphelinat était changée. Il s'avéra que rien ne pouvait contenir Skrev, la rage qui hurlait en elle. Les cheveux ébouriffés, les yeux déments, les pieds noirs et nus car les sabots lui étaient désormais interdits, elle semblait échappée d'un asile de fous. Dès les premières heures du jour, elle défiait la Surveillante, la Maîtresse, la Concierge, et elle avait passé la moitié de sa journée dans le bureau de la Directrice, sans doute à recevoir des coups de fouet.

Il était impossible de prévoir ses réactions. Elle pouvait se tenir tranquille plusieurs heures pour exploser subitement de rage, sans raison apparente, et se jeter sur la première venue en hurlant. La situation avait été particulièrement tendue lors du travail de l'après-midi, car il était facile de se brûler gravement aux cuves portées au rouge, de tomber dans le liquide bouillant, ou du haut de l'échelle, sur les dalles de pierre froide. Plusieurs fois, elle manqua de blesser gravement une fille, en déchaînant sur elle sa démence. Lorsque le soir arriva, la grande majorité des orphelines souhaitait la voir morte. Et Bianca, en les observant, sentait venir ce moment.

Deux jours passèrent, sans que la situation ne s'améliore. Skrev avait fini par cesser de s'en prendre aux adultes, ce qui prouvait qu'elle n'était pas entièrement folle. Mais elle reportait toute sa colère sur les autres orphelines. Lors du travail de l'après-midi, elle avait saisi la main d'une fille et l'avait plaquée contre le métal brûlant d'une cuve, comme ça, juste pour rire. La victime, une enfant de huit ans, avait hurlé comme une possédée tandis que Skrev lui maintenait la paume sur la plaque chauffée à blanc, jusqu'à ce qu'une des Grandes la frappe à la tête avec sa perche. Skrev avait chuté du haut de son échelle, s'était écrasée au sol et relevée sans mal, un sourire dément en travers du visage, les yeux délirant, la tempe en sang. Elle riait.

Cette nuit-là, alors que toutes dormaient dans le dortoir des filles, un nouveau cri déchira la nuit, et réveilla Bianca. La petite fille se redressa, les yeux brusquement ouverts, cherchant dans l'obscurité quelque chose qui la rassurerait. Sa main tâtonna quelques secondes et elle sentit la tête du clou caché dans sa paillasse lui caresser les doigts. Le contact du métal lui apporta un peu de réconfort. C'est alors qu'il lui sembla distinguer, dans le noir le plus complet, un mouvement feutré. Des silhouettes bougeaient dans l'ombre, lentement.

Bianca se figea. Les formes convergeaient vers l'endroit où dormait Skrev. Ses yeux s'écarquillèrent, cherchant à comprendre ce qui se passait. Elle entendit des froissements de tissu, un murmure, puis plus rien. Et soudain, une grêle de petits bruits sourds s'abattit devant elle, tandis que des gémissements suraigus et étouffés s'élevaient dans la nuit. Autour d'elle, d'autres orphelines se redressèrent sur leur paillasse, terrifiées. Il y eut des mouvements de lutte, quelqu'un cracha, puis ce fut un tourbillon d'ombres, furtif et bref, et le silence retomba sur le dortoir. Quelque part, dans l'obscurité, résonnèrent les sanglots d'un être solitaire qui pleurait sur lui-même et sur ses blessures.

Le lendemain, Fjona et les Grandes paradèrent parmi les orphelines, leur superbe retrouvée. Skrev avait le visage dévoré par les hématomes. Elle avait saigné du nez pendant la nuit, et un de ses yeux était poché. Elle était livide, les traits désertés par la vie. Toute la

journée, elle fut anormalement calme. Elle ne dit pas un mot, garda les yeux baissés, ne répondit à aucune provocation. Bianca fut la seule à remarquer que ses mains tremblaient, convulsivement, de rage et de fureur, comme si elle s'efforçait à grande peine de contenir sa folie en son cœur, pour mieux la vomir toute entière, plus tard.

Le soir, dans le dortoir, les Grandes s'étaient rassemblées autour du poêle, pour s'y réchauffer les mains, jouer à cracher dessus, et discuter. Bianca observait Skrev, avec inquiétude. Installée sur la paillasse juste en face de la sienne, elle rongea ses ongles avec tant de sauvagerie que ses doigts saignaient. Son autre main jouait furieusement avec une mèche de ses cheveux. Puis, subitement, comme sur une impulsion, elle se leva, le regard fixé sur Fjona qui lui tournait le dos, et se mit à courir vers elle.

Tel un démon, Skrev bondit sur elle, lui empoigna les cheveux, et, de tout son poids, lui plaqua le visage contre le poêle brûlant. Le hurlement qui résonna alors dans le dortoir traumatisa Bianca pour le restant de ses jours.

La suite des événements demeura floue, tant la petite fille était paralysée par l'horreur. L'odeur de chair grillée, les cris et les larmes, Fjona qui se convulsait au sol, vociférant comme une possédée, le spectacle abominable de son visage tanné comme du cuir, défiguré à vie, la fureur incontrôlable de la Surveillante qui manqua tuer Skrev à mains nues, et la scène, terrible, qui venait se rejouer encore et encore dans sa tête, avec pour point d'orgue ce geste fatal et abject de Skrev ; tout se mêla en une bouillie noire et exécrationnelle, achevant de faire de cette nuit une nuit de cauchemar.

Aucun des adultes qui les encadraient ne comprit ce qui s'était passé. Pour eux, il y avait eu de nouveau bagarre entre Skrev et l'adolescente, bagarre qui s'était finit par accident dans le poêle du dortoir. Personne ne parla, pas même la victime. La peur, tel un drap noir, venait de recouvrir le dortoir d'un voile de silence.

Fjona disparut plusieurs jours. Sans doute avait-elle été emmenée à l'hôpital. Dans le dortoir, l'odeur de brûlé demeura longtemps, comme pour rappeler à toutes ce dont Skrev était capable. A partir de maintenant, c'est moi qui commande, avait-elle dit en arrivant à l'orphelinat. C'était même les premières paroles à avoir franchi ses lèvres. Rien n'était plus vrai, à présent.

Même les Grandes baissaient les yeux devant elle. Ses désirs étaient des ordres. Très vite, elle exigea d'avoir la paillasse la plus proche du poêle, la place la plus chaude du dortoir. Et on la lui laissa. L'adolescente délogée ne résista pas, et se contenta de s'approprier le lit de Fjona.

Lorsque celle-ci se représenta devant-elles, raccompagnée par la Concierge, un murmure d'horreur parcourut tout le dortoir des filles.

Jusqu'à l'arrivée de Skrev, Fjona avait été plutôt respectée parmi les orphelines. Elle était la plus âgée, et la plus ancienne. Elle savait se battre, et n'hésitait jamais à s'imposer par la force lorsqu'il le fallait. Maintenant, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

La moitié de son visage semblait avoir fondu comme de la cire. La peau était plus tannée que du cuir, luisante et lisse comme un cierge, et le lobe de l'oreille avait fondu, s'était déformé, s'était mêlé à la mâchoire en de répugnantes coulures de chair. Au-dessus, le lobe temporal était chauve à jamais. Le nez avait été épargné, mais la bouche, elle, soulevait le cœur.

Seul un côté avait été touché. Sur la moitié brûlée, les lèvres semblaient avoir enflé, avoir gonflé jusqu'à crever, jusqu'à s'effondrer sur elles-mêmes, lamentablement, et se souder entre-elles. On les aurait dites peintes par un enfant, une sordide caricature de bouche vulgairement étalée sur une toile.

L'œil était encore pire. Emporté par la peau en fusion comme par du magma lourd et lent, il avait coulé vers le bas, avait été lentement arraché, et gisait à présent au milieu de nulle part, au-dessus de la joue brunie, affreux et absurde. On aurait dit qu'un insecte noir et immonde avait creusé son nid sous la peau, et menait sa vie propre, indépendamment du reste du visage. Quelle inimaginable douleur avait dû la lacérer toute entière, la ravager, quand on lui avait brûlé la face ! Fjona était devenue un monstre.

Bianca sentit son ventre se figer en un bloc de glace en contemplant ce visage difforme. Elle regarda Skrev. La jeune fille était allongée sur sa paille, les yeux fixés vers le plafond, sans accorder un regard à celle qu'elle avait mutilée à vie. Avait-elle peur de sa vengeance ? Ou tenait-elle à montrer qu'elle ne la considérait plus du tout ?

La vue de Fjona acheva d'asseoir l'emprise de Skrev sur le dortoir des filles. Ce n'était désormais plus une question de pouvoir, d'influence, mais de survie, et d'avenir. Car la vie de Fjona était finie. Elle était orpheline, ne connaissait personne à l'extérieur. Comme survivrait-elle après avoir quitté l'orphelinat ? Quel homme voudrait l'épouser ? Quel Madame la prendrait dans son bordel ? Quel artisan engagerait cette fille dont le visage ferait fuir ses clients ? Fjona n'avait pas seulement perdu son visage, elle avait perdu son avenir. Et dès son retour dans le dortoir, l'adolescente s'aperçut qu'elle n'avait même pas encore touché le fond.

Elle avança entre les orphelines, sous leurs regards à la fois curieux et nauséux, et se présenta devant son ancienne paille, maintenant occupée par une autre. C'était une bonne place, car assez proche du poêle. C'était la place des dominantes, qu'elle occupait encore peu de temps auparavant.

La fille qui s'y était installée ne bougea pas, et Bianca, en voyant la scène, sentit son cœur se serrer. Fjona, les épaules voûtées, attendait, que celle qui avait été son amie veuille bien lui faire une place. Tout autour, les Grandes semblaient être comme des serpents, sifflants et immobiles, prêts à mordre. Comme devant une étrangère venue quémander, les adolescentes se refusaient à reconnaître leur ancienne alliée, celle qui avait régné avec elles. Vaincues, les Grandes sauvaient ce qu'il leur restait de confort, chacune pour elle-même. Fjona fut donc contrainte de tourner les talons, et lentement, le pas lourd, avança vers l'ancienne paille de Skrev, la toute dernière, celle en face de Bianca. Elle s'y laissa tomber, et enfouit son visage dans ses bras.

La société des orphelines avait donc rendu son verdict, avec une logique et un naturel implacables. Fjona n'était plus rien, personne ne la connaissait plus, et son aspect seul suffisait à justifier toute la haine et le mépris qui s'abattirent sur elle au moment où elle avait le plus besoin de soutien.

Ce fut une épreuve pour elle. Les orphelines, dans son dos, ne la quittaient jamais des yeux, échangeaient des remarques à son sujet, des sourires qui lui parvenaient et qui versaient de l'huile sur le feu dévorant de sa douleur. Leur maigre joie la laissait désormais sur le côté, continuait sans elle, se nourrissant de sa défiguration. Chacune semblait maintenant se réjouir que ce fût tombé sur une autre, et riait de se voir indemne et sauve.

Désormais, elle mangeait avec Bianca et l'enfant fou, à leur table bancale et isolée du monde. Lorsqu'elle s'assit avec eux pour la première fois, les épaules voûtées par le poids de tous les yeux posés sur elle, l'adolescente sentit sa disgrâce tordre le moindre de ses nerfs, presque aussi brûlante que les flammes qui lui avaient arraché le visage. Elle quittait un monde, littéralement, elle en disparaissait et se réveillait dans un autre. Celui qu'elle avait méprisé avec délice, et qui maintenant l'observait, avec sa paire d'yeux noirs et sa paire d'yeux dorés, à la fois curieux et étonnés.

Pendant les semaines qui suivirent, Bianca étudia attentivement l'adolescente. Fjona ne lui adressa jamais la parole, ni un seul regard. Son air triste rivé au sol, presque avec passion, elle ne relevait la tête que quand il fallait travailler, ou quand elle remontait dans le dortoir avec les autres.

Bianca espérait ardemment qu'elle reprendrait bientôt goût à la vie, car elle craignait que Skrev ne s'arrête pas là.

Elle avait tout réorganisé autour d'elle. Dans le dortoir, l'énorme poêle en fonte, désormais symbole de son pouvoir, grondait et fulminait en permanence, comme le cœur de la fillette bouillante de rage qui semblait prête à y jeter le monde entier pour calmer une urgence insatiable.

Dans le réfectoire, Skrev se mit à voler la nourriture, avec sa fureur et sa violence coutumières. Lorsqu'elle avait terminé son bol, il lui arrivait d'arracher de ses mains celui de sa voisine, pour le finir avec avidité, un sourire gourmand aux lèvres, révélant ses dents pointues. L'orpheline dépossédée ne pouvait que pleurer sur son sort. Qu'aurait-elle pu faire ? Skrev, intelligemment, ne volait la pitance que des filles plus faibles qu'elles, et laissait les Grandes tranquilles. C'était souvent une petite de sept ou huit ans qui se retrouvait le ventre vide et les larmes aux yeux, écrasée par la terreur qu'inspirait Skrev.

Bianca pouvait presque palper la tension qui régnait dans le dortoir. La domination que Skrev y exerçait ne l'apaisait pas pour autant. Il lui fallait toujours plus de soumission, toujours plus de peur. Presque tous les soirs, elle se jetait sur une orpheline, choisie arbitrairement, et la frappait, ou s'amusait à l'étrangler. Sa victime demeurait inerte, sans oser de débattre, et Skrev riait de voir son visage gonfler, devenir rouge, puis violacé, les yeux exorbités. Elle ne desserrait l'étau de ses mains qu'au dernier moment, quand il semblait qu'elle allait la tuer.

Une autre fois, elle se saisit d'une des plus petites orphelines, au hasard, et s'amusa à lui maintenir le visage à quelques centimètres du poêle. L'enfant éclata en sanglots en sentant sur ses joues la cruelle brûlure du métal, des sanglots qui résonnèrent sous les voûtes vides. Ses larmes tombèrent en pluie sur l'énorme fourneau, et s'évaporèrent instantanément en touchant la plaque, avec un grésillement sinistre. Skrev riait, la tête rejetée en arrière, de la souffrance qu'elle provoquait, des regards tétanisés qui ne la quittaient pas, du pouvoir qu'elle détenait. Pour finir, elle rejeta la petite fille sur le sol, et roua de coups son corps recroquevillé.

Bianca était absolument terrifiée par Skrev. Sa violence, si imprévisible et si extrême, lui donnait des cauchemars. Un terrible sentiment de vulnérabilité l'oppressait en permanence. Elle qui était si petite, si discrète, et frappée de mutisme, quelle proie plus parfaite pour le loup enragé qui dormait à quelques mètres d'elle ? Désormais, elle passait la nuit une main plongée dans son matelas de paille, les doigts serrés autour de son clou, prête à frapper si

l'abominable jeune fille décidait de l'attaquer en pleine nuit. Mais ce moment ne vint jamais, et pour cause : Skrev avait peur de Bianca.

Car Skrev n'était pas uniquement violente. Si la fureur semblait la consumer intérieurement, elle était aussi ravagée par la superstition. Elle croyait dur comme fer aux malédictions, aux pouvoirs surnaturels et à la magie noire, et l'étrange petite fille, qu'on disait maudite par les Dieux et fille de sorcière, lui donnait des frissons qui lui parcouraient l'échine comme des anguilles glaciales. Pour rien au monde elle ne lui aurait adressé la parole, ou soutenu son regard lumineux, de peur qu'un malheur advienne. Et des malheurs, elle en méritait, elle le savait, malgré tout le plaisir sadique qu'elle éprouvait à faire régner la terreur dans le dortoir.

Bianca, lorsqu'elle comprit ce qui se passait dans l'esprit de Skrev, éprouva un vrai soulagement. Pourtant, elle ne baissa pas la garde. Un jour, très probablement, tout le monde s'apercevrait qu'elle n'était qu'une petite fille comme les autres. Et ce jour-là, Skrev se vengerait, avec la pire des cruautés, du moindre frisson qu'elle avait pu avoir.

Bianca sentait venir ce moment, et guettait le moindre mouvement de Fjona, car elle savait que tôt ou tard elles auraient besoin de s'allier pour survivre dans ce cauchemar. L'adolescente savait se battre, elle était robuste, et probablement enragée contre Skrev. Cette colère pouvait s'avérer intéressante à manipuler, si jamais les choses tournaient mal. Il fallait arriver à se rapprocher d'elle, la laisser mariner dans sa haine et dès qu'elle lèverait les yeux, lui tendre la main.

Mais plus les jours passaient et plus Fjona demeurait inaccessible, en dehors du monde et d'elle-même. La vie semblait l'avoir désertée. Elle pouvait rester de longues minutes, le regard dans le vague, sans bouger, comme morte. Pendant le travail, la Maîtresse était parfois obligée de rester derrière elle pour s'assurer qu'elle ne s'arrête pas. Pendant les repas, Fjona finissait fréquemment par oublier sa nourriture, et quand la fin du repas arrivait, elle n'avait touché à rien. Elle passait ses nuits à sangloter, seule et en silence. De plus en plus maigre, de plus en plus raide, de plus en plus triste.

Bianca, au bout d'un moment, avait essayé timidement de la pousser à se nourrir. Pendant le repas, alors que l'adolescente défigurée fixait son gruau d'un œil vide, elle avait posé sa main sur la sienne, doucement. Fjona avait relevé le regard, et l'avait plongé dans le sien. Longtemps elles étaient restées comme ça, immobiles, puis une larme avait coulé le long de la joue de Fjona, de son œil encore intact, une larme grosse et pâle qui avait perlé à son menton avant de s'écraser sur la table, en une petite étoile translucide. Et ce fut tout. Fjona avait retiré sa main, était retournée à la contemplation de son gruau, et Bianca avait échangé avec l'enfant fou un regard perplexe. Elle en vint à comprendre que Skrev avait fait beaucoup plus que ruiner son visage, elle avait brisé son âme en deux, et Fjona, ravagée par la détresse, était aussi paralysée par sa peur traumatique de Skrev, et jamais elle n'oserait essayer de se venger.

Vint une nuit, particulièrement glaciale, au cours de laquelle un évènement terrible pétrifia l'orphelinat tout entier.

Les cris abominables de l'enfant fou continuaient à hanter les couloirs, le soir venu, comme des spectres hurleurs en quête de proie. Ils terrorisaient les orphelines, malgré l'habitude, les réveillaient plusieurs fois par nuit, les arrachant à un cauchemar pour les jeter

dans un autre ; Bianca elle-même n'était jamais rassurée. Ces derniers temps, les hurlements se faisaient plus fréquents, et plus stridents.

Cette nuit-là, ils s'avèrent encore plus glaçants que d'ordinaire. A les entendre, on était tenté de porter la main à son cœur, pour s'assurer qu'il battait toujours. On les aurait dits poussés par une âme en train d'être écorchée vive. L'orphelinat, haut et ténébreux, prenait, en s'en faisant l'écho, des allures de crypte millénaire, aux murs suintant la peur de la mort, aux silences hurlants, aux ombres rampantes. Le dortoir avait des airs de tombeau, emprisonnant des cadavres d'enfants, méthodiquement recouverts d'un linceul et alignés au sol. C'était une nuit de pleine lune, une nuit si noire que la lumière semblait être éteinte à jamais.

Une par une, les orphelines s'étaient réveillées. Assises sur leur paille, elles écoutaient la pénombre, le cœur battant, les oreilles pleines de ces hurlements démoniaques. Quelque chose de terrible se passait, elles le sentaient du plus profond de leurs entrailles.

Soudain, un autre cri se joignit au premier. Un cri de terreur, un cri d'horreur. Puis un autre émergea à son tour, puis un autre et encore un autre, et bientôt ce furent une vingtaine de voix qui s'élevèrent en un chœur épouvanté dans les ténèbres de l'orphelinat.

Les orphelines se regardaient dans le noir, paralysées par cette symphonie démente. Elles se bouchèrent les oreilles, leurs ventres se nouèrent, leurs mains se mirent à trembler, et elles eurent envie, pour évacuer la peur, de hurler elles aussi. Mais soudain, ce fut le silence, brutal et presque aussi assourdissant que les cris. Il présageait le pire.

Devant leur porte, elles virent passer en toute hâte la silhouette grossière de la Surveillante, une lanterne au bout du bras. Elles écoutèrent, incapables de trouver le courage d'aller voir ce qui était arrivé. Quelques secondes s'écoulèrent, et d'autres ombres glissèrent furtivement vers le dortoir des garçons. Une vive rumeur en parvenait, et des pleurs arrivèrent aux oreilles des filles. Puis elles virent grandir une lueur dans le couloir, accompagnée du bruissement de pas feutrés. Devant leurs yeux passèrent, silencieux comme dans un cauchemar, le Surveillant et le Contremaître. Les deux hommes portaient un corps inanimé.

La lueur de leur lanterne éclaira violemment la peau blanche comme de la cire, la mare de sang qui la maculait, les ongles brisés à force de lutter, les yeux révulsés et le balancement raide des bras ballants. Le cadavre sembla leur ôter le souffle au passage. C'était celui du garçon aux yeux porcins.

A l'autre bout du couloir, un silence de cimetière s'était abattu sur le dortoir des garçons, comme si tous ceux qui y avaient mis les pieds étaient morts. Puis, de nouveau, des pas se firent entendre, se rapprochèrent, et, fermement tenu par les griffes de la Concierge, passa l'enfant fou.

Il était couvert de sang, des mains au visage. D'une pâleur extrême, il tremblait, comme s'il allait s'évanouir. Une seconde, son regard croisa celui de Bianca. Elle vit les larmes autour de ses yeux, se mêlant au sang sur ses joues. Une seconde, ils se cramponnèrent l'un à l'autre, du regard, avec le silence du désespoir, comme si elle était sa vie, chétive et triste, qu'il laissait derrière lui. Une seconde, elle captura l'image de son visage désemparé. La seconde d'après, il sombra dans les ténèbres de l'orphelinat.

La petite fille resta figée, incrédule, les yeux rivés sur l'obscurité. Un liquide glacial venait de lui traverser les entrailles, sans qu'elle comprenne ce qui venait d'arriver. Elle laissa sa tête se poser contre la pierre froide du mur, et quelques larmes dévalèrent ses joues. Ses poings et ses dents se serrèrent, sa gorge se noua, son monde s'effondra autour d'elle.

Derrière, les filles échangeait des regards, ou quelques mots, hagardes, traumatisées par ce qu'elles venaient de voir. Seule Fjona semblait absente, comme à son habitude, assise sur sa paillasse, les yeux ailleurs.

- Ils vont le tuer, pour ce qu'il a fait. Lança soudain Skrev, la voix mal assurée. Bianca fit brutalement volte face. Ses yeux, d'habitude si grands et lumineux, n'étaient plus que deux fentes aveuglées par la rage et le désespoir. Skrev se détourna vivement, avec un frisson. Elle avait raison, Bianca le sentait.

Les jours qui suivirent furent une horreur pour la petite fille. Rien au monde ne pouvait exprimer le vide qu'elle ressentait au fond d'elle. Elle aurait voulu hurler, elle aurait voulu pleurer, elle aurait voulu mourir de désespoir et de solitude. A chaque repas, lorsqu'elle voyait le siège vide à ses côtés, ses entrailles s'embrasaient, et son cœur se déchirait, irrémédiablement. C'était comme si quelqu'un l'avait plaquée contre le poêle incandescent du dortoir, et l'avait laissée là, crucifiée par une douleur infinie.

Presque avec cruauté, la vie à l'orphelinat reprit son cours. La Directrice exigea que les enfants reprennent le travail au plus vite, et dès le lendemain du meurtre, les travaux de couture avaient repris.

Bianca, plus seule que jamais, rejoignit Fjona dans sa dépression. Hagarde et molle, elle accomplissait son labeur avec lenteur, mangeait sans appétit, marchait avec lassitude. La lumière dans ses yeux était éteinte, sa curiosité évanouie, sa candeur disparue. Cette fois, c'était fait, elle était brisée. Le temps pouvait passer, les mois et les années défilent devant ses yeux désormais sans vie. L'orphelinat avait gagné.

Mais une nuit, alors qu'elle peinait à trouver le sommeil, un cri inhumain déchira les ténèbres. Immédiatement, elle se redressa, les sens en alerte, écoutant avec passion l'obscurité. Ce cri, elle l'aurait reconnu parmi des millions. Cette détresse, elle la connaissait par cœur, elle l'avait observée et aimée pendant des semaines, lovée dans ce regard noir et farouche qui lui manquait tant. Non loin d'elle, une orpheline s'était redressée elle aussi. Elle n'avait donc pas rêvé. L'enfant fou était encore là.

Un autre cri résonna dans la nuit. Il était étouffé, comme s'il revenait de loin, depuis les entrailles de l'orphelinat, quelque part. Alors la petite fille se leva, et partit.

Dans le couloir les torches étaient éteintes. Ses petits pieds nus produisaient un son mou sur les dalles de pierres, amplifié par l'obscurité. Discrètement, elle passa devant la chambre de la Surveillante et descendit l'escalier.

Le grand hall s'ouvrit devant elle. Dans le silence et le noir, il paraissait encore plus vaste et plus massif. La nuit le drapait d'un sordide manteau, comme une immense catacombe, une nef désolée qui semblait prédire la mort prochaine de tous les êtres vivants. Son souffle résonna jusqu'au plafond et redescendit vers elle, comme émit par des spectres. Et l'enfant fou, tel un esprit hurleur, venait hanter ce lieu, depuis sa tombe secrète.

Nerveuse, Bianca suivit ses cris et parvint au réfectoire. Là aussi, l'endroit dépeuplé d'enfants semblait avoir été vidé par une épidémie, des siècles auparavant. Une paix inquiétante y régnait.

Soudain, elle entendit des bruits de pas derrière elle. La petite fille plongea sous une table, puis rampa encore vers une autre, plus éloignée, aiguillonnée par la peur. La lueur tremblante d'une lanterne commençait déjà à colorer les murs, comme pour la poursuivre. Et en l'espace d'une seconde, la Concierge et la Directrice entraient dans le réfectoire.

- Voyez, Madame. Il crie de nouveau. Je ne sais que faire pour l'en empêcher. C'est quand il dort qu'il fait ça.

La Directrice, qui la dépassait d'au moins une tête, écouta quelques secondes, le nez levé, les plaintes de l'orphelin. Bianca, cachée derrière un banc, retenait son souffle. La lanterne faisait danser des ombres sur son visage. Les deux femmes étaient à quelques mètres d'elle. Il suffisait que, par hasard, elles posent leurs yeux au mauvais endroit pour la découvrir. Bianca observait, avec la sensation d'être sur le fil d'un couteau.

- Ce mioche ! Pesta la Directrice. Quelle odieuse plaie ! Je serais bien contente quand il s'en ira !

La Concierge la regarda avec surprise.

- Comment Madame ? Vous allez donc l'envoyer chez les fous ?

- Mais non, vous savez bien que ce n'est pas possible ! Son père ne l'acceptera jamais ! Et nous avons besoin de son argent.

La Concierge hocha la tête, sans rien répondre. Visiblement, sa curiosité lui brûlait la langue, mais elle n'osait interroger la Directrice, qui continuait à écouter, le nez tendu vers l'obscurité.

- Les hommes du Duc vont venir le chercher. Finit-elle par lâcher, comme à contrecœur. Il y eut un silence. La Concierge regardait ses pieds, nerveuse.

- Je me demande ce qu'ils vont en faire. Finit-elle par dire. La Directrice fit volte face et se tourna vers elle.

- Ne vous avisez pas de poser la question ! Gronda-t-elle, un index pointé sur la Concierge. Le Duc nous paye aussi pour notre discrétion. Vous ne voudriez pas qu'il ait quelque chose à nous reprocher ?

- Oh non Madame ! S'offusqua la femme, se tordant sur elle-même tant elle était honteuse. Sur les Dieux, jamais de la vie ! Plutôt mourir que de vous causer des problèmes !

- Et c'est exactement ce qui vous arriverait. Reprit la Directrice avec un air menaçant. Elle fit quelques pas vers la sortie du réfectoire, puis lança : et bâillonnez-moi ce gosse !

La Concierge s'inclina, puis, tremblante, avança à grandes enjambées vers l'escalier qui menait à la salle des cuves. Bianca attendit que la lumière de sa lanterne se soit évanouie dans le noir, et sortit de sa cachette. Elle n'avait rien perdu de la conversation. A petits pas, elle remonta dans le dortoir, et s'allongea sur sa paillasse, encore hantée par ce qu'elle venait d'entendre.

L'enfant fou était en vie, quelque part dans l'orphelinat, sans doute enfermé. Mais bientôt, des gens allaient venir et l'emporter loin, et cette fois, ce serait fini, elle ne le reverrait plus jamais. Elle ne pouvait pas les laisser faire ça. Il fallait qu'elle le libère, et qu'ils s'enfuient tous les deux. Mais comment faire ?

Quelques jours plus tard, pendant la lessive, Fjona se jetait dans une des énormes cuves en fonte du sous-sol et s'ébouillantait.

La Maîtresse avait déjà rassemblé les filles en rang, pour remonter au réfectoire, lorsqu'elle aperçut Bianca, perchée en haut d'une échelle, les yeux fixés vers l'intérieur d'une cuve. La petite fille avait l'air si fasciné, les yeux si grand ouverts, si curieux, qu'au lieu de lui commander de descendre, la Maîtresse envoya une orpheline voir ce qu'elle avait.

Le corps de Fjona flottait entre deux eaux, mou et inerte, au milieu des vêtements ondoyants, et Bianca ne pouvait en détacher les yeux.

Un silence horrifié s'abattit lourdement sur les orphelines, et la Maîtresse, plus pâle encore que d'habitude, dépêcha une des filles pour donner l'alerte. En quelques minutes, la Directrice était descendue, étrangement calme, accompagnée de la Concierge, tandis que le Contremaître et le Surveillant montaient les maigres échelles pour aller récupérer Bianca, puis, tant bien que mal, le corps de Fjona.

Lorsque l'adolescente fut déposée sous les yeux des orphelines, ses membres se dépliaient comme ceux d'un pantin sans fil, ses mains heurtant les dalles avec un petit bruit mat, et les doigts tournés vers le plafond, vers les orphelines traumatisées, comme si elle se résignait enfin à implorer leur pitié en leur tendant la main. Son visage déformé, rougi et bouffi par l'eau bouillante, était plus monstrueux que jamais, sculpté en un masque effroyable.

Le Contremaître se pencha sur elle, écouta son cœur, essaya de sentir son souffle, mais il se releva bien vite, hochant la tête, l'air grave, et tout le monde sentit une main de glace se refermer sur ses entrailles et son cœur. Le silence atteignit des profondeurs abyssales, avant d'être brisé, subitement :

- Sorcière !

C'était la voix, reconnaissable entre toutes, de Skrev. Blanche et tremblante, expulsant à plein poumons son timbre de crécelle, elle pointait son doigt sur Bianca, vengeresse. Sorcière ! Hurla-t-elle encore. C'est elle qui l'a tuée ! Elle lui a jeté un sort pour qu'elle se tue ! Tout est de sa faute !

La petite fille la fixa de ses grands yeux, et vit avec satisfaction un murmure de colère parcourir le rang des filles, et des regards furieux converger vers Skrev. Tu peux crier tant que tu veux, pensa-t-elle, tout le monde sait qui a tué Fjona. Déjà choquées par le meurtre du garçon, et maintenant par le suicide de l'adolescente, peut-être aussi soucieuses de ne pas trop se sentir coupables, les orphelines faisaient maintenant le gros dos face à Skrev, qui les regarda avec étonnement, ne reconnaissant plus autour d'elle les visages soumis et apeurés qu'on avait l'habitude de lui montrer. Des insultes furent chuchotées, traversant la barrière des dents serrées pour atteindre Skrev de plein fouet. Elle sembla vaciller, voulut parler, lever le poing, reconquérir son autorité, mais la Directrice ne lui en laissa pas le temps.

- Silence ! Ordonna-t-elle. Les orphelines se turent immédiatement, et baissèrent les yeux sur le cadavre à leur pied. Fjona dormait, et déjà les adultes semblaient l'oublier, oublier Bianca qui se tenait à côté, les oublier toutes, regroupés entre eux, absorbés par la Directrice qui donnait ses consignes. L'effacer des registres, pas un mot à qui que ce soit, avec son visage on n'aurait rien pu en faire, c'est sans doute mieux comme ça, tous ces mots étaient murmurés trop bas pour être perçus par les orphelines, mais Bianca, elle, les entendit clairement. Et quand la Concierge fit remarquer à voix basse qu'elle était là et qu'elle écoutait tout, le conciliabule marqua une pause, tous les regards descendant vers la petite fille. La Directrice toisa l'enfant immobile à ses pieds, puis haussa les épaules. A qui voulez-vous qu'elle le répète, lança-t-elle, et elle étouffa un petit rire grassouillet. Les adultes se rapprochèrent encore, parlèrent encore plus bas, et la réunion reprit.

Lorsqu'ils se séparèrent, la Concierge avança vers le rang des filles, et lentement, le groupe s'ébranla à sa suite, quitta pesamment les lieux, les têtes rentrées dans les épaules, Skrev en dernier. Au pied des grandes cuves en fonte, à côté de Fjona, il ne resta plus que Bianca. La petite fille interrogeait du regard le Contremaître, qui discrètement tentait de

réconforter la Maîtresse, le Surveillant qui parlait avec la Directrice. Tous lui jetaient des regards dubitatifs. Ils croient que j'ai tué Fjona, se dit Bianca avec une excitation nouvelle. Et soudain, tout s'éclaira. S'ils croient que je l'ai tuée, ils vont m'emmener là où est l'enfant fou ! Et elle eut un large sourire, plein de candeur, qui n'était destiné à personne d'autre qu'elle-même.

- Emmenez-la dans mon bureau, ordonna la Directrice, et aussitôt, la main du Surveillant se refermait sur la sienne, plus ferme encore qu'une pince de crabe, et la tira en avant. Elle se tordit le cou pour apercevoir Fjona une dernière fois, son visage défiguré, sa fascinante inertie, mais bientôt elle était dans les escaliers, à sauter de marche en marche, elle passait entre les tables vides, entraînée vers le cœur de l'orphelinat, ce poêle aux braises ronflantes, ce bureau confortable et rouge, l'ancre de la Directrice.

Le Surveillant ne s'y éternisa pas, comme s'il avait craint d'y être retenu par un fantôme. Aussitôt qu'il eut lâché Bianca devant le bureau, semblable à un autel, il repartit, claquant la porte derrière lui. La petite fille attendit, paisible, promenant autour d'elle son regard curieux. C'était la deuxième fois qu'elle pénétrait dans cette pièce. La première, le jour de son arrivée, lui laissait un souvenir amer et effrayé, terrifiée qu'elle était par la Concierge, par la Directrice, par cet endroit affreux et inconnu. Elle avait faim, elle avait froid, elle avait peur, mais depuis, son âme avait changé. Cette salle du trône, cette cachette où s'organisaient les secrets de l'orphelinat, où était enterrée l'existence des pensionnaires morts, elle la regardait maintenant avec calme, consciente de l'aura étrange qui l'entourait et de son pouvoir sur les esprits les plus simples.

Lorsque la Directrice revint, elle se cala dans son énorme fauteuil, sa chair volumineuse épousant à la perfection les accoudoirs et le dossier. La Surveillante entra derrière elle. Le visage fermé, elle demeura debout, près de la porte, comme pour empêcher la petite fille de s'enfuir. Entre les deux femmes massives, qui faisaient peser sur elle leurs yeux durs et inquisiteurs, Bianca se sentit encore plus petite qu'elle ne l'était déjà. Au bout d'un long silence, la Directrice se pencha vers l'orpheline comme si elle allait la mordre :

- Est-ce que tu l'as tuée ?

Bianca avala sa salive, impressionnée par la sauvage autorité qui se dégageait de la femme, par cette bouche si rouge et si petite, derrière laquelle se dénudait parfois une rangée de dents blanches et acérées. Pour finir, elle hocha la tête, en signe d'affirmation. La Directrice retourna au fond de son siège, en se mordillant les lèvres. Puis son regard interpella la Surveillante :

- Qu'en pensez-vous ?

La Surveillante prit une longue inspiration, puis répondit :

- Je pense qu'elle ment.

- Moi aussi. Mais pourquoi fait-elle ça ? Les deux femmes regardaient de nouveau Bianca, étonnées. La petite fille s'efforçait de rester calme, de ne rien leur révéler, priant pour qu'elles prennent la bonne décision.

- Peut-être qu'elle veut qu'on l'isole des autres. Reprit la Surveillante. Avec son handicap, elle n'est pas intégrée.

- Oui, peut-être. Elle a dû voir l'autre, le meurtrier, disparaître, alors elle s'est dit qu'elle pourrait le rejoindre.

La Directrice la jaugea encore, puis dit :

- Je ne vois pas comment une si petite fille pourrait pousser une adolescente de quinze ans dans une cuve d'eau bouillante.

- Sans que personne ne le remarque. Précisa la Surveillante.

La Directrice hocha la tête, approuvant l'argument. Soudain, on frappa à la porte, et la Concierge entra, plus nerveuse que jamais.

- Madame, dit-elle, c'est Skrev. Elle est tombé tête la première dans le poêle. La douleur l'a rendue folle.

La Directrice et la Surveillante restèrent un moment interdites, sidérées par ce qu'elles venaient d'entendre. Dans le couloir qui s'allongeait derrière la Concierge résonnaient des vociférations de démon. La Directrice se leva, jetant un regard étrange à Bianca.

- Restez ici. Ordonna-t-elle à la Concierge. Et, accompagnée de la Surveillante, elle disparut à grand pas dans l'orphelinat.

Immobile, Bianca écoutait avec délice la folie de Skrev exploser, achever de la ravager. Enfin, se dit-elle, elles l'ont fait. A ses côtés, la Concierge se tenait droite. La petite fille tourna la tête et la fixa de ses grands yeux clairs. Du tac au tac, la femme lui donna une tape à l'arrière du crâne, l'obligeant à baisser la tête.

- Me regarde pas, sorcière ! Moi, tu m'auras pas comme ça ! Elle vit un sourire en coin sur le visage de Bianca, et elle frissonna. Sale sorcière, répéta-t-elle pour elle-même, comme pour se protéger du mauvais œil. La Directrice devrait te renvoyer dans la neige. Et comme un nouveau cri venait résonner jusqu'à elles, elle ferma la porte.

Un long moment passa ainsi, dans le silence, la Concierge admirant sans cesse le luxe du bureau, intimidée de s'y trouver aussi longtemps, et surveillant Bianca du coin de l'œil, pour qu'elle ne lui jette pas un sortilège. La petite fille, les yeux baissés, réfléchissait à ce qui venait de se passer. Skrev était maintenant éliminée. Mais toujours vivante. Est-ce que je vais devoir manger avec elle ? Se demanda-t-elle soudain avec angoisse. Se retrouver tous les jours en face de cette folle l'effrayait. Elle se tiendra responsable de sa chute. Elle n'aura peut-être pas assez peur de moi. Personne ne lèvera le petit doigt pour m'aider si elle m'attaque.

Bianca se prit brutalement à regretter la neige de dehors, sa vie d'avant, dont elle n'avait que peu de souvenirs. Elle se souvenait du froid, et de la solitude, qui lui apparaissait maintenant comme une bénédiction. Personne pour la faire travailler à des choses infâmes, personne pour la mépriser ou avoir peur d'elle, la paix, simplement, de vivre ou de mourir, sans que personne n'y aille de son commentaire. Bien sûr, elle avait faim et froid, mais la survie au jour le jour l'empêchait de penser à son avenir, et c'était bien.

Derrière elle, la porte s'ouvrit, laissant passer la Directrice, toujours flanquée de la Surveillante.

- Concierge, lança-t-elle, à la première accalmie vous allez partir pour la caserne, et ramener un garde. Il va falloir enfermer Skrev à l'asile de fous.

La Concierge étouffa un hoquet de colère. Dehors, à cette heure-ci, par ce froid ? Mais immédiatement, elle se reprit et partit chercher châle, manteau et écharpe, en glissant au passage un coup d'œil mauvais à Bianca. La petite fille l'imagina avec plaisir de la neige jusqu'aux genoux, grelottant et jurant, terrifiée à l'idée que les tempêtes reprennent. Pourvu qu'elle attrape la mort.

En face d'elle, la Directrice avait repris place sur son trône et la considérait d'un air las.

- Ramenez-moi celle-ci au dortoir. Finit-elle par dire. Bianca baissa le nez en entendant cela. La Surveillante acquiesça :

- Et pour Skrev ? En attendant la Garde. La grosse femme, derrière son bureau, agita la main avec mépris.

- Gardez-là dans le hall en attendant qu'on vienne la chercher. Dit-elle simplement. Puis elle murmura pour elle-même : ces enfants m'épuisent.

La Surveillante s'inclina brièvement, saisit Bianca par la main et l'emporta. La petite fille était désespérée de retrouver le dortoir et les autres orphelines. Lorsqu'elle fut laissée au milieu d'elles, une multitude d'yeux méfiants se braquèrent sur elle et la foudroyèrent. Elles avaient beau s'être débarrassées de Skrev, ses dernières paroles avaient laissé leur empreinte. A voir certaines filles refuser de croiser son regard, la petite fille comprit à quel point les récents événements lui avaient donné une aura mystique, sans qu'elle fasse rien dans ce sens. C'était décidé, elle était une meurtrière, une sorcière qui hypnotisait les gens pour les obliger à se tuer, ou à tuer d'autres personnes. Elle choisissait les personnes les plus faibles, les idiots, les désespérés, les fous, et les utilisait, car c'était certain, son âme se repaissait de celles des autres. Il n'y avait qu'à voir avec quel aplomb elle soutenait tous les regards, quel feu brillait dans ses yeux, et comment ceux-ci sondaient les âmes et les cœurs, alors qu'elle était arrivée ici comme un petit oisillon tremblant. Sa force venait des vies qu'elle avait absorbées.

Bianca alla s'asseoir sur sa paillasse, toujours aussi calme. Elle était consciente d'être dans une impasse. Les dons démoniaques qu'on lui attribuait la rendaient détestable, mais se séparer de cette illusion serait révéler à toutes sa faiblesse, et ouvrir la porte à toutes leurs cruautés. Elle n'avait pas le choix, il fallait devenir cette sorcière qu'on croyait qu'elle était, rester mystérieuse, et attendre, soit que leur colère s'apaise, soit qu'elles finissent par la mutiler comme Skrev et Fjona.

Ce fut à cet instant qu'elle remarqua l'odeur de brûlé, cette odeur qui la ramena plusieurs semaines en arrière, lors de cette nuit où Fjona avait été ravagée. Une odeur de peau, de poils carbonisés, et en regardant vers le poêle grondant, elle y distingua des mèches de cheveux noirs et rouges qui y étaient encore collés, comme une couronne abandonnée. Immédiatement, la petite fille se demanda quelle orpheline allait prendre sa place. Maintenant qu'une seule fille avait réussi à dominer toutes les autres, à dormir au chaud toutes les nuits, à manger double, maintenant que ses privilèges restaient à prendre, les appétits de pouvoir allaient s'éveiller. En s'allongeant sur son lit, Bianca fut réconfortée par le sentiment que, bientôt, la petite société des orphelines allait se déchirer encore, et qu'on l'oublierait.

Ses prédictions s'avérèrent juste, et dans les jours qui suivirent, les Grandes se disputèrent sans arrêt, se battirent régulièrement, pour des raisons minuscules, mais derrière lesquelles on pouvait deviner l'ombre, haute et puissante, de Skrev. Le moindre prétexte était l'occasion de s'insulter, de se provoquer, puis de se jeter l'une sur l'autre, poings et griffes dehors, feulant comme des fauves, faisant couler le sang et les larmes à grosses gouttes. Les petites souris mauvaises et pernicieuses devenaient des rats avides et prompts à mordre.

De son côté, Bianca s'était décidée à passer à l'action. Trop longtemps elle avait été passive. Certes, cela l'avait bien servie, mais il était temps d'agir. L'enfant fou avait été

emmené quelque part dans l'orphelinat, parce qu'il avait tué. On n'avait pas voulu croire qu'elle avait tué Fjona ? Très bien. S'il fallait un véritable meurtre, il y en aurait un.

Une nuit, alors que l'obscurité était totale et que toutes dormaient, bercée par le grondement du vent contre les pierres, Bianca plongea la main dans sa paillasse et en extirpa son clou de chemin de fer. De son pouce elle en évalua la pointe. Après des semaines d'un patient aiguisage, il s'avéra acéré comme un rasoir.

Alors, la petite fille se leva, et alla vers une des paillasse près du poêle, où dormaient les Grandes. Au hasard, elle en choisit une, et s'accroupit à ses côtés, doucement. Pendant un long moment, elle observa l'adolescente endormie, son cou blanc et fin dans la pénombre, sa respiration régulière. Bianca se pencha vers la gorge de la jeune fille, et huma son odeur. Puis elle approcha ses lèvres de la joue offerte, et y déposa un baiser, silencieux et doux. Enfin, sa main, armée du clou, glissa dans le noir jusqu'à la veine jugulaire, qui émettait un faible battement, et la tailla d'un mouvement vif.

L'adolescente, brutalement réveillée, voulu se redresser, pousser un cri. Mais Bianca, avec autant de douceur que de fermeté, la plaqua contre sa paillasse, les deux mains sur la bouche de sa victime, faisant poids de tout son corps pour ne pas qu'elle atteigne sa blessure. La lutte silencieuse ne dura que quelques secondes. Bientôt, la jeune fille qui se débattait sous elle tressauta, se calma, s'apaisa, se raidit. Son souffle s'évanouit, ses veines cessèrent de battre, et Bianca se redressa, couverte d'un sang chaud qui commençait déjà à coaguler, sur ses vêtements et sur sa peau. Autour d'elle, les orphelines dormaient.

La petite fille resta aux côtés de sa victime pour le restant de la nuit, son poing rouge cramponnée autour de son arme. Elle voulait être sûre que, cette fois, on la prendrait bien pour la meurtrière. Elle demeura éveillée toute la nuit. L'excitation de la mort, et celle de revoir bientôt l'enfant fou l'empêchaient de trouver le sommeil. On allait l'emmener avec lui, puis des gens du Duc viendraient, et les emmèneraient loin, tous les deux. Et ils pourraient rester ensemble, jusqu'à la fin de leurs jours.

Lorsqu'à l'aube, la lumière de la lanterne annonça l'approche de la Surveillante, elle sortit brutalement de ses rêveries, et se tint prête. La femme entra dans le dortoir, l'air mal réveillé, et avisa immédiatement Bianca qui n'était pas à sa place.

- Qu'est-ce que tu fais là toi ? Elle fit quelques pas vers la petite fille, puis se figea, le souffle coupé.

Une mare de sang se répandait autour de la paillasse où gisait une des adolescentes, plus livide que la neige, et venait lécher les orphelines allongées autour. A côté du cadavre, Bianca, les yeux brillants, semblait attendre une récompense. Dans son petit poing fermement serré, un long morceau de métal, très aiguisé, et couvert de sang.

La Surveillante porta la main à sa bouche, et hurla. Et la danse commença.

Bianca vécut comme dans un rêve le réveil des orphelines tout autour d'elle, qui hurlèrent d'horreur en découvrant le spectacle de la petite fille aux mains rouges, de cette mer de sang qui montait jusqu'à elles, de l'adolescente inerte et blanche aux membres bringuebalants mollement lorsque la Surveillante, désespérée, entreprit de la secouer.

Très vite, les adultes firent irruption dans la pièce. Bianca fut isolée dans un coin, son clou arraché des mains. Sur ordre de la Directrice, la Concierge l'attrapa par le bras, et l'emporta sans ménagement. Elles descendirent l'escalier, atteignirent le grand hall. La femme aux ongles acérés lui hurlait des insultes, la traitait de folle, de dégénérée. Bianca n'en

avait cure. Avec délice, elle reconnaissait le réfectoire, puis un autre escalier, et enfin la salle des cuves. Tout au fond de la pièce, dans un recoin si sombre et si sale que la petite fille ne l'avait jamais remarquée, une porte, petite et veule, cachait avec cupidité un escalier étroit. Et en bas de cet escalier, une autre porte, avec des barreaux à hauteur du visage, pour qu'un adulte puisse voir au travers.

La Concierge tira de son tablier maculé de graisse une grande et lourde clé, qu'elle introduisit dans la serrure. Avec un claquement métallique, le loquet tourna, et Bianca fut jetée dans une petite cellule, remplie par l'obscurité.

Lorsqu'elle se releva, elle su qu'il était là. Elle ne pouvait pas le distinguer, mais elle sentit sa présence, son souffle, et la chaleur de son corps. La petite fille s'approcha de lui, le cherchant de ses mains. Enfin, ses doigts le trouvèrent, et alors elle le prit dans ses bras, avec douceur, et le serra contre elle, de toutes ses forces, de toute son âme. L'enfant fou se mit à pleurer à chaudes larmes, tout en refermant ses bras autour d'elle, et ils demeurèrent longtemps blottis l'un contre l'autre, dans l'obscurité la plus totale. A cet instant, le monde semblait se limiter à leur étreinte et à leurs souffles.

Bianca couvrit de baisers ses joues et ses yeux, pour sécher ses pleurs, et respira son odeur à pleins poumons. Enfin, elle l'avait retrouvé. Qu'importe ce qui allait se passer, ce qu'on allait faire d'eux, qu'importe qu'ils soient dans une cellule sans aucune lumière, elle était heureuse. Si une lanterne avait pu l'éclairer à ce moment, on aurait pu voir un large sourire illuminer son visage, et des larmes de joie faire briller ses yeux.

Le temps s'écoula sans qu'ils parviennent à évaluer sa course, faute de lumière du jour. Ils dormaient quand ils le souhaitaient, serrés l'un contre l'autre, unis par leurs rêves, ou l'un veillant sur l'autre. Une fois par jour, la Concierge, par une trappe dans la porte, leur glissait un unique bol de gruau, qu'ils se partageaient tant bien que mal, dans le noir. Ils avaient faim, ils étaient sales, mais ils se sentaient bien, seuls tous les deux, sans personne pour leur faire du mal. L'enfant fou ne hurlait plus dans son sommeil, et la petite fille passait des heures les mains plongées dans ses cheveux, à jouer avec sa tignasse sombre et épaisse.

Un jour, les deux enfants entendirent quelqu'un descendre l'étroit escalier qui les reliait au monde extérieur. On était déjà venu les nourrir, une seconde visite n'était pas normale. Très vite, ils reconnurent la pesante respiration de la Concierge, qui semblait faire un effort de chaque instant pour soulever sa cage thoracique.

La femme demeura longtemps devant la porte, à hésiter, à murmurer pour elle-même des paroles inaudibles. La lanterne dans sa main projetait sur les murs de la cellule son ombre déformée, fantasmagorique, terrifiante. De temps à autres, elle glissait un regard par les barreaux de la porte, et c'était un œil exorbité et injecté de sang qui se posait sur eux, et en particulier sur Bianca. Serrés l'un contre l'autre, la petite fille et l'enfant fou tremblaient de tous leurs membres. Deux proies prises au piège, attendant d'être dévorées par un prédateur cruel et aux griffes acérées. Ils sentirent leur cœur s'arrêter lorsque l'énorme serrure hurla en tournant, et qu'une lueur intense entraînait les aveugler.

La Concierge, le regard dément, se dressait devant eux, un couteau luisant dans sa main. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et se fixèrent sur Bianca, qui recula au fond de la cellule, épouvantée.

- Viens-là, sorcière ! Cracha la femme. Je vais pas te laisser t'échapper d'ici et répandre tes maléficaes sur le monde, ça non ! Et elle avança dans le cachot.

Avec un cri de rage, l'enfant fou se jeta sur elle, toutes dents et toutes griffes dehors, et la frappa de toutes ses forces. Mais la Concierge déplaça son long bras maigre, l'attrapa par le cou, et le plaqua contre un mur, avec une puissance effrayante. Elle approcha alors son visage au ras du sien, comme si elle allait le mordre.

- Je vais lui trancher la gorge, à cette petite pute, et on croira que c'est toi ! Les fous, ça fait ça, non ? Ensuite je te plongerai les mains dans son sang, et on croira que c'est toi ! On croira que c'est toi !

Le garçon se débattait de toutes ses forces, sans parvenir à briser l'étreinte osseuse de la Concierge. Bianca assistait à la scène, paralysée par la peur. Lorsqu'elle vit la femme tourner la tête vers elle, tout son sang monta à son cerveau et elle se sut que c'était le moment ou jamais d'abattre sa dernière carte.

- Non !

Elle hurla. Un véritable rugissement embrasa ses entrailles, sa gorge, ses lèvres, ses tempes, et fondit sur la Concierge, qui recula précipitamment, comme fauchée par un trait d'arbalète.

Appuyée contre le mur du couloir, la femme fixait Bianca en tremblant, les yeux effarés. Le sang semblait avoir vidé son visage tant elle était pâle. Sa main serrait toujours son couteau, mais avec une poigne mal assurée. On aurait dit qu'elle se trouvait en face d'un revenant.

- Tu... tu parles ? Bredouilla-t-elle, le souffle coupé. Bianca la regarda calmement, ses grands yeux de chat plus lumineux que jamais, et elle rit. Mais ce ne fut pas un rire d'enfant qui franchit ses lèvres. Ce fut un rire doux et clair, qui résonna entre les pierres et terrifia encore plus la Concierge. Ce qui sortit de ce corps de toute petite fille, dans la semi-pénombre de la cellule, ce fut un rire de femme, mature et sûre d'elle-même. Son regard changea alors, et se mit à pétiller de malice.

La Concierge porta la main à son cœur, et poussa un cri d'horreur. Son couteau heurta le sol avec un tintement perçant. Avec une précipitation telle qu'elle perdit ses sabots, elle se rua dans l'escalier, et le remonta comme si des loups enragés la poursuivaient pour les dévorer.

- C'est une sorcière ! Vociférait-elle, c'est une sorcière !

Bianca écouta avec soulagement ses cris s'éloigner, résonner dans l'orphelinat, alerter tout le monde. Elle poussa un immense soupir. Tout son corps tremblait de peur, encore traumatisé par la vue de cette femme aux yeux révulsés et au couteau luisant, mais aussi de joie. La porte était restée ouverte, la lanterne gisait au sol, les éclairant d'une lueur agitée. L'enfant fou la regardait, plein d'admiration. Un large sourire fendit son visage, et la petite fille émit un petit rire. Après des jours dans le noir, c'était bon de revoir son visage.

Il alla ramasser le couteau qui gisait au sol, oublié, et revint dans la cellule. Bianca l'approuva du regard. Peu de chances que la Concierge le réclame.

Quelques minutes après, une vive rumeur résonna depuis la salle des cuves. Ils tendirent l'oreille : la voix de la Concierge revenait vers eux, très ébranlée, expliquant à quelqu'un ce qu'elle venait de vivre. Une pluie de pas dévala bientôt l'escalier, et la Directrice et la Surveillante se dressèrent devant les enfants, serrés l'un contre l'autre. Sur les marches, la Concierge s'était tue, mais regardait Bianca avec terreur.

La Directrice avança dans la cellule d'un pas pesant, et, péniblement, se baissa jusqu'à être à la hauteur de Bianca. Celle-ci recula un peu. La peur se lisait dans ses yeux.

- Alors, l'apostropha la Directrice. Tu parles ?

La petite fille continuait à contempler son visage massif et hostile, sans réagir, et comme le silence commençait à s'éterniser, la Concierge le rompit brusquement :

- Je vous jure, Madame, c'est elle qui a crié ! J'ai entendu sa voix comme j'entends la mienne ! Elle a hurlé comme un démon ! Cette fille est une sorcière, Madame ! Il faut la brûler !

- Silence ! Cria la Directrice, excédée. Taisez-vous, bon sang ! Puis, voyant que la Concierge se tenait coite, elle revint à Bianca. Son visage tenta de se faire plus gracieux, plus aimable, mais elle ne parvint qu'à produire une grimace qui l'enlaidit encore davantage. Ecoute, susurra-t-elle à la petite fille, personne ne te fera de mal, je te le promets. Si tu me dis quelque chose, n'importe quoi, je te libère, toi et ton ami, de cet orphelinat. Vous pourrez retourner jouer dehors, tous les deux, et vous n'aurez plus jamais à revenir ici. C'est d'accord ?

Bianca continua à la contempler, incrédule. Elle ne savait pas ce qui était le plus extraordinaire, que la Directrice en soit réduite à négocier avec elle, ou qu'elle la croit assez bête pour lui faire confiance. La petite fille ne montra aucune réaction ; mais à ses yeux, l'énorme visage de la Directrice sembla se dégonfler, se flétrir, et elle ne parvint plus à se rappeler pourquoi elle avait eu peur d'elle.

- Alors, tu me dis quelque chose ? Relança la grosse femme avec un sourire maladroit.

Bianca la regarda encore quelques secondes, puis fit non de la tête, avec un air désolé. La Directrice fit une grimace qui creusa profondément ses traits. Elle se redressa, et se tourna vers la Surveillante, lui demandant son avis d'un coup de menton.

La Surveillante se racla la gorge, gênée, et lança un coup d'œil vers la Concierge, qui, dans l'escalier, se tordait les mains. La Directrice soupira :

- Drelka, remontez dans votre loge.

- Oh non, Madame, je vous en prie, vous devez...

Elle s'arrêta net. Au regard que venait de lui jeter la Directrice, elle comprit qu'elle était à un cheveu de se retrouver elle aussi dans une cellule obscure. Les épaules basses, elle gravit l'escalier, pleurnichant sur son triste sort. Bianca et l'enfant fou échangèrent un regard complice.

- Je pense qu'elle a perdu l'esprit. Dit la Surveillante lorsque la Concierge eut disparut. Pourquoi Bianca ferait-elle semblant de ne pas savoir parler ? Sans son handicap, sa vie ici aurait été plus facile. Tout ça n'a aucun sens ! Et cela fait presque quatre mois qu'elle est ici ! Personne n'a jamais entendu le son de sa voix ! Même pas lui. Et elle désigna l'enfant fou avec un geste négligent.

La Directrice hochait la tête en signe d'approbation.

- Oui, je pense comme vous. Elle enragea : Mais quelle idiote !

- Elle s'est laissé influencer par les gamines.

- Je ne sais pas ce qui me retient de lui faire passer ses superstitions à coups de fouet ! grogna la Directrice. Elle se baissa pour ramasser la lanterne toujours au sol, qu'elle tendit à la Surveillante. Puis elle produisit un trousseau de clé, et entreprit de trouver celle de la cellule. Derrière-elle, la Surveillante leva le bras pour mieux l'éclairer.

La Directrice reprit une inspiration encore plus longue que la précédente, une inspiration vibrante de fureur. Elle claqua la porte devant elle, et les deux enfants se retrouvèrent plongés dans la même obscurité quasi-totale. Seule la lanterne, de l'autre côté, les éclairait un peu, découpant les barreaux de la porte sur les murs du cachot, et sur leurs visages.

La clé tourna rageusement dans la serrure, faisant hurler le pêne. Puis la lueur s'éloigna, emportant avec elle les deux femmes massives, les murmures furibonds de la Directrice, et ramenant sur eux ce qui restait de pénombre.

Bianca émit un petit rire en écoutant la colère de la Directrice disparaître dans le ventre sombre de l'orphelinat, et en l'imaginant s'abattre telle la foudre sur la Concierge effarée. Un sentiment de noire jubilation l'envahit le temps de quelques battements de cœur. Puis elle sentit l'enfant fou se rapprocher d'elle. Il était nerveux.

La petite fille lui posa la tête sur l'épaule et respira son odeur pendant de longues secondes. Elle murmura :

- C'est bientôt fini. Et elle éclata en sanglots. Il lui sembla alors que l'obscurité se refermait sur elle comme les mâchoires d'un loup, répondant à la pénombre de son âme.

Quelques jours passèrent, dans l'attente. Le temps était toujours aussi doux, dans la cellule, là où on la laissait en paix, seule avec l'enfant fou. Puis vint le moment où la lourde serrure grinça de nouveau, laissant entrer une lumière aveuglante. C'était la Maîtresse qui venait la chercher.

- Allez, sortez. Dit-elle. La Directrice vous attend.

Main dans la main, les enfants quittèrent leur maigre cellule et passèrent sous l'œil sévère de la Maîtresse, les lèvres pincées. Ils entreprirent de gravir l'escalier, l'enfant fou aidant Bianca, car ses jambes étaient trop petites.

La salle des cuves était vide et silencieuse, et lorsqu'ils montèrent le second escalier et arrivèrent dans le réfectoire, ils constatèrent qu'il était désert lui aussi. Seul le Contremaître était là, montant la garde près d'une grande bassine remplie d'eau.

L'enfant fou se raidit dans la main de Bianca. A ce moment, près de cet homme haut et martial, dans cette grande pièce vidée de ses occupants, la bassine d'eau ressemblait à un billot, et l'enfant fou, sortant d'une cellule, la tunique était encore maculée du sang d'un autre, avait tout d'un condamné à mort. Lorsque le Contremaître se saisit de lui et l'emporta vers la bassine, l'enfant fou jeta un regard désespéré à Bianca, comme s'il essayait de se rattraper avant une chute vertigineuse. La petite fille lui adressa un sourire candide. On l'avait lavée à son entrée dans l'orphelinat. Si on les lavait de nouveau, c'est qu'on allait les libérer.

La Maîtresse la poussa devant elle, et le grand hall les accueillit froidement. La vie semblait avoir quitté les lieux. Un silence de cimetière y régnait, et les bancs abandonnés lui donnèrent l'impression qu'elle était la seule survivante d'un massacre. Elles passèrent une petite porte sur le côté, et Bianca reconnut la pièce sombre où la Concierge l'avait martyrisée lors de son arrivée. La même baignoire trônait en son milieu, menaçante et massive. Cependant, l'eau y était propre, et fumait agréablement. De la vapeur ondulait à la surface, telle une sirène appelant des marins à la rejoindre.

- Déshabille-toi et entre là-dedans. Ordonna sèchement la Maîtresse. Sans hésiter, Bianca retira ses vêtements raidis par la crasse et le sang, et s'approcha de la baignoire. Elle trempa un doigt dans l'eau claire, et une sensation de chaleur envahit ses phalanges, les

purifiant de l'intérieur. Alors, la petite fille enjamba tant bien que mal le rebord et se hissa dans le bain.

La volupté qui l'envahit toute entière la fit sourire. Elle sentit tous ses muscles se dénouer avec délice. Il lui sembla que son cœur lui-même se dégrasait, s'ébrouait de toute la nauséabonde médiocrité dans lequel il avait été plongé. Tout en frottant sa peau nue, Bianca pensa aux autres orphelines qui peut-être dormaient là-haut, sous l'autorité de la Surveillante. Le dortoir avait vu des horreurs, ces dernières semaines, des horreurs qu'elle était heureuse de quitter. Elle songea à cette adolescente qu'elle avait tuée, de sang froid, au hasard, et elle fut triste, mais sans savoir si c'était pour sa victime ou pour elle-même. Combien de fois s'était-elle plainte de l'injustice de la vie ? Tout ça pour en devenir l'instrument, en ouvrant la gorge d'une jeune fille, choisie arbitrairement parmi les autres. En voyant les croûtes de sang disparaître de sous ses ongles, elle réalisa une chose étrange. Son cœur, qui se lavait de la méchanceté du monde, n'était pas indifférent au meurtre qu'elle avait commis, mais ce n'était pas du regret ou de la honte. C'était différent. C'était froid et dur. Elle devenait comme ce clou qui lui avait servi à tuer. Métallique. Elle avait tué parce qu'elle devait rejoindre l'enfant fou. Le seul moyen était de devenir une meurtrière. Alors elle l'avait fait. Et Bianca fut soudain stupéfaite de voir à quel point il lui avait été facile de passer du côté des prédateurs. Ainsi, je suis ce genre de personne, se dit-elle avec une sorte de curiosité pour la personne qu'elle se sentait devenir. Je suis froide et dure, je tue lorsque c'est nécessaire. Elle repensa aux orphelines et aux adultes qu'elle avait mystifié, à Skrev qui elle-même la craignait, à la Concierge. Elle se revit la nuit de son arrivée dans l'orphelinat, tremblante comme un chaton. Et elle ressentit une immense fierté.

La Maîtresse était partie, et elle revint avec un broc en faïence qu'elle portait à deux mains. Elle s'arrêta près de la bassine, et avec un effort, le souleva au-dessus de Bianca et lui noya la tête. La petite fille sourit en sentant l'eau tiède plaquer ses cheveux sur son crâne. Elle considéra un instant l'eau devenue noire à ses pieds. Puis la Maîtresse fut sur elle à lui frictionner le crâne.

Contrairement à la Concierge, qui semblait prendre plaisir à griffer jusqu'au sang la peau des enfants, la Maîtresse ne lui fit pas mal. Son intention n'était pas d'être agréable, mais elle ne cherchait pas à faire souffrir la petite fille. Ses gestes étaient précis, efficaces. Lorsqu'elle l'attrapa par le menton pour tourner son visage vers le plafond et lui passer un linge trempé dessus, Bianca fut surprise de ne pas voir dans son regard l'agacement qui semblait la faire tenir debout, raide et sèche. Il n'y avait rien, dans ces yeux délavés, ni bien ni mal, et en ces lieux, c'était déjà beaucoup.

La Maîtresse souleva de nouveau le broc, et le lui vida sur la tête. Puis elle saisit la petite fille par les aisselles, et la déposa sans douceur sur le sol. L'instant d'après, elle l'enveloppait sans une serviette qui piquait un peu et la frottait sur tout le corps. Puis elle lui fit enfiler une robe propre, et la peigna. Lorsqu'elle eut fini, Bianca aurait voulu avoir un miroir pour pouvoir s'admirer. Elle ne s'était jamais sentie aussi jolie.

La Maîtresse la ramena dans le hall, où les attendaient le Contremaître et l'enfant fou, le visage éclairé par un sourire béat. Bianca eut le sentiment de le voir pour la première fois. Ses vêtements étaient propres. Sans crasse, sa peau se révéla aussi blanche que du lait. Ses cheveux avaient été plaqués en arrière, et la petite fille se dit qu'elle les préférait en bataille, comme ils étaient avant. Mais il avait l'air si satisfait de sa propreté, si content, qu'elle lui

rendit son sourire avec bonheur, et le prit par la main. Puis elle avança, la tête haute. Elle se sentait belle, elle était avec l'enfant fou, et ils allaient quitter l'orphelinat tous les deux. Elle se sentait l'âme d'une conquérante.

Le Contremaître et la Maîtresse les poussèrent devant eux, dans le dédale de l'orphelinat. Bianca, en marchant, regarda l'enfant fou, et dans le recoin de son gilet, elle aperçut le manche du couteau, que la Concierge avait abandonné devant leur cellule. L'image la frappa. Comment avait-il fait ? Comment avait-il réussi à le cacher en se déshabillant, puis à le transférer dans ses nouveaux vêtements, sans que personne ne le voie ? Elle lui sourit de nouveau, admirative et intriguée. Mais avant qu'il ait pu lui rendre son sourire, ils étaient arrivés devant l'épaisse porte de la Directrice.

Dans la lueur noire et orangée du bureau se tenaient un homme et une femme, que Bianca aima dès qu'elle posa les yeux sur eux. Elle fut surprise par leur jeune âge. Certes, à ses yeux, tous les adultes étaient des Grandes Personnes, mais elle savait lesquels étaient vieux et lesquels l'étaient moins, et ceux qu'elle avait devant les yeux, beaux comme des anges, étaient nettement plus jeunes que tous les adultes de l'orphelinat. Dans ce temple de la laideur, ils semblaient deux êtres supérieurs, élégants et mystérieux.

L'homme était élancé. Un grand manteau noir l'enveloppait, descendant presque jusqu'au sol et dont le col remontait jusqu'à ses yeux, cachés dans l'ombre d'un tricorne. A l'intérieur de son manteau, pendu à son ceinturon, on pouvait voir la crosse renforcée de métal d'un pistolet à silex, et le pommeau scintillant d'une dague aiguisée. Il portait des gants, et croisait les bras sur son torse, scrutant les enfants avec un air indifférent.

La femme à ses côtés impressionna Bianca par sa beauté et son assurance. Une grande robe de couleur sombre habillait sa peau blanche, la taille enserrée dans un corset, et la poitrine mise en valeur par un large décolleté. Elle aussi portait de longs gants, et tenait entre ses mains une ombrelle repliée. Ses cheveux noirs cachés sous un chapeau à plume, elle avait un sourire à la fois charmant et carnassier, et ses yeux bleus pétillaient. Immédiatement, Bianca voulut être comme elle. Immédiatement, elle l'aima.

Retranchée derrière son bureau, la Directrice semblait au plus mal. Le teint blafard, le goître tressaillant, la présence des deux adultes dans son antre lui était manifestement très désagréable. Cependant, elle s'efforçait de le cacher, en figeant son regard dans une grimace mielleuse, qui dissimulait mal sa crispation.

Dès que les enfants furent introduits au milieu des trois adultes, la jeune femme se les accueillit avec un grand sourire.

- Mais les voilà ! S'exclama-t-elle joyeusement. Nos deux nouveaux petits anges !

- Oui, les voilà. Fit la Directrice, un sourire jaune aux lèvres. Comme je vous l'ai fait télégraphier, nous avons rajouté la petite, qui a révélé des... talents similaires.

- Vous avez fort bien fait ! Comme ils sont mignons, à se tenir la main !

Elle jeta un œil complice à l'homme derrière elle, et se pencha vers eux. Bianca sentit les doigts de l'enfant fou serrer davantage les siens. La petite fille observa le visage harmonieux de la femme, la poudre pâle qui scintillait sur sa peau, le noir qui soulignait ses yeux rieurs, et surtout ce parfum, doux et enivrant, qui lui évoqua une longue et douce chevelure, avec tant de force qu'elle en eut la gorge nouée. violemment, elle réprima l'envie de se blottir contre cette femme, de se serrer contre elle et de respirer encore et encore cette odeur délicieuse.

- Voici donc Bianca. Quel regard ! S'extasia la femme en scrutant les yeux de Bianca. Tu dois être une petite maline toi !

- Oui. Reconnut la Directrice avec dépit. Dans son regard passèrent tous les événements des dernières semaines. Skrev, le suicide de Fjona, et les meurtres, et la Concierge, et Bianca qu'on accusait de sorcellerie. Un instant elle se demanda comment diable elle pourrait parler de tout ça à des envoyés du Duc lui-même. Finalement, elle soupira : l'ennui c'est qu'elle est muette.

- Ah. Fit la femme avec une moue. Je suppose que ce n'est pas bien grave. Et elle jeta un œil à l'homme appuyé contre le mur. Bianca ne put se retourner pour voir l'expression de son visage, mais la jeune femme revint à elle et lui sourit.

- Je m'appelle Griffé, et voici Ombre. Dit-elle avec lenteur. Tu as compris ? Bianca s'empressa d'acquiescer. Bien, conclut la femme.

Elle se tourna ensuite vers l'enfant fou, qui rougit en se sentant ausculté par ces yeux de velours.

- Celui-là aussi à un regard particulier ! Commenta-t-elle. Vous êtes sûre qu'il va bien ?

La Directrice étouffa un hoquet, comme prise en faute.

- Non, ça place devrait être chez les fous. Admit-elle. C'est le bâtard d'un noble de la région, un homme très influent ici, qui refuse catégoriquement qu'il aille à l'asile. Il m'a expressément demandé de le prendre dans mon établissement.

La femme se releva, et, sans se départir de son sourire enjôleur, lança :

- Par « expressément demandé », j'imagine que vous voulez dire « grassement payée » ? Et elle rit, avec légèreté. La Directrice se renfroigna, et choisit de ne pas relever l'affront qui lui était fait. Bianca voyait bien qu'elle tremblait de rage, et elle sourit à la jeune femme. Son admiration pour elle, pour son élégance et son audace, ne connut plus de limite.

- Quoi qu'il en soit, Reprit la Directrice pour effacer sa honte, ils ont tous deux montré qu'ils avaient le Talent.

Griffé se releva et les étudia de toute sa hauteur, avant de jeter un regard rapide à l'homme derrière eux.

- Très bien, nous allons les emmener. Décida-t-elle enfin. Ombre, qui n'avait ni bougé ni prononcé le moindre mot, s'anima. Il se détacha du mur qui le soutenait et ouvrit la porte.

- Et pour le paiement ? S'enquit la Directrice d'une petite voix, cachée derrière son bureau. La femme se tourna vers elle, et un froid meurtrier passa fugacement dans son regard. Puis elle se remit à pétiller :

- Comme nous vous l'avons dit, vous ne recevrez de paiement que si les deux enfants nous donnent satisfaction.

Les bajoues sur le visage de la Directrice tremblotèrent de plus belle. Sa petite bouche se tordit en un sourire aigre et crispé.

- Oh, mais pourtant... avant...

- Nous ne sommes pas un orphelinat. Coupa la jeune femme. Le Duc n'est pas là pour vous débarrasser des enfants que vous ne maîtrisez pas. Jusqu'à nouvel ordre, il ne vous fait plus confiance.

Ces mots, prononcés avec un sourire rempli de charme, volèrent comme des flèches et touchèrent leur cible au cœur. La Directrice, frappée de plein fouet, fut repoussée dans le fond de son fauteuil, les bras ballants. La peur se lisait dans ses yeux.

Bianca reprit la main de l'enfant fou, et lui sourit. Ensemble, ils tournèrent le dos à l'horrible femme, et quittèrent son bureau, sans se retourner. Ils n'avaient plus peur d'elle désormais, maintenant qu'on les protégeait de sa méchanceté. Sur leurs omoplates, ils pouvaient sentir son regard furibond qui les suivait et qui les haïssait.

Encadrés par l'homme et la femme, ils redescendirent dans le grand hall, et leurs yeux montèrent jusqu'au plafond de cette cathédrale maudite. Ils observèrent les pierres tristes, les poutres rongées par la moisissure, les fenêtres crasseuses et mesquines, les bancs sur lesquels ils avaient passé des heures désespérantes, et Bianca jubila.

La grande porte de l'orphelinat fut soudain devant eux, noire et massive comme celle d'une prison, comme celle d'un endroit où on enfermait des enfants pour leur faire du mal. Incrédule, la petite fille regarda les battants s'écarter lentement, presque à regret. Dans le coin de son œil, elle sentait la joie confuse et inexprimée de l'enfant fou. Le monde du dehors se révélait petit à petit, après avoir disparu pendant presque quatre mois.

Il faisait nuit, et elle eut l'impression que l'orphelinat avait voyagé et s'était posé ailleurs, tant la ville avait changé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vue. La saison des tempêtes achevée, libérée de sa croûte de givre, elle semblait revenir à la vie. Des brins d'herbe poussaient entre les pavés, du lierre montait à l'assaut des maisons, un oiseau de nuit chantait, quelque part. Le ciel au-dessus d'eux était dégagé, couvert d'étoiles plus luisantes les unes que les autres. La sensation de l'air frais caressant son visage fut un véritable délice, et les larmes aux yeux, Bianca huma à pleins poumons l'atmosphère de la nuit. Un poids massif quitta ses entrailles, et elle se sentit si légère, à ce moment, qu'elle aurait pu s'envoler. Une larme roula sur sa joue, et elle soupira profondément. L'enfant fou souriait comme un ange aux étoiles, et elle se blottit contre lui pour cacher les pleurs qu'elle sentait monter, depuis les tréfonds de son âme jusqu'à ses yeux.

Lorsqu'ils se séparèrent, ils virent un fiacre devant eux. Griffé et Ombre attendaient à côté, et ils montèrent dedans.

L'enfant fou s'installa à ses côtés, et les adultes se placèrent en face d'eux. Dès que les portes furent fermées, l'attelage s'ébranla, et pour toujours, ils laissèrent l'orphelinat derrière eux. Les cahots du fiacre commencèrent à les bercer, comme ils traversaient la nuit, à la lueur fantomatique des lampadaires à huile de baleine. Bien vite, l'enfant fou sombra dans un profond sommeil, la tête appuyée sur la banquette.

Griffé, avec un doux sourire, se pencha vers Bianca.

- Tu vas voir, là où nous allons, tu vas pouvoir exploiter tes talents. Et t'en découvrir d'autres !

Bianca lui rendit un maigre sourire, incertaine de ce qu'il fallait comprendre.

- Avec des yeux pareils, reprit-elle, dans dix ans, tous les hommes se damneront pour elle !

Elle se tourna vers Ombre, qui acquiesça brièvement, sans rien dire. Et ils regardèrent Bianca avec dans les yeux la promesse d'un avenir brillant. La petite fille, timidement, se recroquevilla sur elle-même. Derrière la vitre du fiacre, la nuit était tombée tout à fait. Ils avaient quitté la ville, et plus aucune lumière n'était visible au dehors. Elle regarda son reflet,

et ces grands yeux clairs qui ne laissaient personne indifférent. Cela faisait une éternité qu'elle ne s'était pas regardée, et elle fut surprise de voir à quel point elle était jolie, maintenant qu'elle était propre et un peu apprêtée. Avec mélancolie, elle repensa à ce qu'elle venait d'entendre, et qu'elle n'avait pas bien compris. Elle ne savait pas où elle allait, ni même avec qui, mais l'homme et la femme lui donnaient envie de grandir, pour devenir comme eux. Élégants, gracieux, et assez puissants pour effrayer la Directrice elle-même. En observant ces deux sourires, beaux et dangereux comme des lames de couteau, elle comprit qu'elle venait d'abandonner une partie de son âme dans l'orphelinat, et que plus jamais, de toute sa vie, elle ne la retrouverait.

Bianca se laissa bercer quelques instants par l'attelage et ses doux cahots, mais elle était trop agitée pour s'endormir. La présence à la fois inquiétante et séduisante des adultes en face d'elle, l'orphelinat qu'elle n'avait pas encore quitté tout à fait, l'inconnu vers lequel elle fonçait aussi vite que le fiacre dans la nuit, rien ne pouvait plus immobiliser son esprit assez longtemps pour que la fatigue puisse le saisir. C'est presque avec envie qu'elle regardait l'enfant fou à ses côtés, les yeux clos et les jambes repliées, le torse gonflé et vidé par la respiration. Au-dehors, des formes spectrales passaient en trombe devant les vitres, comme les fantômes de marins noyés errant au fond de l'océan.

Après un long moment passé à fixer le vide devant elle, elle aperçut de nouveau les lumières des lampadaires, éclairant son visage d'une teinte jaune. Une nouvelle ville se dessina sous ses yeux, avec les mêmes pierres grises, les mêmes portes closes, les mêmes fenêtres endormies. Le fiacre traversa des rues sans vie et finit par s'arrêter devant ce qui ressemblait à une grande cabane bien éclairée. Derrière, Bianca distingua un énorme serpent de métal, donc la queue se perdait dans l'obscurité.

Elle n'était encore jamais montée dans un train, mais l'idée l'excita. Elle se tourna vers l'enfant fou, et vit qu'il était réveillé, et regardait autour de lui avec surprise. Bianca lui prit la main, et ils sautèrent à l'extérieur, happés par l'air vivifiant de la nuit. Ils suivirent les adultes jusqu'à l'intérieur de la station, qu'ils traversèrent sans s'y arrêter. Sur le quai, un chef de gare, au visage orné d'une moustache touffue, voulu leur barrer la route.

- Tickets, je vous prie.

Vespéral plongea la main dans son manteau et en ressortit un objet qu'il lui montra. Bianca se tordit le cou pour voir ce que c'était, mais elle n'y parvint pas. Le chef de gare, lui, s'écarta immédiatement, avec déférence, et ils purent s'approcher de la machine ventrue qui allait les transporter.

Bianca fixa quelques secondes l'étonnant monstre métallique. Il commençait déjà à gronder et à vibrer, comme un taureau grattant le sol de ses sabots avant de charger. A ses yeux c'était exactement comme un animal, furieux et muet, puissant et épais. L'enfant fou à ses côtés regardait aussi, mollement, et il bâilla. Bianca fut déçue de voir qu'il ne partageait pas son enthousiasme, mais alors qu'on la soulevait pour la porter à l'intérieur d'un wagon, elle l'oublia et se laissa de nouveau aller à la contemplation.

Ils entrèrent dans un intérieur tapissé de rouge, un long salon qu'on aurait posé sur des roues. Des lampes éclairaient tant bien que mal l'univers tamisé et rembourré, un peu usé par endroits, là où les gens étaient restés assis longtemps. Une forte odeur de cuir et de charbon flottait dans l'air.

Les enfants suivirent Vespéral et Griffé, et Bianca s'installa près d'une vitre, sur laquelle elle colla ses petites mains pour apercevoir l'extérieur. Mais la pénombre ne lui renvoya que son reflet, alors elle se rassit, et avant même que le train ait démarré, elle somnait dans un sommeil écrasant.

Ils roulaient encore lorsqu'elle s'éveilla. Le jour s'était levé, et avec lui le brouillard, si bien que la campagne qui défilait à toute allure derrière la vitre semblait se débattre pour respirer, étouffée par le voile éthéré qu'elle parvenait à déchirer par endroits. Au travers de ces lambeaux, on pouvait apercevoir, fugacement, des images de lacs mornes et aveugles, de clochers et de maisons inertes, ou des troupeaux de bêtes pétrifiées d'ennui. L'enfant fou, à côté d'elle, était profondément assoupi. En face de Bianca, Griffé dormait, avec la délicatesse

d'une rose bardée d'épines. Rien ne semblait pouvoir altérer l'harmonie de son visage, la maîtrise qu'elle avait, jusque dans son sommeil, de ses expressions. On aurait dit un tableau. A ses côtés, Vespéral scrutait la brume, le regard perdu. Il avait posé son tricorne sur ses genoux, révélant des cheveux noirs plaqués vers l'arrière, et ses doigts gantés jouaient sans y penser avec une balle de pistolet, ronde et lourde, qui fascina Bianca. Elle l'observa un moment tourner dans sa main, luisante, tâchée par le reflet des lampes. Il finit par remarquer son regard, et alors se pencha sur elle.

Les yeux dans les siens, il lui déposa la bille de plomb dans le creux de la main. Aussitôt, elle ressentit dans tout son bras le poids du projectile, mais aussi sa densité, sa masse, et elle l'imagina sans peine traverser les chairs et les os, brisant tout sur son passage, ravageant les organes et les veines, creusant dans le corps une galerie dégoulinante de sang. Qu'une si petite chose put être aussi dangereuse, cela n'en finissait pas de la captiver. Des rayures ornaient la balle, indétectables au toucher, comme si elle avait déjà traversé le canon d'une arme, comme si elle avait déjà perforé un corps. Lorsqu'elle rendit le projectile, et que son poids libéra son bras, elle se sentit fragile, et à la fois puissante, car si de tels instruments de mort existaient dans le monde, elle se sentait capable de se les approprier et de les maîtriser, et alors ce serait elle qui deviendrait l'instrument de la mort. Sans un regard, l'homme récupéra la balle, se rabattit dans le fond de son siège et reprit sa contemplation. La bille de plomb entre ses doigts reprit sa danse, et Bianca ne la quitta pas des yeux avant un long moment.

Le train s'arrêta dans plusieurs gares, et à chaque fois, les enfants guettaient chez leur escorte les signes qu'ils allaient descendre. Mais les adultes demeuraient immobiles, impassibles, et ils devaient se contenter d'observer, par la fenêtre, la foule sur le quai. Jamais ils n'avaient vu autant de monde, ni une telle variété de personnes et de choses. C'était un véritable défilé qui s'écoulait en continu devant la vitre, d'énormes ballots, d'ânes et de cochons, de gens avec leur baluchon sur le dos et des vêtements rapiécés, d'autres vêtus de manière plus raffinée, une fine moustache au visage, des dames aux chapeaux fleuris, un mouchoir sur le nez pour se protéger des vapeurs du train, des hommes en uniforme, des enfants galopants, des vieillards gris et vibrants, et une rumeur incessante, symphonique, de cris, de jets de vapeur, de tintements et de grincements métalliques, de bottes sur le pavé, et le wagon qui s'affaissait légèrement lorsque on y montait ou qu'on en descendait. Derrière eux, des gens quittaient leur siège, remplacés par d'autres, puis la foule sur le quai se clairsemait, se dispersait, la gare glissait lentement sur le côté, et la ville s'effaçait, jusqu'à la prochaine.

Dehors, la toundra avait fait place aux montagnes. Tout d'abord timide, la terre s'était finalement élevé au-dessus de leurs têtes, avec impétuosité, presque avec rage. Les pentes s'étaient resserrées autour d'eux, les écrasaient, et le train qui galopait à travers les plaines se tortillait à présent comme un ver, à l'assaut d'une pente qui semblait sans fin.

Les enfants étaient affamés. Leur dernier repas, ils l'avaient pris dans la cellule de l'orphelinat, si lointain qu'on aurait dit un rêve, un vieux rêve angoissant. La maigre pitance ne leur était pas resté bien longtemps dans l'estomac. Bianca n'osa pas réclamer de la nourriture, d'autant que les adultes, inaltérables, avaient l'air d'ignorer la faim. Dans le wagon, certains voyageurs avaient pris avec eux des paniers dans lesquels ils plongeaient parfois la main, qui en ressortait avec entre les doigts une pomme, un morceau de pain, ou une

cuisse de poulet dont le fumet volait jusqu'à leurs narines, inondant leur bouche de salive et resserrant un peu plus leurs estomacs.

Beaucoup de gens allaient et venaient entre les sièges, se dégourdissant les jambes dans le wagon, et les enfants eurent le droit de faire de même. Ils se levèrent et partirent d'un côté, les cuisses raides et les fesses dures après être demeurés aussi longtemps sur un siège. Ils passèrent dans un autre wagon, identique au leur, peuplé des mêmes personnes chuchotantes et calmes. Sous leurs pieds, le sol vibrait et tressautait, au rythme grondant du train filant sur les rails.

Non loin, un homme et une femme, habillés de matières délicates, dévoraient des morceaux de viande, à petits coups de dents discrets, tenant la nourriture du bout des doigts et s'essuyant les lèvres entre deux bouchées. Bianca sentit son ventre gronder comme un chien et un nouveau flot de salive inonda sa bouche. Les yeux écarquillés, elle observa avec passion la fine peau de poulet se déchirer, laissant apparaître la chair pâle et odorante. Il y avait aussi des fruits posés sur la table, des pommes rondes et des poires ventruées, qui semblaient si juteuse qu'on aurait pu les boire. Un morceau de pain fut rompu devant ses yeux, avec un craquement délicieux, et elle regarda avec désolation les miettes pleuvoir dans l'indifférence. Certaines d'entre elles étaient assez grosses pour être appétissantes.

La femme en face d'elle l'aperçut, et sans la quitter des yeux, elle se pencha vers son mari pour lui murmurer quelques syllabes. L'homme se retourna, les lèvres grasses, et considéra la petite fille qui les observait avec tant d'avidité.

- Qu'est-ce que tu veux ? Lui lança-t-il, la bouche encore pleine, postillonnant des éclats de nourriture devant lui. Qu'est-ce que tu regardes ?

Bianca ne répondit pas et demeura devant lui, à le fixer de ses yeux dorés. Lorsque la femme l'avait vue, elle avait espéré qu'elle la prendrait en pitié et lui donnerait un peu à manger. Après tout, elle n'était plus une mendicante, ni une pensionnaire de l'orphelinat. On pouvait arrêter de la mépriser. Mais dès que son regard avait croisé celui du mari, elle avait compris qu'il se serait fait arracher les mains plutôt que de lâcher son morceau de poulet. Elle chercha l'enfant fou des yeux, mais il avait disparu.

- Va-t-en ! Lui cria le bourgeois en agitant la main devant lui.

Bianca le considéra quelques secondes, et ne bougea pas. Il se leva alors et recommença son geste.

- Allez, file !

La petite fille demeura immobile, les pieds enracinés dans le sol, et le regarda tranquillement, avec curiosité, comme elle aurait observé le comportement d'un insecte nouvellement découvert. Rouge de se voir tenu en échec par une enfant, alors que tous les yeux du wagon étaient braqués sur lui, l'homme aperçut un contrôleur. Il le héla.

- Que se passe-t-il Monsieur ?

- Monsieur, cette enfant me fixe depuis tout à l'heure, et refuse de partir. Elle dérange le déjeuner de mon épouse. Et il tendit un doigt long et gras vers celle-ci, qui hocha la tête avec vigueur.

Le contrôleur s'approcha de Bianca et la toisa de toute sa hauteur. Il avait un visage jeune, se dit-elle, mais sévère, un peu comme la Maîtresse. Une fine moustache patiemment entretenue tentait de lui donner un peu d'autorité.

- Retourne à ta place ! Et il balaya l'air de sa main comme s'il voulait chasser une mouche.

Bianca n'esquissa même pas un mouvement. Que tous ces adultes se liguent contre une enfant affamée, cela la rendait furieuse. Le contrôleur fit un pas en avant et la gifla. Elle sentit son visage rejeté en arrière, tandis qu'éclorait sur sa joue une fleur brûlante. Immédiatement, elle releva la tête et planta dans les yeux du contrôleur un regard plein de haine. Une larme solitaire descendait doucement vers son menton et ses poings tremblaient de rage. Il lui semblait que ses prunelles étaient devenues deux serpents sifflants de fureur.

Le contrôleur et le bourgeois la fixaient maintenant avec un mélange de colère et d'horreur. Le wagon tout entier regardait la petite fille, effrayé par la violence qui se dégageait de ce corps malingre et raidi par la rage. C'est alors qu'une voix calme et grave jaillit dans le dos de Bianca et vint planer au-dessus d'eux comme l'ombre d'un aigle. Elle sentit derrière elle sa présence, haute et sombre, et devina dans le regard des gens son aura dangereuse. Elle vit leurs yeux le jauger, et glisser avec effroi sur le manche de dague et le pommeau de pistolet qui dépassaient de son manteau.

- Un problème, contrôleur ? S'enquit Vespéral. Il posa sa main gantée sur l'épaule de Bianca, et la petite fille se sentit puissante, et s'apaisa un peu.

Le contrôleur émit une série de sons, incapable de parler. Ce fut l'homme dérangé dans son repas qui prit la parole, le souffle court.

- Monsieur, est-ce là votre enfant ?

- Vous l'avez frappée ? Sa voix était posée, mais menaçante. Le bourgeois sursauta, puis désigna le contrôleur.

- Non, c'est pas moi, c'est lui !

- Monsieur ! S'exclama le contrôleur, scandalisé. Son regard alla frénétiquement de l'un à l'autre. Il m'a demandé de la faire partir !

- Elle dérange le déjeuner de mon épouse ! Hurla le bourgeois, gagné par la panique. Son teint avait viré au pivoine, et son regard lorsqu'il croisait celui de l'homme devenait suppliant. Bianca l'observait avec mépris. Superbe et hautain face à une enfant, il ressemblait maintenant à un chien, queue entre les jambes, couinant sa soumission à grands cris aigus. Le contrôleur et le bourgeois étaient à présent en pleine dispute, agitant sous leurs nez des index menaçants, invoquant des relations haut placées et jurant d'écrire à qui de droit.

Bianca et Vespéral s'apprêtaient à quitter les lieux lorsqu'il y eut du mouvement sous une table. La querelle s'arrêta instantanément, et tous les regards convergèrent vers l'enfant fou qui rampa dans le couloir, et se releva. Il serrait contre lui une tourte qu'il tendit à Bianca, avec un large sourire. Un glapissement ulcéré déchira l'air.

- Mais c'est à moi ! Cria le bourgeois. C'est à moi ! Sale voleur !

Il avança vers l'enfant fou, une main aux doigts crochus tendue en avant. En un bond, le garçon se réfugia derrière les jambes de Vespéral, suivi par Bianca, qui tenait son trésor contre sa poitrine et ne l'aurait laissé partir pour rien au monde. Le bourgeois se tenait maintenant devant leur protecteur, dominé d'une tête, mais emplis d'une juste colère, qui venait combler ce que le courage avait laissé vacant.

- Monsieur ! Le pria-t-il, comme pour tenter de le rappeler à l'ordre et aux bonnes manières. Le wagon, pétrifié, observait la scène dans le plus grand silence.

Vespéral tira une bourse de sa poche et fit tomber dans le creux de sa main, goutte à goutte, quelques pièces qu'il posa dans la paume du bourgeois, avec un soupir impatient.

- Cela suffit-il ?

- Je ne veux pas de votre argent ! S'exclama le bourgeois en refermant son poing sur les pièces. Je veux qu'on me rende ce qu'on m'a volé ! Une tourte de chez Sorensen ! Et je veux que ces enfants soient exclus de ce train. Ils n'ont rien à faire ici et ils déshonorent la compagnie ! Et il se retourna vers le contrôleur, pour le prendre à témoin, mais celui-ci ne lui accorda pas un regard.

Calmement, Vespéral replongea la main dans l'intérieur de son manteau et exhiba un objet, le même que celui qu'il avait montré au chef de gare. L'effet fut encore plus spectaculaire. Le bourgeois se confondit immédiatement en excuses, arguant qu'il ne savait pas, que s'il avait su, que jamais il n'avait pensé, qu'il aurait fallu le dire tout de suite, qu'il ne voulait pas. Bianca cru même qu'il allait se mettre à genoux. Mais Vespéral se détourna et, poussant les enfants devant lui, les ramena vers leur place.

- Et longue vie au Duc ! Cria le bourgeois juste avant qu'ils ne disparaissent.

De retour dans leur wagon, les enfants reprirent leur siège, sous les yeux inquiets des passagers, alertés par la dispute. Sans leur prêter attention, Bianca arracha un morceau de la tourte et la passa ensuite à l'enfant fou, puis ils gavèrent leur bouche de nourriture, jusqu'à être à peine capables de refermer la mâchoire. Les jeunes gens les regardaient avec amusement.

- Elle a un don pour provoquer les emmerdes avec un minimum d'effort. Commenta Vespéral en s'asseyant. Elle commence à me plaire. Griffes sourit.

- Au moins ils savent se débrouiller.

Bianca les considéra tous deux, quelques secondes, en pleine mastication, avant de se revenir à sa tourte et d'y planter les dents.

- Le Maître va bien rire quand je lui expliquerais pourquoi il manque des Narvals dans la bourse.

- Tu as bien fait. Il n'aurait pas apprécié qu'il y ait davantage de scandale.

L'homme se pencha vers elle et baissa la voix.

- Je n'aime pas sortir le Blason à tout bout de champs. Tout le train sait pour qui nous travaillons, maintenant.

- Nous sommes sur ses terres, nous pourrions être n'importe qui. Les gens d'ici aiment le Blason.

- Peut-être. Dit l'homme. Peut-être. Il se renfonça dans son siège et entreprit d'observer d'un œil attentif les passagers, ceux qui étaient assis et ceux qui allaient et venaient. Ses doigts caressaient, avec lenteur, le manche de sa dague.

Peu après l'incident, les montagnes à l'extérieur desserrèrent leur étreinte, juste un peu, et d'un côté du train apparut un panorama large et profond, celui d'une vallée s'étendant en contrebas, à perte de vue. On voyait des forêts et des rivières, des clochers aussi, parfois des cheminées fumantes et noires, et au loin d'autres sommets blancs et gris comme d'immenses vieillards. Ils étaient montés très haut.

- On est bientôt arrivés. S'enthousiasma la jeune femme. Et en effet, une ou deux heures après, enfin, une gare vint se glisser à côté d'eux, et le train ralentit, et s'arrêta.

Lorsqu'ils virent leur escorte se lever, les enfants sautèrent de leur siège avec joie, et sans attendre, se précipitèrent au dehors, bousculant les passagers chargés de bagages. Bianca sourit en entendant leurs protestations, et, intrépide, elle sauta sur le quai.

Le froid qui la rattrapa au vol gela instantanément toute son énergie. Elle sentit sa peau se raidir, tous ses poils se hérissier, et elle s'étala au sol, trahie par les pierres du quai, prises dans le givre. Immédiatement, le dur impact de la roche résonna douloureusement dans les os de son coude. Ce fut l'enfant fou qui la releva, et elle remarqua avec surprise les nuages de buée qui dansaient devant leurs lèvres et s'unissaient, en suspension. Elle leva les yeux et réalisa que la neige était partout.

Les montagnes qui les toisaient en étaient couvertes, et les branches des sapins pliaient à en toucher le sol. La gare qu'ils avaient devant les yeux ployait toute entière sous le poids de la neige entassée sur le toit, où un homme la dégagait avec sa pelle. La cascade poudreuse qui s'en écoulait doucement éclaboussait les voyageurs, et parfois il s'arrêtait pour frapper du tranchant de son outil les stalactites de la gouttière, qui chutaient en éclats translucides. Les mouvements des gens étaient ralentis, leur démarche précautionneuse, et leur souffle embué de givre. Au loin, les vallées qui s'étalaient au pied des montagnes étaient du même blanc doux et froid. L'hiver semblait avoir enfermé cet endroit dans ses glaces, à tout jamais.

Un nouveau fiacre les attendait dans la rue. Griffes et Vespéral les firent monter dedans, et la petite fille observa par la vitre le village qui défila lentement, comme endormi sous la neige. Les rues étaient des chemins de terre givrée, des arbres poussaient dans les courtils, et nulle cheminée d'usine ne déchirait le ciel de sa fumée noire. Derrière les maisons, on distinguait des champs drapés de blanc, et des troupeaux recroquevillés sur eux-mêmes, subissant le froid avec patience et force. Les villageois eux-mêmes, enveloppés dans des peaux, dégageaient une aura vigoureuse, le teint sanguin, hâlé par les reflets du soleil sur la neige, robustes comme des souches et les poumons libres. Lorsque le fiacre passait devant eux, ils relevaient la tête et le saluaient à grands cris.

Les maisons disparurent, et laissèrent place à des sapins, sombres et hauts. L'attelage se dirigeait vers un château monstrueux et noir, qui semblait se dresser depuis le fond des âges, du haut de l'éperon rocheux sur lequel il s'enracinait. Quatre tours trapues et battues par les vents en formaient les angles, tandis qu'une cinquième, plus féminine, dominait les autres avec sévérité. Bianca n'avait jamais vu un tel ouvrage, qui lui évoqua instantanément les contes de fées, sauf qu'elle n'aurait su dire si la forteresse était celle du prince ou de l'ogre. Derrière eux, le village rassurant s'éloignait, disparaissait derrière la forêt, comme s'il s'était méfié de ce qui ressemblait à un prédateur guettant sa prochaine proie, et c'était Bianca qu'il s'apprêtait à dévorer, Bianca qu'on lui apportait jusque dans la gueule. Le chemin se mit à serpenter, alors que la pente se raidissait à vue d'œil. Un précipice s'ouvrit non loin. Tout en bas, un minuscule torrent blanchâtre s'écoulait, hérissé par des rochers semblables à des épines de ronces. Il y avait des arbres aussi, dont certains étaient morts, et achevaient de noyer leurs branchages dans le flot bouillonnant.

Ils passèrent un pont-levis, le martèlement des sabots du cheval faisant gronder le précipice en-dessous d'eux. Une herse pesante se souleva à leur passage, l'ombre d'un corps de garde les surplomba quelques secondes, et le fiacre s'arrêta.

Bianca posa le pied dans une cour de château fort, aussi animée qu'une place de marché, pleine de bruits, d'odeurs, de bêtes et de gens. Elle entendit la percussion d'un

marteau sur une enclume, le crissement d'une lame qu'on aiguise, le hennissement des chevaux, et l'éclat des armes qui s'entrechoquent. Des voix criaient, parfois, ou riaient fort, quelque part entre les pierres des murailles. Des relents de pluie, de crottin et de poudre à canon lui montèrent au nez jusqu'à la faire suffoquer. Quelque part, de la venaison tournait sur une broche, dégageant un fumet qui venait hanter l'air de la cour. Le givre faisait craquer leurs pieds dans la boue, qui s'ouvrait parfois sur de grandes flaques d'eau, où flottaient des morceaux de glace, et où se reflétait le blanc du ciel.

Vespéral avait déjà disparu. Griffé les poussa en avant, et ils traversèrent la cour. Au centre s'élevait un large puits, devant lequel des jeunes gens, hommes et femmes, s'entraînaient à l'escrime. En passant à côté d'eux, Bianca admira leurs gestes, rapides et précis, la concentration dans leurs yeux, et leur détermination. Ils s'exerçaient avec de vraies lames et ne portaient aucune protection. Leurs visages ruisselaient de sueur, parfois se crispaient sous l'effort et la douleur, leur corps couvert d'estafilades sanglantes, mais le spectacle de leur danse macabre ne diminua ni en rage ni en intensité.

Sur la gauche, un jardin avait été installé, surmonté d'une étrange structure de métal et de verre. Des gens armés de mousquets allaient et venaient, en bas et sur le haut des remparts, et dans un coin s'étiraient paresseusement deux chiens gros comme des veaux qui relevèrent la tête sur leur passage, oreilles dressées, les flairant du bout de la truffe, avant de retourner à leur occupation.

Mais ce qui frappa le plus la petite fille, ce fut cet immense étendard accroché au flanc de la tour centrale et claquant dans le vent, un majestueux tissu noir, qui semblait être un oiseau monstrueux recouvrant le monde de son ombre interminable. En son centre se découpait la silhouette rouge d'un aigle, ailes déployées. Immédiatement, elle sut qu'elle avait déjà vu ce blason, mais elle ne se rappelait plus où. Pourtant il était là, gravé dans son esprit, comme depuis toujours. Dans le poste de garde qui l'avait recueilli ? Est-ce qu'il ornait la façade de l'orphelinat ? Ou celles des gares qu'elle avait vues, ou le flanc du fiacre ? L'étendard semblait régner sur le château, il semblait être la raison de toute cette agitation, tout ce sang, cet acier, ce feu et ces pierres qu'il surplombait. Il semblait si vivant et si absolu qu'il outrepassait sa conscience de petite fille.

La jeune femme les mena dans un long bâtiment à deux étages, construit contre la muraille. Ils pénétrèrent dans un couloir sombre, et gravirent un escalier. En haut s'étendait une longue salle, semée de paillasses, comme le dortoir de l'orphelinat, sauf qu'un imposant feu de cheminée la réchauffait tout entière, et que garçons et filles étaient mélangés. Quelques enfants s'y trouvaient déjà, assis par terre, surveillés par un homme.

Il était si velu et si grand qu'on aurait dit un ours. Des poils drus et noirs lui sortaient par les manches et le col, dévoraient son cou et grimpaient sur son visage comme un lierre affamé. Sous sa tignasse sombre perçaient deux yeux fatigués, surmontant difficilement de larges cernes gris comme de la cendre. Lorsqu'il se tourna vers les nouveaux arrivants, les pouces coincés dans son ceinturon, mâchant une substance noirâtre, Bianca remarqua l'aigle sur son torse, identique à celui de la cour.

- C'est tout ce que t'as ? Grogna-t-il.

- L'hiver a été rude. Rétorqua Griffé. Mais ceux-ci sont prometteurs.

L'homme fit descendre son regard vers Bianca et l'enfant fou, qui le contemplèrent avec anxiété. Quelque chose en lui rappelait le Contremaître, et cela leur faisait peur. IL fit un pas vers la fenêtre et cracha un jet d'un brun sombre dans la cour.

- Ils m'ont pas l'air bien solides. Commenta-t-il.

- Solides, non. Concéda la jeune femme. La gamine est muette, mais c'est une sacrée rusée. Et lui, on m'a dit qu'il était fou, mais je crois qu'il en a plus dans la tête qu'il n'en a l'air.

L'homme fit une grimace, comme s'il doutait de ce qu'il entendait.

- Ils ont le Talent. Rappela la jeune femme.

- Très bien, soupira l'homme, mais que le Maître ne s'attende pas à faire le plein de nouvelles recrues à la fin du Printemps. Je ne peux plus en attendre d'autres, et je serais étonné que ceux-ci finissent l'entraînement.

- Tu lui diras toi-même. Dit la jeune femme en tournant les talons. Mais avant de redescendre l'escalier, elle s'arrêta, et lança :

- Tu feras attention, le gamin a une lame cachée dans son gilet. Et elle s'en alla.

Bianca sentit de la glace descendre le long de ses entrailles, tandis que l'enfant fou baissait le nez, pâle, vaincu. D'un geste sec, l'homme ouvrit son vêtement et en sortit le couteau de la Concierge, qu'il brandit devant lui. Et il eut un soupir désapprobateur.

- Tu comptais faire quoi, avec ça ? Je pourrais même pas m'en servir pour couper ma chique. Il observa l'ustensile, le faisant tourner à la lumière tout en le commentant à haute voix. Mal aiguisé, mal équilibré, lame mal intégrée au manche... C'est tout juste bon pour la cuisine. Tu verras, je te montrerais ce que c'est qu'une vraie lame. Que personne ne bouge d'ici !

Et il s'en alla, le couteau à la main. La manière dont il avait crié son ordre dissuada les enfants de lui désobéir. Pour aller où, de toute façon ? Songea Bianca en observant les lourdes pierres qui s'entassaient tout autour d'elle. Je suis prisonnière, dans un château au bord d'un précipice, le tout au milieu de la glace.

Laisés seuls, les enfants commencèrent à s'observer, en silence. Bianca avait trois garçons et une fille devant les yeux. Tous devaient avoir entre dix et douze ans, ce qui faisait d'elle la plus jeune, une nouvelle fois. Tout près d'eux, les détaillant sans vergogne, se tenaient deux garçons, aussi différents que le jour et la nuit.

Le premier était grand, et large, avec un cou massif, et des yeux si bleus et si brillants qu'on les aurait dits découpés dans la glace. Il croisait les bras sur son torse épais, conscient de sa masse, avec l'air inaltérable d'un rocher au-dessus de la mer. Tout au contraire, celui qui se tenait près de lui comme s'il cherchait sa protection rappelait une racine, noueuse et entortillée sur elle-même. Il avait des yeux vairons, qui se dissimulaient derrière de longues mèches noires. Sa peau était si pâle, et son corps si malingre, qu'il avait plus l'air d'un souffle que d'une personne. Bianca ne put attraper son regard, et cela la troubla.

Près du feu, assise sur sa paillasse, se recroquevillait une fille au teint livide et aux cheveux noirs comme des plumes de corbeau. Des larmes sans fin dévalaient ses joues blanches, ses lèvres rouges sang, et ses mains se cramponnaient à une amulette en os, passée autour de son cou, couverte de symboles gravés. Lorsqu'elle tourna lentement la tête vers les nouveaux arrivants, ils purent voir, juste sous ses yeux, deux petits points noirs, tatoués là comme pour marquer le passage de ses larmes, comme pour la condamner à pleurer toute sa vie, songea Bianca.

Ils furent interrompus dans leur observation par le troisième garçon qui s'était levé, et venait vers eux avec une démarche dégingandée, le visage rayé d'une longue cicatrice blanche, tordue par un large sourire. Ils eurent un léger mouvement de recul, surpris de s'être approchés aussi franchement, et Bianca attrapa la main de l'enfant-fou. Lorsqu'il fut devant eux, le garçon leur parla comme s'ils étaient déjà des amis. Sa voix était gouailleuse. On aurait dit qu'il était sur le point d'éclater de rire ou de lâcher un juron.

- M'appelle Sterne, se présenta-t-il. De Erer. La capitale, précisa-t-il fièrement. Et vous ?

Bianca avait décidé, durant le voyage, de perpétuer l'illusion qui l'avait sauvée à l'orphelinat. Elle haussa alors les épaules, et expliqua par des signes qu'elle ne savait pas parler. L'enfant fou, lui, ne répondit pas.

- C'pas 'rave, dit Sterne joyeusement. M'le direz p'us tard ! Et il repartit en sifflotant, ses mains jouant avec un petit anneau de cuivre.

Juste à ce moment, l'homme velu réapparut, sans le couteau, et se dirigea vers eux à grandes enjambées.

- Installez-vous les nouveaux ! Lança-t-il en leur désignant deux paillasses. Prenez les deux couchettes, là.

Bianca et l'enfant fou s'assirent à l'endroit qu'il leur imposait, et le regardèrent. Ils devaient se tordre le cou pour voir son visage, tant il était haut. Il alla jusqu'à la fenêtre et cracha un nouveau jet noir, encore plus long que le précédent. Puis il vint se planter devant eux. Une forte odeur de tabac flotta jusqu'à leurs narines. Il mâchait vigoureusement un bâtonnet brun, balloté entre ses dents comme une souche dans une mer démontée.

- Demain, on commencera l'entraînement. Annonça-t-il. En attendant, vous n'avez pas le droit de sortir de cette pièce. C'est bien compris ?

Il les fixa l'un après l'autre avec un œil dur, puis il tourna les talons, comme happé par une pensée plus importante.

- Je ne l'aime pas. Marmonna le garçon malingre, de derrière son ami, lorsqu'il fut certain que l'homme avait bien quitté le bâtiment.

- Moi, y m'fait pas peur. Répliqua son compagnon, en décroisant les bras.

Sterne émit un rire joyeux, et se tourna vers la fille aux yeux tatoués, mais celle-ci fixait les flammes en silence, sans leur prêter attention. Il se leva alors, et vint vers Bianca.

- L'grand là, c'est Demaël. Il est d'la Baronnie d'Odensvi. Et lui, c'est Malgorn, Baronnie Vanaheim. Sont arrivés les premiers ici. Après il y a eut moi, et après, elle. Sofia. Il lui jeta un regard par-dessus son épaule.

- Je sais pas ce qu'elle a, mais elle fait que pleurer. Tout le temps. J'ai essayé d'lui causer, mais elle m'a maté méchamment. Pourtant l'a pas l'air méchante. Chais pas. Elle est des Iles Rorquales, les gens sont louches là-bas.

- Sterne, boucles-y. Lança Demaël, qui arpentait la salle en faisant des moulinets avec ses bras. Tu parles trop. Il alla se poster à la fenêtre et tenta de gonfler sa poitrine d'air extérieur. Pourquoi on peut pas sortir ? Je voudrais être dehors !

Malgorn émit un soupir qui aurait pu passer pour un rire, puis il se laissa glisser le long du mur, et s'assit par terre. Sterne répondit par un sourire amusé.

- L'est toujours comme ça çui-là. Glissa-t-il à Bianca. Puis il lança à l'enfant fou : Toi non plus tu causes pas ?

A la grande surprise de Bianca, l'enfant fou articula un son. Au départ, ce fut un simple grognement, comme ceux qu'il émettait parfois. Avec effort, il fit naître le grondement dans sa gorge, puis le poussa dans sa bouche, où la langue et les lèvres s'en emparèrent maladroitement.

- Chat. Dit-il, avec une voix anormalement grave.

Bianca le regarda avec perplexité, puis un sourire vint décorer son visage, et l'enfant fou sourit à son tour, penaud, comme honteux de la laisser seule dans son mutisme. Sterne éclata alors d'un rire haut et clair, la tête rejetée en arrière, et avec un craquement sinistre, une bûche se détacha du feu et tomba au pied de l'âtre, projetant des étincelles rougeoyantes. Sofia la fixa d'un air morne, sans volonté de réagir. Demaël traversa alors la pièce et ramassa de ses mains nues, sans broncher, le bois incandescent, qu'il renvoya dans le feu. Puis il retourna à la fenêtre, rêvasser devant l'extérieur, sous les regards admiratifs des autres enfants.

- J'ai envie d'être dehors. Grommela-t-il. Et il lâcha un profond soupir. Comme pour lui répondre, Sterne éclata de rire.

- Viens jouer avec moi ! Il sortit de sa poche tout un tas de petits cailloux, les uns blancs, les autres noirs ou gris, qu'il déversa sur les dalles devant lui en un minuscule éboulement.

- J' t'ai déjà dit que j'y aimais pas, ton jeu.

- C'parce que tu perds tout le temps ! Et comme Demaël haussait les épaules, sans même se retourner, Sterne s'adressa à Bianca. Tu veux que j't'apprennes?

La petite fille acquiesça, curieuse. Le garçon rassemblait déjà, entre ses doigts sales, des brins de pailles, qui jonchaient le sol et remplissaient les matelas. Lorsqu'il en eu suffisamment, il choisit une dalle bien plate et entreprit de les disposer dessus, en lignes et en colonnes. A la fin, un plateau de jeu se dessinait devant lui, découpés en cases. Il plaça alors les cailloux dessus, selon un schéma aussi précis que mystérieux, les blancs au centre, les noirs sur les côtés.

- C't un jeu qu'on joue dans la capitale. On l'appelle le Hnefatafl. Tu connais ?

Bianca fit non de la tête, et s'assit en tailleur à côté du plateau. L'enfant fou la suivit et se plaça entre elle et Sterne, scrutant les cases et les pions avec intérêt.

- Les blancs, y z'ont un roi, commença Sterne en caressant sa balaffre. Doivent l'am'ner dans une des forteresses. Il désigna les quatre coins du plateau. Les noirs ils doivent le capturer avant. Tu bouges en lignes et en colonnes, autant de cases que tu veux, mais faut pas qu'y ait d'autres pions sur ton ch'min. Tu tues des pions en les coinçant entre deux à toi. Et c'est tout.

Il fit un sourire à Bianca, et ils commencèrent à jouer. La petite fille jouait les blancs.

La partie fut très courte. Avant qu'elle ait compris ce qui se passait, sa petite troupe était encerclée par les pions noirs, et Sterne proclamait fièrement sa victoire.

- J'ai oublié de te dire, Dit-il. J'peux aussi gagner en entourant ton roi et les pions qui sont avec lui. Et il fit un large sourire, tandis que l'enfant fou grognait de mécontentement.

- Voilà pour quoi j'veux plus y jouer avec lui. Lança Demaël depuis la fenêtre. Il triche. Malgorn eut un rire lugubre, la tête appuyée contre le mur derrière lui. On aurait dit une corneille moqueuse.

- J'ai juste oublié cette règle ! Protesta Sterne.

- Tu l'avais oubliée avec moi aussi. Grommela Demaël. Sterne l'ignora avec bonne humeur.

- On en r'fait une ?

Bianca accepta, mais la partie suivante ne dura pas plus longtemps que la précédente, et ce fut pareil pour celle d'après. A chaque fois, Sterne dégainait une règle, opportunément oubliée, pour s'approprier la victoire. A chaque fois, l'enfant fou se renfrognait toujours plus, scandalisé. Et à chaque fois, Bianca acceptait de rejouer. Elle se moquait bien de savoir qui gagnait, ou que Sterne modifiait les règles en cours de partie. Elle jouait, et elle s'amusait, à jongler avec les concepts, et de voir son adversaire tricher si honteusement, de voir la tête que faisait l'enfant fou, de découvrir le jeu, et de ne pas s'ennuyer. Petit à petit, Sterne, peut-être à court d'idées, ou voyant qu'elle ne se décourageait pas, cessa de truquer la partie et joua loyalement, et même si Bianca continuait à perdre, elle jouait chaque fois plus longtemps, et chaque fois son roi finissait la partie plus près d'une des forteresses où elle s'efforçait de l'escorter. Lorsque le moment de dormir arriva, elle avait perdu toutes ses parties, mais chacune d'entre elle avait ravivé son espoir de connaître enfin la victoire.

Le lendemain, dès l'aurore, l'homme barbu vint les réveiller, avec une voix dure et impérieuse. Il attendit qu'ils fussent tous debout, et habillés, et lorsque ce fut fait, il dégaina un pistolet à silex et le garda en main, pointé vers le plafond.

- Jeune gens, lança-t-il, je m'appelle Ogrim, et je serais votre instructeur pendant les trois mois qui vont venir. Comme vous le constaterez bien assez tôt, je ne suis pas patient. Pas du tout. Alors vous allez m'obéir, au doigt et à l'œil.

Il marqua une pause. Sa voix rappelait les roulements des pierres s'effritant des flancs d'une falaise pour tomber droit dans la mer.

- Sinon je n'hésiterais pas à vous battre, à mains nues ou à coups de bâton. Et si vraiment vous ne me plaisez pas, - il pointa son pistolet vers leurs têtes, passant lentement de l'un à l'autre, et les enfants se crispèrent en sentant la ligne de tir leur effleurer le front- je vous tue. Sans hésitation.

Il s'arrêta encore, pour bien évaluer l'effet de son discours sur les visages qu'il avait devant lui. La blancheur de leur teint durent le satisfaire, car il poursuivit.

- En ma présence vous ne parlez que quand je vous y autorise. Vous m'appelez Monsieur, à chaque fois. Quand je donne un ordre, vous m'obéissez aveuglément. Si je vous ordonne de vous jeter dans le vide, vous le faites. Si je vous ordonne de tuer votre voisin de paille, vous le faites. Vous êtes ici parce que vous avez fait preuve du Talent, et mon boulot c'est de faire de vous des outils utiles au Duc. Avec moi, vous allez apprendre des rudiments d'éducation, mais surtout, vous allez apprendre à manier des armes, à frapper pour tuer, à ne plus craindre ni la douleur ni la mort, et vous irez chercher en vous l'animal cruel et impitoyable que je veux que vous deveniez. Alors vous serez digne de servir le Clan Asgard, Seigneurs d'Angelbard et Ducs du Sval.

Bianca reçut le message avec un mélange confus de terreur et d'impatience. Elle sentait qu'elle commençait un voyage mortellement dangereux, mais aussi énigmatique. On allait faire d'elle une personne comme Vespéral et Griffé. Cela la remplissait de fierté, et elle avait hâte de commencer à travailler. Autour d'elle, seul Demaël semblait réagir comme elle, ravi d'avoir une tâche à confier à ses muscles. Sofia, ainsi que l'enfant fou et Malgorn, ne

réagirent pas, même si leur teint était livide. Sterne, de son côté, s'était pour une fois départi de son sourire, pour afficher une mine craintive.

- Bien, reprit Ogrim, dites-moi vos prénoms. Et il pointa du doigt la fille aux yeux tatoués, première de la ligne.

- Sofia. S'empressa-t-elle de murmurer.

- Sofia, Monsieur. Corrigea Ogrim.

- Sofia, Monsieur. Répéta-t-elle avec soumission. Puis l'homme passa Demaël, Malgorn, Sterne, et s'arrêta sur Bianca, qui hocha la tête négativement.

- Ah oui, c'est vrai. Bon, tu seras La Muette. Et toi ? Lança-t-il à l'enfant fou.

Depuis la veille où il avait dit un premier mot, personne n'avait plus entendu sa voix. Il s'était de nouveau enfermé dans le silence, avec l'air de méditer sur ce son qu'il avait produit lui-même, et dont il ne savait apparemment que faire. Bianca l'avait bien surpris, la nuit, à marmonner des choses, mais elle ne comprenait jamais ce qu'il disait. Sauf un mot, qui revenait, comme une mystérieuse prière. Chat. C'était le seul qu'il prononçait de manière intelligible, le seul qui semblait lui tenir à cœur.

- Chat. Marmonna-t-il d'ailleurs à l'attention de l'instructeur, avec l'air de lui confier son plus précieux secret. L'homme n'en eut que faire. Il répéta leurs noms l'un après l'autre - Sofia, Demaël, Malgorn, Sterne, La Muette, Chat - avant de leur annoncer: vos noms, je vais les oublier dans la seconde, et vous ferez de même. Ici, vous n'avez plus de nom, et vous n'êtes plus rien que ce que je vous ordonne d'être. Pour moi, vous êtes tous la même personne.

Puis il claqua dans ses mains, et ce fut à ce son, qui raisonna sous les voûtes anciennes comme celui d'un clairon, que leur entraînement commença.

Ogrim, d'une voix granitique et impérieuse, les jeta dehors, où le vent et la bruine les saisirent au vol. Le sol était boueux, presque gluant sous leurs pieds légers. Ça et là dans la cour, sous le jour naissant, s'affairaient déjà des silhouettes vêtues de noir, entre les tas de neige parfois plus hauts qu'eux qui se dressaient hors de terre. Ils se réunirent contre la muraille, dans un coin éloigné du soleil, juste à côté des deux molosses qui bougèrent à peine une oreille en les voyant arriver, se contenant de les observer d'un air ennuyé. Tout près d'eux, un escalier de pierre humide et glissante montait jusqu'aux créneaux qui parcouraient la muraille du château.

A leur suite, Ogrim sortit du bâtiment, et ils le regardèrent arriver avec anxiété.

- Suivez-moi, et vite. Ordonna-t-il. Et il s'élança en courant dans l'escalier.

Demaël fut le premier à le suivre, heureux d'être dehors et de pouvoir dépenser ses forces. Aussitôt, les autres lui emboîtèrent le pas.

Ogrim leur fit faire le tour complet du chemin de ronde. Ils passèrent dans les tours d'angles, dans le corps de garde, devant l'énorme roue où s'enroulait la lourde chaîne de la herse, et parcoururent les murs hauts et nus, hérissés de créneaux coiffés de neige, battus par les vents et l'humidité. Parfois, ils croisaient un garde, qui se plaquait contre la muraille pour les laisser passer. Ou alors c'était un énorme canon, sa gueule noire calée entre les créneaux, qui encombrait le passage. A chaque fois, il fallait contourner l'obstacle par le côté, et frôler le vide de la cour, sans rien pour les empêcher de glisser si jamais leur pied dérapait sur la roche luisante. A chaque fois, Bianca voyait avec terreur s'ouvrir, presque sous ses pas, cette

hauteur vertigineuse, qui s'achevait par de la pierre, du métal ou de la terre gelée, et alors il lui semblait qu'elle tombait déjà.

Lorsqu'Ogrim eut bouclé un tour, il s'arrêta et se retourna vers eux en hurlant :

- Continuez ! Le même ! Jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter !

Demaël passa devant lui, bombant le torse pour cacher sa souffrance, soucieux de faire remarquer la distance qu'il s'était efforcé de creuser avec les autres. Puis vinrent Sterne et Sofia, le souffle lourd et irrégulier. Malgorn luttait pour tenir le rythme, mais dépassa Ogrim avec énergie, raide et pâle, et l'enfant fou, lui, déroula une foulée légère, jetant de fréquents coups d'œil en arrière.

Bianca, trottant comme elle le pouvait, pleurait presque en passant devant le géant, d'impuissance et de douleur, de sentir sa chair lacérée, écorchée par l'effort. Les escaliers de pierre lui avaient scié les jambes, et à peine avait-elle gravi le premier qu'elle était déjà à bout de souffle. Ses petites jambes peinaient à la faire avancer, tremblantes et droites comme des béquilles, son cœur battait à tout rompre et résonnait jusque dans ses tympanes, jusque dans son crâne brûlant et hagard.

A son grand désarroi, lorsqu'elle passa devant lui, Ogrim lui emboîta le pas, et se mit à la traquer comme un fauve, hurlant de tenir le rythme. Au travers du grondement qui l'assourdissait déjà, Bianca percevait sa voix de stentor, qui faisait vibrer les pierres, et la peur l'étreignit alors, et elle puisa dans ses ressources pour continuer à avancer.

Ogrim les fit faire encore et encore le tour des murailles. Bianca perdit vite le compte, car bientôt son esprit fut incapable de voir au-delà de son prochain pas. Chacun d'entre eux était un effort, un arrachement de soi. Devant ses yeux, la nuque de Chat ondulait, souple et lointaine, impossible à rejoindre. Derrière-elle, le souffle chaud et bestial d'Ogrim, qui de temps en temps se plaisait à leur raconter comment, plusieurs années auparavant, tel ou tel enfant avait glissé des remparts et s'était fracassé le crâne sur la margelle du puits, l'enclume du forgeron, où était simplement tombé sur un râtelier d'armes luisantes au soleil. La petite fille écoutait malgré elle ses anecdotes, et en passant près du vide, sentait ses jambes trembler encore plus fort. Elles allaient céder, elles allaient l'abandonner, et la précipiter dans le vide, elle le sentait. Et dans ces moments là, les muscles et les poumons brûlés, réduits en cendres, il lui fallait fouiller jusqu'à la racine de ses os pour trouver la force de faire un pas en plus.

Lorsque les enfants eurent enfin le droit de s'arrêter, Bianca s'écroula dans la boue congelée, tremblante de tous ses membres, les muscles acides, le visage inondé par des flots de sueur, la respiration sifflante comme elle tentait de remplir ses poumons carbonisés d'un peu d'air. Soudain, un spasme violent la traversa toute entière et elle eut à peine le temps de se dresser sur ses bras qu'elle vomissait un long fleuve jaunâtre et chaud qui se répandit sur la terre. Autour d'elle, d'autres enfants, qu'elle ne distinguait plus tant sa vue était brouillée, vomissaient eux-aussi, bruyamment.

La petite fille demeura longtemps à quatre pattes sur le sol gelé, à pleurer et à écouter son cœur marteler ses tempes et sa poitrine, attendant que la chaleur de son corps se calme peu à peu. Les larmes quittèrent ses yeux, sa respiration se fit doucement plus profonde, tandis que le goût amer dans sa bouche s'évanouissait vaguement. Devant elle, les autres enfants étaient dans un état proche du sien, même Chat, qui là-bas semblait lui sourire, même Demaël qui avait renoncé à son orgueil pour s'écrouler comme les autres.

Bianca se releva péniblement, les jambes fébriles, et s'approcha de Chat. L'enfant fou reprenait sa respiration, assis par terre, les joues en feu sur sa peau pâle. La petite fille se posa lourdement à ses côtés, et lui rendit un sourire mal assuré. Elle posa sa tête sur son épaule et inspira sa première vraie bouffée d'air depuis ce qui lui semblait une éternité.

Ogrim, qui les avait laissés pour aller échanger quelques mots avec un soldat, revint vers eux en tapant dans ses mains.

- Relevez-vous ! L'entraînement ne fait que commencer et vous êtes déjà par terre !

Demaël, piqué au vif, bondit sur ses jambes. La sueur perlait encore à son front.

Bianca fut la seconde à se relever, presque avec défi. Puis les autres suivirent, et Ogrim leur désigna un tonneau rempli d'eau, dont la surface était gelée.

- Buvez un peu avant qu'on reprenne.

Les pieds lourds, les orphelins harassés se rassemblèrent autour du récipient, et avec un solide coup de poing, Demaël brisa la glace. Ils plongèrent leurs mains avides dans l'eau froide qui leur mordit les doigts, et ils la portèrent à leur bouche, tant bien que mal, pour désaltérer leur langue rêche et leur palais sec. Puis Ogrim les rappela, et ils abandonnèrent à regret le tonneau, le menton et le col humides.

L'homme les amena au pied d'une des larges tours carrées qui cernaient le donjon. Et sans mot dire, il s'élança dans l'escalier de pierre.

Les enfants poussèrent des soupirs de désespoir. Leurs jambes tremblaient encore, et la tour était si haute qu'elle avait l'air de basculer sur eux. Mais ils craignaient de voir Ogrim revenir, furieux qu'ils ne lui aient pas obéi. Alors, en grimaçant de douleur, ils commencèrent péniblement à gravir les innombrables marches raides et étroites, les muscles brûlants.

Lorsqu'ils parvinrent au sommet, Ogrim était assis sur un créneau enneigé, les yeux perdus dans le paysage minéral qui masquait l'horizon. Des sombres forêts de conifères, des rochers massifs, et, presque au-dessus de leurs têtes, des montagnes hautes et noires. Tout était recouvert d'une épaisse couche de neige, qui semblait installée là pour l'éternité.

Les enfants attendirent, grelottant et suants. Loin au-dessus d'eux, un étendard claquait mollement dans le vent glacial. Ogrim, sortant de sa contemplation, y jeta un œil et leur lança :

- Vous avez de la chance, ça souffle pas trop.

Et avant qu'ils aient eu le temps de se demander ce qu'il entendait par là, il bondit sur ses pieds et tapota d'une main ferme le créneau où il était assis.

- Mettez-vous debout là-dessus. Chacun le sien. Et vite.

Ils demeurèrent interdits, incrédules. Se dresser sur les créneaux, face au vide ? Il devait être devenu fou. Mais Ogrim, dément ou pas, était décidé, et avec horreur, ils le virent bondir sur un des éperons de pierre, et se réceptionner avec l'aisance d'un félin. Il se tint droit face au vent, sans trembler, si près du bord que le bout de ses bottes dépassait dans le vide. Ses cheveux battus par une bourrasque, il cracha dans le vide, et observa sa salive rendue noire par le tabac s'envoler dans le vent. Puis il se tourna vers eux, une lueur sauvage dans le regard.

- Si vous n'obéissez pas, vous allez finir en bas, je vous le promets.

Aucun des orphelins ne bougea, pétrifiés. Ils regardaient l'homme face au précipice, et Bianca se dit qu'il serait si facile, en s'y mettant tous, de le tuer, de l'envoyer voler avec les corbeaux qui tournoyaient autour d'eux, et de mettre fin à sa folie. On l'avait déjà

récompensée pour avoir tué, pourquoi pas une deuxième fois ? Mais en regardant encore Ogrim défier le vent et le vide, elle l'envia, elle l'admira et elle eut envie d'être comme lui, comme Griffé, comme Vespéral, comme toutes ces silhouettes noires qui parcouraient le château sans leur prêter la moindre attention. Elle aussi voulait devenir un ange.

Alors elle avança vers Ogrim, qui la vit approcher avec un air approbateur. Bianca posa ses petites mains sur le créneau à côté du sien, et entreprit de l'escalader. Mourir ? Et alors ? Ce serait la fin du froid, de la faim et de la douleur.

Lorsqu'elle se dressa face au vide, les bras en croix pour garder son équilibre, elle eut le souffle coupé par la beauté du précipice, qui semblait l'appeler de toutes ses forces. La lumière du jour qui achevait de se lever révélait la nature, encroûtée dans le givre, encroûtée dans l'hiver comme une jeune fille mal réveillée. En bas, des rochers coupants perçaient la neige comme des poignards. Non loin, près d'un petit ruisseau encombré de glace, des rennes grattaient la neige de la pointe de leur sabot, à la recherche d'une herbe survivante. Plusieurs aigles tournaient près des sommets, planant en long cercles silencieux.

Pendant quelques secondes, elle hésita à se laisser basculer vers l'avant. Ce serait la fin, de tellement de choses tristes. Une libération, vraiment. Se laisser voler, planer un peu, comme les aigles, se sentir vivante une dernière fois, puis souffler la flamme. Peu de choses la retenaient ; beaucoup l'appelaient en bas.

Elle fut interrompue par un mouvement sur sa droite. Chat venait de la rejoindre, sur son créneau, et il rit en croisant son regard. Bianca lui rendit un maigre sourire, sentant les larmes monter à l'assaut de ses yeux, et son envie de sauter se renforça. Tuer cette tristesse, même si elle devait y laisser la vie. Mais elle prit une profonde inspiration, et fixa les montagnes au loin devant elle, en s'efforçant de ne pas penser au vide sous ses pieds.

Derrière eux, les autres se décidèrent, et l'un après l'autre, ils posèrent le pied sur la pierre et se dressèrent au dessus du panorama immense et vertigineux. Ils se tinrent là un temps qui leur parut infini, tremblants de peur et de froid, le corps raide et les cheveux battus par les vents. La moindre rafale pouvait les tuer, et parfois ils se sentaient vaciller en avant, vers les sapins et les rochers. Les corbeaux volaient en cercle autour d'eux, attendant avec impatience de planter leur bec acéré dans leur chair jeune et tendre.

- Vous ne devez plus craindre la mort. Ordonna Ogrim. Vous avez en vous un instinct de survie, un animal qui vous commande de vivre. Écoutez-le, laissez-le s'emparer de vous, et alors il vous gardera en vie.

Bianca, les yeux fermés, sentait le vent caresser ses doigts et ses cheveux. Un bref instant, elle eut la sensation grisante de voler. L'air froid mordait ses oreilles, gelait le bout de son nez et cristallisait son souffle, qui semblait s'évaporer dans l'infini. Sous ses pieds, le frêle récif de pierre qui la maintenait en vie, et dans son dos résonnait, comme de très loin, la rumeur métallique de la cour, ses bruits de forge et de caserne. Au-dessus de ces bruits, elle perçut, faiblement, le cri d'un rapace.

Elle rouvrit les yeux et tourna la tête. Sur sa droite, raide comme des piquets, les autres orphelins enduraient l'épreuve avec plus ou moins de sang froid. Chat admirait la montagne, comme complètement inconscient du vide interminable qui s'ouvrait sous lui, tel la gueule d'un fauve. Sofia, à ses côtés, demeurait hypnotisée par le précipice, vacillait dangereusement, à la manière de Bianca quelques minutes plus tôt, lorsqu'elle avait hésité à s'y jeter. Ensuite venaient les trois autres, Demaël, Malgorn et Sterne, tous pâles comme la

mort, une larme roulant parfois le long de leur visage d'enfant, tremblants et incapables d'oublier cette falaise qui tombait juste devant eux, ces roches comme des rasoirs, ces arbres comme des pals qui les attendaient tout en bas, si bas qu'il leur faudrait des jours avant de percuter le sol.

- Vous pouvez descendre. Finit par lâcher Ogrim après de longues minutes de silence. Bianca fit volte face et sauta au sol. Chat y était déjà et regardait les autres enfants s'accroupir sur leur créneau et tâtonner d'une main fébrile pour trouver la pierre, solide et rassurante, et s'y appuyer pour oser soulever leurs pieds et les allonger vers le sol. Seule Sofia demeura immobile, le regard toujours fixé vers le vide, refusant de le quitter. Ce fut Ogrim qui, sans ménagement, l'attrapa par le bras et la tira en arrière. Puis il tira une petite boîte métallique de sa poche et y prit une chique qu'il porta à sa bouche.

- Attendez-moi dans votre dortoir. Lança-t-il. Et il leur tourna le dos, admirant les montagnes d'un air las tout en mâchant son tabac.

Les enfants demeurèrent interdits quelques secondes, puis, pas à pas, ils commencèrent à s'éloigner. Lorsqu'ils virent qu'Ogrim ne réagissait pas, ils s'engagèrent dans l'escalier de la tour, et le descendirent marche après marche, le visage torturé par les crampes qui raidissaient leurs jambes tremblantes.

Ils débouchèrent dans la cour. Celle-ci s'était animée, traversée de part en part par des soldats et des hommes et des femmes vêtus de noir. Bianca fut une nouvelle fois saisie par l'âme du lieu. Mises à part les tenues de gens et les armes qu'ils portaient, rien ne devait avoir changé depuis des siècles. Les mêmes pierres, les mêmes marches, le même puits, et la petite fille se sentit émue en pensant à toutes les ombres qui avaient effleuré la muraille, depuis le fond des temps jusqu'à elle, aujourd'hui.

Dans un coin, un individu à la barbe grise donnait de grands coups de marteau sur une enclume sonore, tandis qu'à ses côtés un autre, plus jeune, plongeait des morceaux de métal rougeoyants dans un tonneau rempli d'eau, dégageant une fumée épaisse et blanche qui montait en sifflant comme un serpent blessé. Un autre, un peu plus loin, tenait un cheval par la bride et lui faisait faire des cercles au milieu de la cour. Dans la serre, à travers la vitre, on pouvait voir un jardinier s'affairer près des plantes. Le ciel, au-dessus, achevait de se réveiller, des tâches de bleu apparaissant dans les déchirures de l'épaisse couche de nuages. Et soudain, Bianca vit Griffé passer près d'elle.

Elle avait quitté sa belle robe pour des jambières et un gilet de cuir qui la faisaient ressembler à une aventurière. Tête nue, ses longs cheveux ondulaient dans le vent léger et lui donnaient un air presque sauvage. Dans ses mains elle tenait une rapière, et elle s'avancait à grandes enjambées vers la forge du château, la démarche à la fois souple et décidée, les hanches roulantes. En passant devant les orphelins, son regard croisa celui de Bianca. La petite fille esquissa un maigre sourire, mais Griffé se détourna brusquement, et elle continua son chemin sans même se retourner.

Bianca la suivit des yeux, un peu déçue, mais elle n'eut pas le temps d'être surprise, car devant eux passèrent un autre groupe d'enfants.

Ils étaient un peu plus âgés qu'eux, mais plus nombreux, et ils suivaient au pas de course un autre individu à l'image d'Ogrim. Le même air sévère, les mêmes épaules carrées, mais une barbe plus claire et moins fournie. Aucun d'eux ne leur jeta le moindre coup d'œil,

et les orphelins les regardèrent traverser la cour, s'éloigner et passer sous la herse pour un entraînement à l'extérieur des murs, sans autre bruit que ceux de leur pas et de leurs souffles.

Ils restèrent là quelques secondes, un peu surpris, et soudain Ogrim surgit dans leur dos. Aussitôt ils sentirent la peur leur courber l'échine. Il leur avait dit de l'attendre dans le dortoir, et ils étaient plantés là, à regarder tout le monde s'affairer ! Mais l'homme jeta un coup d'oeil aux enfants qu'ils venaient de voir, et soudain parut s'affaïsser sur lui-même.

- Suivez-moi. Fit-il d'un air las. Et à sa suite, ils traversèrent la cour et gagnèrent le dortoir.

En montant les escaliers, Bianca se sentit soulagée, de retrouver les paillasses, la cheminée, et cet endroit qui, un peu, était le leur. Qu'allaient-ils faire ici ? Un instant elle espéra, sans trop y croire, qu'elle pourrait se rendormir.

Mais Ogrim avançait déjà vers un coffre, dans un coin, sur lequel était posé un petit sac de toile. Il s'en saisit, et, plongeant sa large main à l'intérieur, il trouva des pommes, qu'il leur lança l'une après l'autre. En attrapant son fruit, Bianca sentit une marée de salive envahir sa bouche. Sa pomme n'était pas bien grosse, rouge par endroits, verte à d'autres, et quelque ver y avait déjà creusé un abri, à en juger par les petits trous noirs qui en perçaient la peau. Mais il y avait cette odeur, sans doute accentuée par la faim, une odeur de printemps, de sucre, et de forêt. La petite fille gratta avec son ongle un peu de terre restée collée, puis mordit de toutes ses dents, écoutant avec délice le craquement de la chair disloquée, et sentant le jus fruité glisser sur sa langue, comme l'eau d'une source fraîche sur un corps endolori. C'était si bon qu'elle en vint presque à oublier le géant barbu, face à elle, qui continuait à fouiller dans le coffre pour en sortir des objets qu'elle n'avait jamais vus.

Chacun des orphelins reçut un écritoire en bois, ainsi qu'un long stylet avec une pointe de charbon au bout. Il y avait aussi des livres, de beaux livres au papier parcheminé et reliés d'un cuir épais, et de grandes images, dessinées sur de la toile. Voir Ogrim, immense et velu, manipuler tout ce matériel avait quelque chose d'incongru.

Il s'assit sur le coffre et d'un geste, leur indiqua de s'asseoir autour de lui. Puis il se saisit d'une des images, et la leur présenta. Elle représentait un cheval, noir, cabré, comme on aurait pu en voir sur un blason.

- Qu'est ce que vous voyez ? Demanda-t-il.

Il y eut d'abord un profond silence. La question était si évidente qu'il semblait impossible que leur maître, cette homme si imposant et sévère, la leur pose, sans qu'il y ait un piège, une arrière-pensée. Mais non, Ogrim les toisait, avec un air de plus en plus impatient.

- Qu'est-ce que c'est ? Répéta-t-il, et cette fois il y avait comme une menace dans sa voix.

L'enfant-fou leva alors le menton, et fit entendre sa voix de violoncelle.

- Chat.

Ogrim le fixa pendant de longues secondes, avec l'air de se demander si le garçon ne se moquait pas de lui. Puis il sembla se rappeler qu'il était fou, et il soupira.

- Bon, toi, tu te tais et tu écoutes la leçon. Lui ordonna-t-il.

Chat baissa le nez, comme si on venait de le frapper. Il se tourna vers Bianca, et la petite fille vit dans ses yeux tout le désarroi du monde. Alors elle lui sourit, pour l'encourager, et l'enfant fou sourit lui aussi de toutes ses dents. Si Bianca sourit, c'est que tout va bien ! avait-il l'air de penser. Entre-temps, Sterne s'était décidé à répondre à la question.

- C'est un ch'val.

- C'est un cheval. Confirma Ogrim Et est-ce que quelqu'un sait comment ce mot s'écrit ?

Une nouvelle fois, Bianca resta interdite en entendant sa question. Elle savait, sans savoir d'où, ce qu'était l'écriture. Ces sortes de petits dessins que les gens riches connaissaient, et qui semblaient renfermer tout le savoir du monde. Elle en avait déjà vu, mais n'y avait jamais vraiment prêté attention. A quoi cela lui aurait-il servi ? Elle ne savait pas les déchiffrer, et personne de son entourage n'aurait pu lui apprendre. Pour elle ce n'étaient que des dessins sans importance. Et voilà qu'on lui disait que tous ces signes pouvaient avoir un sens aussi simple, aussi accessible, que Cheval !

Sans trop comprendre, elle sentit, au fond d'elle, quelque chose s'ouvrir. C'était encore timide, mais déjà assez pour qu'elle sache que son monde venait de changer. Si Ogrim leur posait cette question, c'était qu'il comptait, sans doute, leur apprendre à déchiffrer l'écriture, et Bianca ressentit une joie intense, et encore incrédule, à l'idée de tous ces trésors de connaissance, tout ce savoir si mystérieux, qui lui devenait soudain accessibles. Elle pourrait peut-être, un jour, lire un livre, et savoir enfin ce qu'il y avait dedans, de si intéressant qu'il fallait le mettre en langage codé. Maintenant qu'elle avait la possibilité de le savoir, l'écriture, qui n'avait jamais fait qu'effleurer mollement sa rétine, venait de se transformer en une chose absolument fascinante

Elle fut tirée de sa rêverie émerveillée par Ogrim qui venait de faire tourner l'image du cheval sur elle-même. Au dos avaient été tracées des lettres, avec une encre noire bien visible, qui, si on en l'croyait, représentaient le mot Cheval. Bianca plissa les yeux pour mieux les scruter, espérant déjà y trouver quelque chose. Mais les signes demeurèrent aussi inertes qu'avant, et il fallut écouter Ogrim expliquer chacune d'entre elle. Il leur énonça chacune d'entre elles, l'une après l'autre.

- Chaque lettre correspond à un son, et tous ces sons mis à la suite forment un mot. Parfois, le mot change selon la lettre qui vient avant, ou après. Par exemple, là, le C et le H font CH, alors que séparément ils font d'autres sons.

La petite fille fut confondue par la simplicité de ce nouveau langage, et elle s'en voulut presque de ne pas l'avoir maîtrisé d'elle-même. Mais en parcourant du regard les autres orphelins, elle s'aperçut qu'elle était presque la seule à s'intéresser à la leçon. Malgorn, qui savait déjà un peu lire, écoutait d'une oreille distraite. A ses côtés, Demaël contemplait désespérément la fenêtre, soupirant après le monde extérieur, l'air frais, et le vent dans les arbres. L'enfant fou fixait Ogrim avec une inaltérable perplexité, et Sterne était plus absorbé par Sofia que par les lettres et les images. Il envoyait régulièrement des clins d'oeil à la jeune fille, qui détournait alors son regard avec froideur. Elle ne parvenait cependant pas à empêcher ses joues de rougir brièvement.

Lorsqu'Ogrim en eut fini avec le Cheval, il leur montra le Couteau, la Porte, et la Tour. La petite fille buvait ses paroles, les yeux ouverts comme des puits, pour laisser tomber la connaissance droit dans son cerveau. Quelque chose en elle se nourrissait, littéralement, de tout ce qu'elle apprenait. Lorsqu'il fallut prendre le stylet et tracer sur l'écritoire les lettres qu'ils venaient de voir, Bianca s'appliqua, comme jamais de toute sa vie. Il lui tardait, cela la brûlait, de connaître, de savoir. Lorsqu'après un intense effort elle eut tracé un C maladroit,

trop grand et difforme, les mains noircies par le charbon, elle ne put s'empêcher d'être fière, car cette lettre-là lui semblait belle, et pleine de promesses.

Les heures passèrent, trop vite à son goût. Ogrim leur fit tracer d'autres lettres, et à la fin de la leçon, Bianca avait réussi à en assembler trois sur son petit écritoire, trois lettres si maladroitement tracées qu'elles prenaient presque toute la place. Presque euphorique, elle montra à l'enfant fou le cadeau qu'elle lui faisait : CHA, disaient les lettres, difformes comme des cicatrices noires sur le parchemin.

Le garçon les consulta, puis revint à Bianca, sans comprendre. La petite fille sourit, envahie par une joie trop grande pour elle. J'ai écrit ton nom ! eut-elle envie de lui crier.

Ogrim, depuis son coffre, du voir son sourire rayonner jusqu'à lui, car il se leva, et vint voir, la recouvrant de toute sa stature.

Bianca, presque tremblante, lui tendit timidement son écritoire, et pointa l'enfant fou du doigt, pour bien lui faire comprendre ce qu'elle avait voulu écrire. Ogrim étudia les lettres maladroites, les sourcils froncés, et pendant les longues secondes qui s'écoulèrent, la petite fille eut la crainte immense qu'il juge son oeuvre, élaborée avec tant d'efforts, indigne et laide. Mais Ogrim finit par hocher la tête avec satisfaction. D'une main étonnamment douce, il lui emprunta son stylet et traça, à la fin du mot, un T magistral, maîtrisé, impeccable. Il lui rendit ensuite son matériel avec un petit sourire, et Bianca acquiesça, reconnaissant la supériorité du professeur, admettant que le chemin jusqu'à la connaissance était encore long. Elle resta un moment à contempler ce T, si élégant, comme dessiné à la pointe d'une rapière, et soupira, avec espoir. Un jour, se dit-elle, je saurais faire ça.

Pendant ce temps, Ogrim avait annoncé la fin de la leçon, au grand soulagement des autres orphelins. Mais en rendant son écritoire et son stylet, quittant son état de concentration, elle s'aperçut que ses mains tremblaient légèrement et que son ventre grondait. Elle mourait de faim. La pomme avait disparu de son estomac depuis longtemps.

Ogrim leur fit descendre l'escalier, et ils tournèrent dans le couloir jusqu'à une porte hermétiquement close. Ils pénétrèrent alors dans une cuisine si sombre et si encombrée qu'on aurait dit la grotte d'une sorcière.

Partout où se posait le regard, on voyait des herbes aromatiques accrochées au mur en bouquets ébouriffés, des cuisses de chevreuil suspendues aux poutres du plafond, à côté de lapins et de faisans, des tables envahies comme par du lierre de louches, de cuillères, de pots et de marmites, de couteaux et de fourches. Dans un coin, comme un phare au milieu d'une mer agitée, irradiait un âtre monstrueux, dont les flammes léchaient avec avidité une marmite noire et bouillonnante, autour de laquelle s'agitaient deux femmes.

Ogrim les fit s'asseoir autour de la table centrale, que la plus jeune des deux cuisinières débarrassa en quelques gestes rapides et précis, et les orphelins purent humer l'air chargé de relents chauds et aromatisés. Bianca sentit s'ouvrir un gouffre dans son ventre. Autour d'elle les autres enfants dressaient le nez, le regard brillant. On les avait amenés ici pour être nourris, et ils étaient rongés par la faim et l'impatience.

Les cuisinières déposèrent devant chacun d'entre eux, un par un, des bols recelant une bouillie de céréales fumantes, d'où émergeaient çà et là des bouts de lard et quelques légumes brûlants. Sans attendre, les orphelins se jetèrent dessus, s'enflammant le palais et la langue. Mais peu importait. Ils avaient froid et faim, et la chaleur qui envahit leur corps valait toutes les cloques qu'ils auraient pu se faire.

La plus âgée des cuisinières déposa sur un des plans de travail un bol rempli d'une bouillie similaire, mais d'où dépassait un large morceau de viande rôtie, qui semblait presque saigner encore par endroits. Ogrim s'en saisit, et lança à la femme :

- Allez, t'aurais pas un peu de cidre pour moi ?

- Pour le Maître uniquement ! Répondit-elle avec un air réprobateur. Tu le sais.

- Une bouteille ! Négocia Ogrim en se rapprochant d'elle avec un air de séducteur. Il ne le remarquera même pas !

- Oui et c'est pas toi qu'aura des problèmes après ! Elle le repoussa sèchement. Tu pues le tabac ! Boire de l'eau te fera pas de mal !

Ogrim se renfrogna et s'assit sur un tabouret, dans un coin, sans plus dire un mot. De leur côté, les orphelins dévoraient leur ration avec avidité.

Bianca leva le nez et remarqua que Malgorn mangeait avec élégance, tenant sa cuillère avec dextérité. A côté de lui, Demaël y allait avec les doigts, les lèvres encerclées de bouillie.

Sterne suivit le regard de Bianca et avisa Malgorn et ses manières. Il éclata de rire.

- Mais où c'est qu't'as appris à grailer toi ? T'es de la haute ?

Malgorn s'arrêta quelques secondes et parcourut du regard la table qui le fixait avec étonnement. Il renifla et souffla, dans un murmure un peu condescendant :

- C'est comme ça qu'on m'a appris.

Chat se tourna vers Bianca et lui montra son bol avec ravissement.

- Chat. Lui dit-il. La petite fille lui sourit, sans comprendre. Sofia, pour la première fois, sortit de son silence.

- Nourriture. Articula-t-elle lentement en direction de l'enfant fou, et en désignant son bol. Elle avait un fort accent qui lui faisait rouler les r. L'enfant fou regarda sa bouillie quelques secondes, puis revint à elle.

- Chat. Répéta-t-il. Et il éclata d'un rire joyeux, qui fut immédiatement repris par Sterne, tordant la cicatrice qui barrait son visage.

- J'crois pas qu'il connaisse un aut' mot.

- C'est pas très pratique. Marmonna Sofia en retournant à sa ration. Sterne rit.

- Attends, j'vais essayer un truc. Il se rapprocha de l'enfant fou et lui dit : Chat ?

Chat l'observa un long moment, avec de grands yeux, puis il s'esclaffa, encore une fois. Au moins, ça le fait marrer, commenta Sterne.

- Peut-être qu'il voudrait un chat. Hasarda Malgorn entre deux bouchées. Sofia se pencha vers lui, avec son accent roulant:

- Tu voudrais un chat ? Articula-t-elle, comme si elle parlait à un sourd.

- Il dira plus rien si t'y donnes un chat. Fit remarquer Demaël, la bouche encore pleine. Et Sterne rit encore.

Bianca observait avec bonheur le sourire de Chat, qu'une joie inexplicable faisait rayonner. Ultime trace des lettres qu'ils venaient de tracer, l'enfant fou avait sous son nez une petite tâche noire, comme un début de moustache. Il avait du se gratter le nez pendant qu'il traçait ses premiers signes, se dit Bianca avec amusement. Et soudain, voyant qu'elle l'observait, il se pencha sur elle et lui déposa un court baiser sur la joue. La petite fille sentit son visage prendre feu, et elle replongea la tête dans son bol pour essayer de le cacher. Les autres orphelins rirent, sans méchanceté.

Ogrim avait déjà englouti sa ration, et il ne leur laissa pas le temps de s'endormir sur leur ventre. Le temps de sortir une chique de sa tabatière, et de sa voix rocailleuse, il les jetait dans la boue cristallisée. Sous le ciel grisâtre, ils se réunirent autour d'une table dont les pieds s'enfonçaient dans la terre. Dessus s'étalait une série de dagues, forgées dans un métal constellé de tâches de rouille. Juste à côté, les deux chiens énormes les regardaient paresseusement, toujours affalés sous les fenêtres de ce qui semblait être le quartier des gardes.

- Une chacun. Ordonna Ogrim avant de cracher vers le sol.

Les orphelins choisirent leur arme, et Bianca sélectionna celle qui lui semblait la plus susceptible de tenir dans sa petite main. Fine et légère comme une plume, sa dague lui plaisait, mais elle n'avait pas l'air bien dangereuse en comparaison de celle qu'empoigna Demaël entre ses doigts massifs. Il aurait pu couper du bois avec.

Lorsqu'ils furent tous armés, Ogrim les aligna et les éloigna d'une longueur de bras les uns des autres, afin qu'ils ne puissent pas se toucher. Puis il se plaça face à eux, et leur montra des mouvements.

Bianca imita ses gestes, sans bien en comprendre l'intérêt. Peu à peu, elle sentit ses muscles s'étirer, ses articulations craquer et sa chair tiraillée par la fatigue gémit de nouveau. Un acide brûlant se remit à couler dans ses veines, à mesure qu'elle sentait tout son corps s'échauffer, tel une machine qui démarrait.

Ogrim les fit ensuite frapper le vide de leur main armée, sans relâche, comme s'il fallait transpercer encore et encore un ennemi invisible, face à eux. La petite fille déployait son bras comme une vipère à l'attaque, sa lame sifflant dans sa main tandis qu'elle fendait l'air, et ses muscles se raidissant à la manière d'une corde brutalement tendue. Autour d'elle, les autres orphelins frappaient eux-aussi, à l'unisson de leurs ombres pâlottes qui, projetée par le soleil blafard, semblaient être l'incarnation des ténèbres que chacun d'eux portait en son cœur.

Lorsqu'ils eurent répété ce geste, et bien d'autres, pendant une bonne heure, Ogrim leur permit de faire une pause, et ils purent apaiser leurs articulations douloureuses pendant quelques minutes.

- Mettez vous par deux. Lança-t-il en s'asseyant sur la table avec nonchalance. Bianca et Chat se tournèrent naturellement l'un vers l'autre, et se sourirent, lorsque soudain l'homme lâcha : vous allez vous battre entre vous. Les deux enfants s'arrêtèrent alors, hésitants, et Chat fit un pas en arrière. A côté d'eux, Demaël et Malgorn faisaient face au même dilemme, surtout Malgorn qui pâlisait déjà à l'idée d'affronter son ami si grand et si fort. Lorsque ce dernier posa les yeux sur Bianca, un sourire condescendant fit grimacer son visage, et il avança vers elle, la noyant sous son ombre.

- Toi, la Muette. Entraîne-toi avec moi.

Chat voulu s'interposer, mais Malgorn, trop heureux de ne pas avoir à affronter Demaël, s'était déjà rapproché de lui et ne le quittait plus, et Ogrim tapa dans ses mains ; il n'était plus de temps de tergiverser. De leur côté, Sterne et Sofia se toisaient en silence, lui avec son éternel coin de sourire, et elle avec un air étrange, à la fois concentré et triste. Ses joues étaient rouges.

- Vous allez passer devant moi, par paire. Vous devrez toucher votre adversaire aux points mortels : les entrailles, le cœur, les poumons, la gorge. Il se leva pour montrer sur son

propre corps les endroits dont il parlait. On fait semblant, mais mettez-y autant de tripes que si c'était vrai. Le combat se termine lorsque l'un de vous deux meurt.

Un instant, il les toisa l'un après l'autre, pour être sûr que tout le monde avait bien saisi. Puis il désigna Demaël et Bianca. Vous deux. Il leur indiqua l'espace devant lui, et les autres enfants s'écartèrent en cercle, pour leur laisser de la place.

La petite fille s'avança, tremblante, et fixa Demaël droit dans les yeux. Elle ne savait pas si c'était la peur ou la colère qui dominait en elle, la colère de voir ce colosse la regarder avec arrogance, se délecter à l'avance d'une victoire facile. Il ne prit même pas la peine de se mettre en garde, et lorsque Bianca se campa sur ses jambes, bien plantée dans le sol, son arme levée devant son visage et l'autre main prête à parer, il sourit encore. La seconde d'après, lorsqu'Ogrim lança le signal du départ, Bianca bondit en l'air comme un rongeur, et avant que Demaël ait pu revenir de sa surprise, elle frappa sa gorge, sans ménagement, et retomba sur le sol en douceur.

Ogrim arrêta le combat d'une voix autoritaire, car c'était désormais la fureur qui déformait le visage du garçon, tandis qu'il essuyait de sa main la longue estafilade qui rayait son cou de taureau. Quelques gouttelettes de sang bavaient de la plaie, bien moins profonde que celle qui venait de meurtrir son orgueil.

- J'étais pas prêt ! Cria-t-il. Ogrim, d'un geste, lui imposa le silence.

- Imbécile. Tu as cru que ce serait facile. Elle, elle, a vu le danger. Elle a joué ses cartes : la rapidité et la surprise. Si ça avait été en vrai, tu serais mort. Et ce serait mérité. Conclut-il en regardant Demaël droit dans les yeux. Le garçon baissa son regard, rouge de colère, trépigant d'impatience. Il jeta un regard mauvais à la petite fille, qui ne le vit même pas. Elle échangea un rapide sourire avec Chat. Sur les remparts autour d'eux, quelques gardes s'étaient arrêtés pour les regarder, appuyés sur leur fusil, et certains riaient. Elle rougit légèrement, pleine de fierté.

- C'était rapide. Recommencez. Décida Ogrim.

Demaël se replaça à la hâte, et se mit en garde, une lueur meurtrière dans les yeux. Cette fois, se dit Bianca, il va me tuer. Chat, lui, ne lui aurait pas fait de mal. Dans les larges mains de son adversaire, la dague épaisse scintillait légèrement, tandis que le sang dans son cou coagulait lentement. Demaël était prêt à charger.

Lorsque le signal fut donné, il se rua sur elle, toute sa masse roulant vers l'avant. Mais la petite fille s'était déjà évaporée, pivotant sur son pied gauche pour le laisser passer, tel un train en marche. Elle frappa alors, de toutes ses forces, entre les côtes de son adversaire, qui rugit sous l'effet de la piqûre. Il lui décocha un revers de la main qui lui emporta la tête vers le sol et l'enfonça dans la boue. Elle n'eut que le temps de rouler sur elle-même pour éviter son pied qui perça le sol avec colère. Le colosse glissa dans la terre gluante, emporté par son propre poids. De rage, il balaya l'air en direction de la petite fille qui fonçait sur lui. Bianca sentit le fil de sa lame lui frôler le cuir chevelu avec le vrombissement d'un frelon. Elle se plaqua contre son torse, et lui piqua la pointe de sa dague droit dans le sternum, regrettant de ne pas avoir le droit de le tuer. Demaël l'attrapa par les cheveux et la tira en arrière. La voix d'Ogrim roula alors comme le tonnerre, et les adversaires se figèrent sur place. Le garçon tremblait de rage, le poing levé sur Bianca, prêt à percuter son visage.

La petite fille se dégagea avec fureur de la poigne d'acier qui enfermait sa chevelure, et fit quelques pas en arrière, pour reprendre son souffle. Elle était couverte de boue, et tout le

côté gauche de son visage la lançait, battant comme si elle avait eut un cœur greffé sur la joue. Elle pouvait sentir le rouge qui enflammait sa peau, et le sang qui noircissait en dessous, gonflant la chair en une ecchymose qui promettait d'être massive. Des larmes coulaient le long de ses pommettes. Demaël, lui, la dévisageait avec écœurement, le torse soulevé par une pesante respiration, les bras pendant le long du corps. De dépit, il jeta sa dague dans la boue.

- Bien négocié. Commença Ogrim. Bien négocié. Rapidité, agilité, pas mal. Quand un adversaire à une plus longue allonge que vous, ça peut le gêner de devoir se battre dans un espace réduit. Elle s'est collée à lui pour réduire la distance de combat. C'était bien vu. Le temps qu'il réagisse, c'était fini. Est-ce que vous avez tous bien vu tout ça ? Et il cracha son liquide noir avec lenteur.

Les orphelins hochèrent la tête en silence, impressionnés par le colosse meurtri, bouillant de rage, vaincu par cette si petite fille. Bianca sentait germer en elle une détermination nouvelle. Serrant le poing autour de sa dague, elle défia Demaël du regard, et, comme une menace, elle essuya sur sa manche les quelques gouttes de sang restées sur la lame. Le garçon se détourna rageusement.

- Vous deux, lança Ogrim à Sterne et Sofia. En piste.

Sterne et Sofia s'avancèrent et se firent face. Le garçon souriait toujours, mais c'était un sourire un peu narquois, comme si l'issue du combat lui importait peu, comme si cela l'amusaient déjà. Il se mit à se balancer de droite à gauche, les jambes flexibles, son couteau volant d'une main à l'autre. Sofia se plaça de profil, en équilibre sur la pointe des pieds, avec tellement de grâce que Bianca crut qu'elle allait se mettre à danser. Ses bras se déployèrent autour d'elle comme les ailes d'un albatros, la dague acérée tendue vers l'avant, et son regard se fit si froid et si noir qu'on aurait dit que les tatouages sous ses yeux avaient déteint sur ses prunelles.

- Mmh. Grogna Ogrim avec ce qui ressemblait à de l'intérêt. La danse des Iles Rorquales.

Et dès qu'il donna le signal, les orphelins se mirent à tourner l'un autour de l'autre, à l'affût d'un moment pour attaquer. Sterne était sur la défensive, prêt à esquiver si Sofia approchait sa lame trop près, mais la jeune fille semblait concentrée. Ses yeux de jais étudiaient les mouvements du garçon, la dague qui bondissait entre ses doigts, et le balancement régulier de ses épaules.

Et soudain, elle attaqua. Levant son bras non armé, elle présenta son flanc à Sterne qui changea rapidement sa lame de main pour exploiter la faille. Son bras se tendit, mais ne trouva que l'air devant lui. Sofia était déjà dans son dos, tournoyant avec la légèreté d'un cygne. Du plat du pied elle lui écrasa le mollet, et Sterne posa un genou à terre. Elle lui attrapa alors le menton, découvrant sa gorge nue, et traça un trait rougeâtre dans sa peau blanche avant de s'éloigner en quelques pas rapides, en position défensive. Mais Sterne se releva doucement, le sourire au lèvres, sans chercher à se venger. Il semblait amusé par la virtuosité de Sofia.

- Bien. Lança Ogrim. Les Rorquales savent toujours y faire. Elle a prit le temps d'étudier son adversaire, puis elle a créé elle-même une faille dans sa défense. Il pencha la tête vers l'avant, pour cracher. C'est une stratégie : plutôt que d'attendre que votre opposant frappe, sans savoir où, vous lui présentez une faiblesse dans votre garde. Comme ça, vous

anticipez l'endroit où il vous attaquera, et la manière dont vous allez riposter. C'est dangereux, mais si vous êtes sûrs d'être plus rapide, ça ne peut que payer.

Il se tourna ensuite vers Sterne. Tu viens de la rue, c'est ça ? C'est là que t'as eu ça ? Son doigt désignait la cicatrice blanche sur son visage. Sterne acquiesça en silence. Le coup du couteau qui passe de main en main, reprit Ogrim, ça fait peut-être peur mais c'est stupide. Si tu te loupes et que tu le fais tomber, tu n'auras même pas le temps de le ramasser. Contre un mendiant de la rue, ça peut lui faire peur, et même le faire détalier. Mais contre un adversaire un peu déterminé ou expérimenté, ça ne vous apportera rien, au contraire. Et puis pourquoi tu montres, d'entrée de jeu, que tu sais manier ta dague des deux mains ? Fais semblant, et change au dernier moment, pour frapper là où on ne s'y attend pas. Ne montrez pas toutes vos cartes du premier coup, poursuivit-il en s'adressant à tous les enfants. Allez, suivants. Conclut-il avec un revers de la main. Sterne sourit à Sofia, qui détourna vivement le regard, et baissa tristement les yeux.

Malgorn se mit en garde, le regard allumé par la détermination. Bianca sentit son cœur s'emballer, et en silence, elle encouragea l'enfant fou de toutes ses forces. Mais celui-ci ne semblait pas très concentré sur le combat. Il restait là, les bras ballants, et souvent il souriait à Bianca, avec fierté, ravi qu'elle le regarde. Malgorn en profita pour attaquer. Il se jeta sur Chat, lame en avant. Le garçon, avec un réflexe de félin, s'écarta, presque facilement, et regarda passer son adversaire avec un air déconcerté. Puis il avisa la dague dans sa main, jeta un oeil à Bianca, et soudain, il comprit ce qu'on attendait de lui. Lorsque Malgorn revint à l'attaque, il bondit en arrière, puis sauta vers l'avant avec vivacité, et frappa à son tour. Son adversaire eut le temps d'esquiver, mais pas assez loin, et Chat parvint à le toucher à la jambe.

Les deux adversaires s'étudièrent un moment en se tournant autour. Malgorn boitait. Chaque fois qu'il s'appuyait sur sa jambe blessée, une légère grimace venait crispier ses traits. Chat, les yeux écarquillés par la concentration, décida alors de pousser son avantage. Il se jeta sur lui, toute lame dehors, et Malgorn recula sous les multiples aiguillons qui fondaient sur lui tel un essaim de frelons, contenant son adversaire avec la plus grande difficulté. Sa jambe meurtrie le gênait de plus en plus. Et soudain, alors que Chat allait enfin percer sa garde, Malgorn lui décocha un coup formidable de sa jambe blessée, un coup qui alla directement percuter son ventre. Chat se brisa en deux, le souffle brisé. Malgorn ne lui laissa aucune chance. Bondissant sur ses pieds, il sauta à la gorge de son adversaire, et lui piqua la jugulaire d'un geste ferme. Ogrim arrêta alors le combat. La blessure de Malgorn semblait s'être évanouie comme par magie.

- Concentration ! Cria Ogrim à Chat, avec une voix sévère. Ses beaux yeux pourront rien pour toi quand t'auras une dague plantée dans les tripes ! dit-il en désignant Bianca qui rougit immédiatement. Heureusement que t'as des réflexes ! Après... c'était bien vu de ta part d'attaquer du côté de la blessure, mais tu t'es fait avoir. Ne jamais sous-estimer un adversaire blessé, il se défendra d'autant plus féroce.

Chat baissa les yeux, rouge de honte, et son visage se ferma. Quant à toi, continua Ogrim à l'intention de Malgorn, qui gonfla son torse avec fierté, le coup de la patte folle, risqué, mais pas mal. Il a fait croire à son adversaire que ce côté là n'était plus dangereux, et c'est par là qu'est venu le coup fatal. Commenta-t-il à l'intention des autres.

Tandis que les orphelins acquiesçaient, en silence, Malgorn toisait l'enfant fou avec suffisance. Un léger sourire semblait rendre ses lèvres encore plus fines et pâles. Chat gardait les yeux baissés, obstinément. Bianca sentit qu'il bouillonnait intérieurement.

Pendant de longues heures, Ogrim les fit alterner gestes répétitifs et combats. Rapidement, Bianca fut trop épuisée pour être efficace face à un Demaël qui brûlait de se venger. Sans pitié, il assomma presque la petite fille en la chargeant. Elle s'écroula dans la boue, le crâne vibrant comme une cloche, tous les os douloureux. Lorsqu'elle se releva, elle s'aperçut qu'elle saignait du nez. Demaël levait déjà le poing au-dessus d'elle, prêt à l'achever, et il l'abattit sur elle comme une météorite. Elle se sentit propulsée contre le sol, s'écrasant dans la boue, et elle demeura là, étendue, sentant son cœur battre dans ses tempes et son cerveau, la douleur éclochant telle une fleur dans tout son visage. Au loin, elle entendait la voix d'Ogrim, parler avec tranquillité, commenter en quelques mots ce qui venait de se passer. Une ombre humaine se pencha sur elle, et lui secoua doucement l'épaule.

La petite fille rouvrit les yeux, et vit Chat à ses côtés, le regard inquiet. Il l'aidera à se remettre sur ses jambes. Son crâne tournait, vrombissait à la manière d'un insecte mourant. Demaël tournait comme un lion en cage, frustré que le combat ait été si facile, frustré, peut-être, de ne pas avoir lavé son honneur. Les autres orphelins le fusillaient du regard, et il n'osait pas regarder en face le visage tuméfié de Bianca, son cocard qui noircissait doucement, et le sang qui, à grosse gouttes, peignait de rouge ses lèvres et mon menton. Ogrim, lui, n'en avait cure, et d'une voix impérieuse, il leur fit rendre les dagues.

Disparaissant dans l'armurerie, il en ressortit avec une série d'arbalètes disparates qu'il posa bruyamment sur la table. Puis il installa une cible rudimentaire, décorée de cercles peints sommairement, et constellée de traces d'impact. Il tenait dans sa main quelques carreaux d'arbalète.

Les orphelins s'emparèrent chacun d'une arme. Bianca saisit la sienne avec circonspection. Elle en détesta immédiatement le contact primitif. Lourde, épaisse entre ses mains fines, au bois rempli d'échardes et usé par les ans, on aurait dit un tronc d'arbre rejeté par la mer.

Ogrim leur enseigna en quelques mots comment recharger, comme viser, et comment tirer, et ils refirent les manipulations ensemble, pendant de longs moments. Bianca s'abîma la peau des mains en tirant sur la corde rugueuse, pour la faire remonter le long de l'arbrier. Elle n'y parvint qu'au prix d'un profond effort, et alors elle tint son arme loin d'elle, car elle craignait que la corde ne lâche et viennent lui fouetter le visage.

Très vite, Ogrim leur désigna la cible et cracha un nouveau jet brunâtre vers le sol.

- Chacun son tour. Grommela-t-il.

Un par un, les orphelins défilèrent devant lui, armèrent leur arbalète du carreau qu'il leur tendait, visaient la cible et tiraient. La plupart réussirent à la toucher. Seul Demaël la rata. Trop occupé à montrer qu'il était le seul capable de soulever son arme d'une seule main, il épaula avec nonchalance et tira précipitamment. Le carreau passa à côté de la cible et alla rebondir sur les pierres de la muraille avec un petit bruit sec.

- Impatient ! Grogna Ogrim. Tu crois qu'elle va s'envoler ? Ramasses, et vite !

Ses larges épaules voûtées et le visage rouge, Demaël s'exécuta, et Bianca, secrètement, se réjouit de son échec. Son visage la lançait encore et le sang formait maintenant une croûte épaisse autour de son menton.

Parmi les autres enfants, Malgorn aussi semblait avoir peur de la puissance de l'arbalète. En la manipulant, il clignait des yeux frénétiquement, grimaçait précieusement en épaulant, craignant que la corde ne lâche directement dans ses yeux. A tel point qu'Ogrim, excédé, lui arracha l'arme des mains et lui administra une gifle cinglante.

- Ce qui est fait n'est plus à faire. Dit-il en lui rendant l'arbalète d'une main ferme. Si mademoiselle veut bien se donner la peine. Et Malgorn, des larmes acides au coin des yeux, parvint à toucher l'extérieur de la cible.

Sofia répugnait à toucher une arbalète, pour la bonne raison qu'elle l'assimilait à un arc. Dans les Iles Rorquales, les armes de tir n'étaient jamais utilisées pour la guerre, car on estimait indigne de ne pas se battre au corps à corps, mais pour la chasse, une activité que leurs coutumes réservaient exclusivement aux hommes. Aussi, la jeune fille épaula son arme de mauvaise grâce, et sans Ogrim, elle n'aurait tout simplement pas tiré. Son projectile faillit manquer la cible, mais vint se planter à l'extrême bordure de celle-ci. Avant de la laisser repartir, Ogrim la prévint :

- Appliques-toi, la prochaine fois. Tu n'es plus une Rorquale, maintenant.

La jeune fille baissa les yeux et céda la place à Sterne, sans remarquer le clin d'œil qu'il lui adressa. Parvenu devant la cible, le garçon prit son temps. Avec des gestes lents, il chargea un carreau dans la rainure. Puis il épaula avec précaution, inspira profondément, et visa. Il attendit que sa respiration se fasse régulière, pendant de si longues secondes que Bianca s'attendit à ce qu'Ogrim ne lui ordonne de se dépêcher. Mais celui-ci n'en fit absolument rien, et se contenta de regarder Sterne se concentrer. Le garçon finit par bloquer sa respiration, et son carreau fendit l'air pour venir frapper le second cercle de la cible. Un frisson d'approbation parcourut les orphelins.

- Propre. Commenta Ogrim en hochant la tête.

Mais ce fut Chat qui créa la surprise. Avant de prendre en main son arme, il observa la cible avec attention, comme un peintre scrute son modèle. Ogrim à ses côtés le laissa faire, conscient que, comme Sterne, le garçon se préparait. Soudain, Chat, épaula et tira, en un même mouvement lesté. Le projectile fila en sifflant et alla se planter à quelques centimètres du cœur de la cible, avec un bruit ferme et déterminé.

Un souffle d'admiration parcourut les soldats sur les murs, ainsi que les orphelins. Seul Demaël se détourna avec dégoût.

- Pas mal pour un idiot ! Approuva Ogrim.

- T'as de fameux tireurs c't'année ! Lui lança un garde depuis les murailles.

- Faut croire !

Chat rit doucement. On aurait dit qu'il venait de gagner un jeu simple et innocent. Il se tourna vers Bianca, vibrante d'admiration et de fierté, et voyant son regard, il éclata d'un rire candide. La petite fille réalisa alors que c'était à son tour de tirer et alors sa joie retomba.

Elle vint se placer face à la cible, et encore une fois, s'écorcha les mains sur la corde épineuse, en la hissant vers elle. Ses doigts étaient rouge vif, et il lui semblait qu'ils allaient éclater en une gerbe de sang. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à la bloquer dans la détente. Ogrim, à ses côtés, la regardait faire, sans la moindre intention de lui venir en aide.

Lorsqu'enfin elle parvint à maintenir la corde en place et à positionner un carreau dans le mécanisme, ses bras, déjà fatigués, étaient éreintés. Difficilement, elle réussit à épauler la lourde arbalète, mais jamais assez longtemps pour pouvoir viser correctement. L'arme piquait implacablement du nez, trop lourde pour être soutenue. Lorsqu'au bout de la sixième tentative Biana sentit que ses muscles allaient lâcher, elle tira, à l'aveugle. Il y eut un claquement sec, un sifflement de serpent, et le trait fila au pied de la cible, se plantant dans la terre en faisant gicler des mottes de terre. Une douleur vive enflamma son épaule sous le coup du recul.

- Rien dans les bras ! Railla Ogrim d'une voix acerbe. On refait un tour.

Les enfants se replacèrent et défilèrent de nouveau devant leur instructeur. Cette fois, Bianca réussit à toucher la cible, mais sur le bord extérieur, et le recul du tir manqua de faire tomber l'arbalète de ses bras tremblants. Demaël se concentra longtemps avant de décocher son trait, et réalisa une cible tout à fait honorable. Les autres obtinrent à peu près le même résultat qu'avant, même Chat qui toucha encore une fois le centre de la cible avec une aisance déconcertante.

Ogrim ne fit aucun commentaire et ramassa les arbalètes et les carreaux. Ça et là dans la forteresse, des torches s'enflammaient, des braseros s'allumaient et des lanternes s'illuminaient. Lentement, la nuit diluait le jour, tombant avec douceur sur les montagnes et les pierres. Les soldats sur les murs devenaient peu à peu des ombres. D'une voix lasse, Ogrim leur ordonna de se rendre à la cuisine.

Les enfants n'échangèrent pas un mot en se répartissant autour de la table. Bianca ne pouvait plus faire un mouvement sans que, quelque part, une douleur ne se signale, cuisante et aiguë pour les plaies, ou alors sourde et profonde pour les ecchymoses. Tous ses muscles étaient raides, malgré les étirements, et ses jambes tremblaient de fatigue. La moitié de son visage la lançait douloureusement, et elle pouvait sentir le sang coagulé enfermer sa joue, ses lèvres et son nez, tandis que de la boue séchée encroûtait encore ses cheveux et ses pommettes. En son cœur elle haïssait Demaël pour sa lâcheté, Malgorn pour sa suffisance, et Ogrim pour sa dureté. Elle avala sa bouillie les yeux baissés, ignorant même les bienfaits de la nourriture chaude sur son corps. Raidie par la colère et la douleur, la petite fille vida son bol sans même s'en apercevoir.

Les orphelins terminèrent leur repas sans se regarder, en silence. Puis Ogrim les ramena au dortoir. Les quelques marches étroites qui y menaient leur scièrent les jambes.

Au centre de la pièce trônait une bassine en métal remplie d'eau claire. Les uns après les autres, ils se réunirent autour, religieusement, pour plonger leur mains sales dans le liquide translucide et se nettoyer sommairement. Puis, un par un, ils s'effondrèrent sur leur paille.

Bianca et Chat se retrouvèrent seuls autour de la bassine. L'enfant fou n'avait pas grand chose, alors bien vite, il aida la petite fille à frotter son visage meurtri, pour en rincer la boue et le sang dont il était maculé. Ce contact, encore plus que celui de l'eau fraîche, fut un soulagement pour la petite fille, et elle sentit la tension dans son corps disparaître lentement. Elle ferma les yeux pour mieux apprécier la douceur de cette main attentive sur sa peau humide. Et soudain, elle sentit des larmes brûlantes monter à l'assaut de ses paupières. Devant elle, Chat la regardait de ses yeux sombres.

- Chat. Murmura-t-il. Et il la serra contre lui.

Bianca respira à fond son odeur, fit sienne la chaleur de son corps, et laissa résonner dans tout son être les battements de son cœur. Elle aurait voulu que le monde s'arrête, que

rien ne puisse jamais venir lui faire quitter cette étreinte. Elle replia ses bras autour de Chat, et sans plus pouvoir résister, elle s'endormit contre lui, debout comme une petite chandelle.

Un coup de feu la réveilla, brutalement, et ses yeux s'ouvrirent en un claquement de doigts. Elle était allongée sur sa paillasse, un bras de Chat autour d'elle. Ogrim arpentait le dortoir, apparemment de très mauvaise humeur, faisant résonner sa voix de granit sur les pierres autour d'eux. Dans sa main, un pistolet achevait d'exhaler une fumée grise.

- Plus vite que ça, ou la prochaine balle est pour l'un de vous ! Et il décocha un méchant coup de botte à Sofia qui passait à côté de lui pour sortir dans la cour.

Ainsi commença leur seconde journée dans la forteresse, dans les cris et l'odeur de la poutre, une journée rigoureusement identique à la première, et à toutes celles qui vinrent ensuite.

Pendant plusieurs semaines, Ogrim fut leur seule compagnie, et le seul individu de la forteresse à leur accorder de l'attention. Il les harcelait sans cesse, toujours plus dur, toujours plus exigeant, comme s'il espérait qu'ils s'effondrent devant lui. Le chemin de ronde, le sommet de la tour, la cible de tir et les dagues d'exercice incarnaient désormais leur vie toute entière, une vie faite de roche, de sang, et de l'humeur changeante de leur mentor.

Jour après jour, Bianca se sentait évoluer, avec une noire fierté, et devenir une plante belle et venimeuse. Sa peau se couvrait de cicatrices qu'elle arborait comme des tatouages guerriers. Petit à petit, elle pu courir autour des murailles sans fléchir, maîtrisant ses muscles et son souffle, elle pu se jucher sur les créneaux de la tour et contempler le vide sous ses pieds, sans vaciller. Davantage consciente de ses forces, elle devint insaisissable au combat à la dague, trop petite, trop rapide et trop précise.

Demaël, qui aimait passionnément ces exercices, ne parvint plus jamais à la vaincre. La petite fille le trouvait lent, et prévisible, et autant sa puissance le rendait invulnérable lorsqu'ils manipulaient des épées ou des haches, autant, lorsqu'on se battait au couteau ou à la rapière, Bianca la souris et Sofia le cygne restaient toujours hors de portée, disparaissant devant lui pour resurgir dans son dos, leur lame piquant les points vitaux un par un, jusqu'à ce qu'Ogrim déclare le duel terminé par la mort de Demaël. Le garçon en concevait une rage profonde, et il attendait avec impatience d'être équipé d'une arme qui lui était plus favorable pour se venger. Il était alors expéditif, si violent qu'Ogrim dut intervenir plusieurs fois avant qu'il n'inflige des dégâts irréparables.

Bianca redoutait davantage de se battre contre Malgorn, car il était surnois et trouvait toujours des moyens de détourner son attention juste assez longtemps pour la frapper mortellement. Il était d'une endurance stupéfiante, capable d'aller chercher au plus profond de lui des ressources insoupçonnées. Son art de la désinformation le rendait d'autant plus dangereux, et on ne savait jamais quel était son réel état de fatigue. Il recommença plusieurs fois le coup de la jambe blessée, souvent avec succès. D'autres fois, il eut l'air de ne ressentir aucune douleur, aucune fatigue, ce qui découragea très vite son adversaire. Bianca ne trouva jamais vraiment de solution face à lui, pas plus que face à Sofia.

La jeune Rorquale demeurait la plus redoutable. Comme les rubans d'une danseuse, ses bras semblaient onduler autour d'elle, flotter légèrement avant de se tendre comme des vipères et de frapper, toujours au bon endroit, toujours là où on ne se s'y attendait pas. Quand elle se battait, ses yeux cessaient d'être tristes pour devenir plus froids que des blocs de glace.

Les tatouages sous ses cils semblaient contaminer ses prunelles, et elle arborait alors un masque dur et effrayant, un visage qui semblait celui de la mort elle-même.

Il n'y avait que contre l'enfant fou, ou contre Sterne, que l'exercice devenait presque un jeu, car aucun des deux ne cherchait à la blesser. Chat se déplaçait toujours avec une agilité déconcertante, il était rapide, et surtout, il devint vite connu pour faire les combats les plus courts de l'entraînement. Cela forçait même l'admiration des soldats, qui parfois arrêtaient leur patrouille pour le voir, dès les premières secondes du combat, à peine le signal de départ lancé, frapper un point vital chez son adversaire, avec la célérité d'un félin. Contre Chat les affrontements ne duraient jamais longtemps, et lui-même, économisant ses forces, ne semblait jamais trop fatigué.

C'était un peu la même chose pour Sterne. De ses années dans les rues de la capitale, il gardait une confondante maîtrise des couteaux. Contre l'avis d'Ogrim, il continua à jongler avec, et souvent, en plein affrontement, sa dague sautait d'une main à l'autre, si rapidement que pendant quelques secondes, il semblait en avoir deux. Cependant, il ne se montrait jamais très agressif, toujours souriant, esquivant ou recevant les coups avec le même air moqueur. On ne savait jamais s'il était vaincu parce qu'il se laissait faire ou parce qu'il était dominé, ce qui avait le don de mettre l'orgueilleux Demaël hors de lui.

La séance de tir, par contre, était la partie de l'entraînement que Bianca détestait. En plus des arbalètes, Ogrim leur fit essayer des pistolets à silex, et bien qu'elle préféra leur forme fuselée, l'expérience fut sensiblement la même qu'avec les arbalètes. Ces armes étaient toujours trop lourdes pour elle. C'était à peine si elle parvenait à les soulever, et elle n'arrivait jamais à maintenir sa visée suffisamment longtemps pour faire mouche. Le sifflement sinistre de la flèche fondant sur la cible lui glaçait le sang, et le fracas des balles remuait en son for intérieur une peur instinctive et sourde, qui lui enserrait la poitrine et qu'elle avait du mal à refréner. Si parfois elle parvenait à toucher les cibles, elle n'arrivait jamais à mettre le projectile au centre. Rapidement, ses bras perclus de fatigue refusaient de se porter eux-mêmes, la fumée lui rougissait les yeux, et la fatigue la paralysait.

A ce jeu, elle était la plus en retard. Chat, quelle que fut son arme, demeurait le meilleur tireur, rapide et précis. Sterne ratait parfois sa cible, mais lorsqu'il se concentrait suffisamment longtemps, il touchait toujours en plein cœur, et Sofia fini par surmonter son dégoût des armes de tir pour réaliser quelques très bonnes cibles. Quant à Demaël et Malgorn, plus à l'aise au corps à corps, ils faisaient des tireurs décents.

La leçon de lecture et d'écriture était davantage du goût de Bianca, peut-être parce qu'elle c'était là qu'elle brillait le plus. Enfermés dans leur salle avec Ogrim, chacun avec son écritoire en bois posée sur les genoux, une plume dans la main et un encrier posé sur le sol, ils faisaient connaissance avec les mots, les phrases, et les nombres, dans un calme studieux qui la ravissait.

Bianca allait d'émerveillement en émerveillement. Il lui semblait qu'on lui ôtait un à un des bandeaux qu'elle aurait eu devant les yeux. Le monde s'offrait à elle sous un aspect nouveau, plus riche, plus complexe et à la fois plus compréhensible. Elle sentait presque son cerveau changer, son intelligence grandir et s'affiner, et cela lui était d'autant plus délicieux que les autres enfants, et notamment Demaël, souffraient lors de ces leçons, incapables de voir les bénéfices qu'ils en tiraient, persuadés de perdre leur temps. Elle sut très vite écrire et compter, et fut la première à savoir lire, rattrapant Malgorn qui pourtant était parti avec de

l'avance. Et la petite fille savoura alors la joie un peu coupable de se sentir, pendant un court instant, meilleure que les autres.

Les autres enfants eux aussi évoluaient, durcissaient, comme des morceaux de cuir tannés par les épreuves. Chat perdit peu à peu son air égaré pour apprivoiser le nouvel univers qui était le leur. Ses gestes se firent plus précis et plus maîtrisés. Ses talents pour la discrétion explosèrent sous l'effet de l'entraînement. Le bruit de ses pas disparut progressivement du monde, tout comme celui de son souffle, et bien souvent, les orphelins oubliaient sa présence, sauf Bianca qui se sentait de plus en plus éperdue d'admiration pour le garçon au regard noir, pour sa présence invisible et rassurante, comme s'il était son ombre, veillant sur elle en permanence.

Demaël, de son côté, révélait de plus en plus son amour pour la violence. Rien ne semblait plus l'amuser que de frapper un des autres enfants, lors des entraînements, exalté par sa domination physique. Son orgueil ne s'enflait que davantage, et lorsque Bianca ou Sofia le mettaient en échec, il entrait dans une rage insurmontable, qui ne faisait que le rendre plus violent encore.

Malgorn, de moins en moins caché derrière lui, se faisait plus amer, et plus silencieux, comme plein de rancœur envers le monde entier, et surtout envers lui-même. A l'évidence, desserrer les mâchoires pour émettre un mot lui coûtait, de plus en plus. On sentait pourtant qu'il aurait aimé se mêler davantage à eux, mais quelque chose de secret semblait le lui interdire. Malgorn ne brillait nulle part mais n'était mauvais en rien, et cela semblait, aux yeux d'Ogrim, en faire le meilleur d'entre eux. Aussi, dès qu'il en avait l'occasion, Malgorn reprenait son air supérieur, comme s'il était convaincu d'avoir, de base, plus de valeur qu'eux tous réunis.

Sterne était le seul à ne pas être affecté par la dureté de leurs journées et l'austérité de la forteresse, protégé par son inaltérable bonne humeur. Tout lui semblait un jeu, un prétexte à rire. Les entraînements, la course, les leçons, rien n'entamait son air narquois, tel un oiseau moqueur esquivant les flèches des chasseurs avec aisance. Parmi les orphelins, il était une flamme au milieu de la glace. Bianca le regardait souvent sourire, se déplacer presque en dansant, et elle demeurait perplexe. Sterne aimait la vie, et cela lui semblait, à elle, absolument incompréhensible. Et il finissait parfois par l'agacer un peu, à se moquer de tout, à ne rien prendre au sérieux, alors qu'elle-même avait le sentiment de participer à quelque chose de grave, et d'important. Mais dans le même temps, ses commentaires gouailleurs et son humour mordant étaient le baume de leurs soirées et le mortier qui soudait leur groupe. Quand le soir, épuisés, ils retournaient au dortoir, Sterne avait toujours une parole joyeuse, une plaisanterie à faire, et le plaisir qu'ils avaient à rire grâce à lui devint vite leur seul de la journée. Ils s'amusaient ensemble de voir Demaël pester contre son incontrôlable débit de parole, de voir l'enfant fou éclater de rire, toujours à contretemps, lorsqu'il faisait le pitre, et de sentir l'approbation muette de Malgorn, qui replié dans un coin, assistait comme de très loin à toute cette joie. Ils s'amusaient aussi d'entendre Demaël placer des Y dans toutes ses phrases, d'écouter l'accent pointu de Malgorn, celui roulant et chantant de Sofia, ou encore le vocabulaire fort imagé que Sterne rapportait de la capitale. Mais ce qui les reconfortait le plus, c'était de voir Sofia s'ouvrir peu à peu, comme une fleur inquiète, sous l'influence de Sterne qui ne la quittait jamais, qui se moquait gentiment de sa tristesse et lui opposait le bouclier de ses sourires. Parfois même, il lui passait furtivement les doigts dans les cheveux, ou lui

prenait la main, et dans ces moments la morgue de Sofia devenait douce, tandis qu'un fond de son regard s'allumait, timidement, une lueur fragile. Elle semblait alors se rendre, placer en lui un espoir qui la dénudait entièrement. Bien sûr, il y avait encore des moments, particulièrement lors des entraînements, où un voile de tristesse voilait ses prunelles, envahies d'une torpeur glaciale, d'un dégoût vague et lancinant. Dans ces moments, les deux gouttes d'encre sous ses cils de cygne semblaient être celles d'un poison suffoquant. Mais Sterne, par sa bonne humeur et son insistance, parvenait ensuite à lui faire esquisser un sourire, un sourire maigre et beau, qui réchauffait un peu ses traits sculptés dans la glace, et semblait lui laisser l'espoir d'être un jour heureuse.

Ils revirent plusieurs fois le second groupe d'enfants, et en aperçurent même un troisième, constitué d'adolescents, mais jamais aucun d'entre eux ne leur fit l'honneur d'une parole ou d'un regard. Les gardes qui patrouillaient commentaient parfois leurs performances, mais c'était toujours à l'adresse d'Ogrim. Personne ne semblait vouloir avoir à faire avec eux, les derniers arrivés dans la forteresse, mais les orphelins ne s'en inquiétèrent pas, comprenant qu'ils devraient faire leurs preuves avant d'être acceptés par tous. Ils ne savaient pas encore comment, mais ils attendaient impatiemment de pouvoir montrer leur valeur. De soir en soir et de matin en matin, ils progressaient, s'éveillaient au monde et à eux-mêmes.

Mais jamais, pendant tout ce temps, ils n'évoquèrent leur vie d'avant, celle qui les avait menés jusqu'à la forteresse. C'était un sujet que tous évitaient soigneusement, de même que la raison de leur présence en ces lieux. Bianca, comme les autres probablement, avait déjà compris que c'était sa faculté à tuer ses semblables qui l'avait amené ici. Une faculté qu'Ogrim était chargé d'aiguiser encore, grâce aux exercices qu'il leur faisait faire. Mais elle saisissait mal le rôle de ce Duc dont il leur avait parlé, et dont le blason ornait tous les coins de la forteresse et les tabards de chaque soldat.

Un soir, tous étaient rentrés au dortoir, et achevaient de détendre leurs corps et leurs esprits avant la nuit. Malgorn, assis contre un mur, les observait en silence, tandis que Sterne et Sofia disputaient une partie de Hnefatafl. Bianca et Chat, réunis autour de la bassine métallique, se nettoyaient mutuellement le visage, doucement, et Demaël, appuyé contre la fenêtre, observait l'extérieur, le regard avide.

- L'odeur des pins, elle me manque ! S'exclama-t-il brutalement. J'en ai ma claque d'être ici. Je voudrais être dans la forêt.

- Et y a quoi, dans ta forêt ? Lança Sterne de l'autre bout de la pièce, avec sa voix gouailleuse.

- Des arbres, abruti ! Le bruit des arbres, l'odeur des arbres. Les feuilles, les écorces et les racines. Bianca et Chat le regardèrent, interdits. Sterne ricana doucement.

- J'te savais pas poète.

- Chuis pas poète, j'suis bûcheron. Se récria le colosse en bombant le torse. Mon père, y avait une cabane dans la forêt, on vivait tous là, avec lui et ma soeur.

- T'aimes les arbres, tu les découpes. Commenta Sterne. J'voudrais pas être ta souris ! Sofia gloussa doucement, et même Malgorn émit un petit soupir amusé. Bianca se demanda ce qu'il entendait par souris.

- Vous y connaissez rien ! Mon père, y respectait les arbres ! Y coupait ceux qu'étaient bientôt morts, ceux qui f'saient trop d'ombre aux autres. Demaël revint vers la fenêtre, des larmes au coin des yeux. Je voudrais que tout redevienne comme avant. Dit-il à voix basse.

Ce dernier mot assombrirent brutalement le dortoir. Les sourires qui éclairaient leurs visages s'éteignirent aussitôt. Demaël, le dos voûté et le regard errant dans la nuit, essuya ses paupières sans rien dire. Avant. Leur vie d'avant. Pas celle qu'ils menaient au moment où on les avait emmené ici, mais celle encore avant, avant cet événement, cette journée, qui les avait plongé dans un enchaînement de conséquences dont ils n'avaient pu enrayer l'engrenage. Avant ces instant qui avaient fait d'eux, à jamais, des enfants tueurs, et leur avait valu d'être ici. Bianca baissa les yeux sur l'eau de la bassine, et brutalement, elle se souvint de Fjona, flottant dans la cuve comme une vieille robe délaissée. Le visage de Skrev remonta alors à la surface, et aussi celui de ce garçon que Chat avait tué. Elle s'aperçut alors qu'elle ignorait jusqu'aux traits de l'adolescente qu'elle avait égorgée en pleine nuit, rompant arbitrairement le fil de sa vie sans même savoir qui elle était. Elle échangea un regard avec l'enfant fou. Les mains du garçon tremblaient nerveusement.

- Moi, avant, lança Sterne d'une voix inhabituellement grave, j'tais dans une bande. Vivait dans les ruelles de Sparfel, on avait un territoire, on s'battait contre d'aut' gars. C'est comme ça qu'j'ai eu ma cicatrice. Il montra d'un doigt la balafre qui lui traversait le visage. Y avait des adultes 'vec nous. Y nous commandaient. Surtout un, Aren. Lui, c'tait un vrai enfant d'putain. J'l'ai d'jà vu planter son schlass dans un type, juste parc'qu'y l'avait mal r'gardé. Tout le monde il avait la bleue d'lui. Moi, m'aimait bien parce que j'savais bien m'battre et qu'personne me grillait. Y m'a fait tuer des gens.

Il avala sa salive, serrant ses lèvres devenues blêmes jusqu'à les rendre aussi pâles que sa peau livide.

Moi j'voulais pas, continua-t-il, mais j'avais peur de lui, comprenez ? Ce gars, si j'lui avais dit non, y se s'rait fait des gants avec mes tripes. La nuit, j'rentrais chez eux et j'leur coupais la gorge. J'sais pas qui c'tait, des vioques souvent. Et puis un jour, des caves du Duc sont v'nu l'voir. J'les ai r'connus parce qu'y z'avaient l'même aigle rouge sur eux. Y lui ont donné des Narvals et il m'a dit d'aller avec eux. Même pas pu dire au r'voir aux copains, lâcha-t-il dans un murmure.

Ses yeux s'étaient égarés sur le sol tandis qu'il racontait, et lorsqu'il eut fini, il adressa un pauvre sourire à Sofia. C'est comme ça, soupira-t-il. La jeune fille le soutenait de ses yeux noirs. Tous les enfants le fixaient, sans savoir quoi dire. Sans doute imaginaient-ils Sterne dans les rues sales et animées de la capitale, jonglant avec un couteau en affichant son sourire moqueur et sa balafre. Et soudain, Demaël quitta la fenêtre et avança vers lui, lâchant presque avec soulagement :

- Mon père y touchait ma soeur alors je l'ai tué.

Ils levèrent les yeux, et virent son visage désemparé. Ses yeux étaient écarquillés, par une terreur lovée en lui. Je sais pas, reprit-il, je sais pas. Il lui f'sait des trucs, la nuit, y m'envoyait dehors et y fermait la porte, et j'restais là... J'entendais tout. Elle pleurait, elle y demandait d'arrêter, de pas y faire ça, et lui y disait juste de s'tenir tranquille, qu'y savait bien qu'en vrai elle aimait ça, qu'elle était comme not' mère. J'ai jamais connu ma mère, moi, enfin si, il y a longtemps, mais je m'en souviens pas. Mon père il était grand, et fort, et ma soeur aurait jamais pu se défendre contre lui. Quand y en avait fini avec elle, y rouvrait la porte et la renvoyait dehors, et après y restait à l'intérieur à s'bourrer la gueule. Alors un soir, j'suis rentré, j'ai pris la hache avec laquelle il coupait les arbres, et j'y ai plantée dans son front.

Il s'arrêta de parler, haletant. Dans ses yeux se rejouait la scène, de très loin. Ses lèvres étaient sèches, ses mains tremblaient et de la sueur perlait à son front. Pâle comme en cierge en train de fondre, il reprit, à bout de souffle.

- Il était tellement cuit qu'y a même pas levé l'bras. Ça a fait comme un bruit de noix qu'on écrase. Après ça, j'ai emmené ma sœur en ville, pour trouver de l'aide. C'était lui qui nous nourrissait, fallait qu'on se débrouille. Mais les gardes nous ont enfermés, y m'ont traité de menteur, de meurtrier, et y z'ont emporté ma petite sœur. On m'a envoyé ici et elle y l'ont mise dans un orphelinat. Je sais pas où c'est qu'elle est. Et brutalement, le colosse s'écroula et fondit en larmes.

Ils demeurèrent interdits, sans bouger, autour de ce géant, fort et solide comme un chêne, brisé par les sanglots. Bianca pensa à la sœur de Demaël, à l'orphelinat qu'elle-même avait connu, et elle fut contente de ne pas pouvoir lui raconter ça.

- Moi aussi j'ai tué mon père.

C'était la voix, calme et un peu nasillarde, de Malgorn. Assis contre le mur, il n'avait pas bougé, et tous tournèrent la tête vers lui quand il commença à raconter, tranquillement, comme s'il parlait de quelque chose qui l'ennuyait.

- Il était mercier. Il avait une échoppe à Thoréal, c'est sur les terres du Clan Langrenn, dans la Baronnie de Vanaheim. C'était quand j'étais petit. Un jour il a été presque ruiné, et là il a passé son temps à dire qu'il était déshonoré, qu'il ferait mieux de mourir, mais qu'il en avait pas le courage. Tous les jours il répétait ça, sans cesse. Au bout d'un moment je me suis dit que ça lui rendrait peut-être service. Alors je l'ai tué, dans son sommeil. Et j'ai tué ma mère aussi, parce que je savais qu'elle aurait été malheureuse. Et ensuite j'ai tué mon petit frère. Il s'arrêta, avant de rajouter rapidement : il aurait pas compris.

Les enfants demeurèrent terriblement silencieux, peut-être encore plus glacés par la tranquillité de Malgorn que par son histoire. Bianca ressentit une forme d'admiration pour lui, peut-être pour la forme de courage peu commune dont il avait fait preuve. Elle aussi avait tué de sang froid, mais pas pour rendre service, sauf à elle-même. C'était la première fois qu'elle repensait à son meurtre depuis qu'elle l'avait commis, et elle s'aperçut avec une certaine satisfaction qu'elle ne ressentait toujours aucun remord.

- De toute façon, précisa Malgorn, il aurait fini par nous envoyer à l'orphelinat, il pouvait plus nous nourrir. Je préfère être ici. Et il étouffa un bâillement paisible.

Les regards des orphelins se tournèrent ensuite vers l'enfant fou, curieux de connaître son histoire. Ils ne purent en tirer qu'un "Chat" désolé. Ils passèrent rapidement sur Bianca, et la petite fille fut un instant tentée de révéler qu'elle savait parler. Pour une fois, elle n'aurait pas fait partie des exclus. Mais le temps qu'elle hésite, tous les yeux avaient convergé vers Sofia. La jeune fille hocha vigoureusement la tête en sentant leurs yeux tomber sur elle. Non, décida-t-elle d'un ton résolu.

Sterne la toucha doucement avec le coude.

- Allez, murmura-t-il.

- Tu vas voir, ça fait du bien. Certifia Demaël, les yeux encore un peu rouges.

- Non. Répéta Sofia, le regard rivés au sol. Je ne veux pas.

- On y est tous passé !

Pour toute réponse, Sofia se leva froidement, et traversa leur petit groupe pour aller s'étendre sur sa paille. Le visage fermé, elle affecta de dormir, mais tous avaient pu voir, à ses paupières, perler des larmes transparentes. Le moment de dialogue était fini.

Demaël retourna à sa fenêtre, tenter de disperser ses pensées dans la nuit fraîche. Sterne rejoignit Sofia en silence et s'allongea près d'elle. Les épaules de la jeune fille étaient secouées de sanglots muets, et tous détournèrent le regard de cette douleur que même la glace qui semblait emprisonner l'âme de Sofia ne parvenait à masquer.

Bianca joua un peu avec l'eau de la bassine, méditant sur les histoires qu'elle venait d'entendre. Elle avait réalisé que c'était la vie qui avait transformé les orphelins en tueur. Chat était fou, Sterne avait peur, Demaël avait quelqu'un à protéger et Malgorn, à apaiser, à sa manière. Mais la petite fille, elle, s'était changée elle-même en meurtrière, par calcul, parce que supprimer un être constituait le plus sûr moyen de suivre Chat et de quitter l'orphelinat.

Bianca replongea la main dans la bassine d'eau, et la retira. Elle observa pensivement l'eau qui coulait autour de ses doigts, les caressait en les quittant, ne laissant derrière elle que de pauvres filets à peine capables de former des gouttes, errants dans les sillons tracés par ses lignes de vie et de cœur. Elle se sentait un peu comme ça, errante et abandonnée, peu à peu vidée d'une partie de la substance qui, avant, la composait.

Ce n'était qu'une des conséquences de ce choix qu'elle avait fait, peut-être le seul de son existence, et qui l'avait mené ici. Tous, un jour, avaient tué, et leur âme semblait encore en payer le prix. D'ailleurs, elle nota que personne, depuis le début, n'avait jamais demandé aux autres pourquoi d'après eux ils étaient ici, dans cette forteresse, à entraîner leurs réflexes, leur endurance et leur courage, à manier des armes et à obéir. Chacun d'eux savait très bien ce qui se passait. S'ils n'en parlaient pas, c'était parce qu'ils savaient qu'un jour on leur demanderait de recommencer à tuer. C'était la seule chose qui intéressait Ogrim, Griffes, Ombre, et cet étendard rouge et noir dans la cour. Leur Talent.

Bianca étudia cette hypothèse avec détachement. Recommencer à tuer. Cela ne lui poserait aucun problème. Si cela voulait dire rester avec Chat, et avoir une vie à elle, être considérée, alors pourquoi pas ? Qui la jugerait, en ce monde ? Qui, de toute façon, lui reconnaissait assez d'importance pour lui accorder un jugement moral ? Personne. Ogrim prétendait qu'ils n'étaient plus rien, mais à la vérité, Bianca le savait, elle n'avait jamais été personne.

Elle se remémora cette nuit où elle était arrivée à l'orphelinat, dans ces rues enneigées, ces portes closes, leurs fenêtres laissant voir la chaleur et la nourriture qui lui manquaient tant. Elle se rappela cet homme, dans le train, glapissant comme un chien parce qu'une enfant affamée lorgnait sur son repas. S'il fallait, pour avoir une âme, prendre celle de ces gens-là, elle le ferait, sans la moindre hésitation. Ils n'avaient pas plus de valeur à ses yeux qu'elle n'en avait aux leurs.

Les yeux sombres de Chat rencontrèrent les siens dans le reflet. Elle releva la tête et le garçon lui sourit, avec ce sourire désarmant qu'il avait parfois, qui révélait, écartant les rideaux de sa folie comme une actrice timide, une intelligence vive qui plongeait droit dans son âme et semblait la lire aussi facilement qu'un livre. Il se fit soudain grave, et hocha la tête d'un air entendu, d'un air de conspirateur. Alors, Bianca se sentit heureuse. Et surtout, elle se sentit à sa place dans le monde.

Jour après jour, le temps autour de la forteresse se radoucit. Les journées se firent moins glaciales, et le soleil revint, les réchauffant pendant leurs entraînements. Les oiseaux reprirent leurs vols et leurs chants, et dans les montagnes, les arbres se revêtirent de toutes les nuances de vert qui pouvaient exister.

Vint un jour où ils s'entraînèrent comme d'habitude, reçurent leur leçon et passèrent l'après midi à tirer sur des cibles et à se battre. Mais dès que le soleil commença à décliner, Ogrim, au lieu de les ramener au dortoir, les mena sans faire de commentaire dans le baraquement des gardes. Les soldats qui se trouvaient là interrompirent leurs activités pour les regarder passer avec un air grave et triste, et ils descendirent un escalier qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

En bas, les pierres des murs n'avaient jamais vu la lumière du jour, et faisaient résonner, parfois, l'écho d'un gémissement, ou d'un cliquetis de chaînes, qui résonnaient jusqu'à eux sous les voûtes noires et glacées. Très impressionnés, les orphelins serrés les uns contre les autres suivirent Ogrim dans un long couloir, précédés par leurs ombres fantasmagoriques et tremblantes. Aucun n'osa lever les yeux lorsqu'ils passèrent devant des cellules enfermant derrière leurs barreaux des formes pâles et plaintives qui semblaient les supplier ou tenter de les attraper au passage.

Ils s'arrêtèrent devant une porte massive, surmontée par le buste d'une forme humaine, dont le visage disparaissait dans un capuchon. Bianca, en levant les yeux, entendit Sofia murmurer, derrière-elle, le nom de Hel, et la petite fille sentit un frisson glacial lui hérissier la peau, car elle connaissait ce nom, gravé dans son esprit et dans son cœur : c'était celui de la déesse des morts.

Ogrim sortit un trousseau et choisit une clé épaisse et rouillée, une clé qui devait avoir été forgée des siècles auparavant. Il la fit grincer dans la serrure et la porte s'ouvrit en hurlant sur ses gonds.

Les enfants eurent alors l'impression de pénétrer dans une cathédrale. Ce n'était pas la nef haute et sombre de l'orphelinat, mais plutôt un sanctuaire souterrain aux allures de catacombes. Pas de fenêtre, pas même un soupirail. Une large cheminée trônait face à la porte, couvant un feu tranquille. Tout autour, quelques maigres lits de paille avaient été jetés en demi cercle sur le sol.

En approchant, les orphelins s'aperçurent avec horreur que les murs étaient couverts de centaines de crânes. Poussiéreux et parcheminés, enfermés par des barreaux dévorés par la rouille dans de petites niches creusés dans la pierre, ils souriaient tous du même sinistre rictus, sauf ceux dont la mâchoire manquait. Ces lugubres colonnes s'élevaient vertigineusement jusqu'au plafond, soutenu par des statues de silhouettes encapuchonnées, funestes et mystérieuses, qui les toisaient de leurs yeux invisible. La multitude d'orbites vides qui grouillaient en-dessous leur donnaient l'impression d'être observés par des grappes d'araignées accrochées au mur. Les enfants frissonnèrent devant cette vision affreuse. Les ombres fantomatiques projetées par la cheminée sur la pierre suintante animaient ce cimetière vertical, et donnaient l'impression que les crânes allaient soudain éclater de rire, tous en même temps.

De cette pièce centrale partaient des couloirs vaguement éclairés par des torches tremblotantes. Là encore, des lignes de crânes s'épalaient le long des murs, cette fois en longues lignes horizontales. Bianca ne put s'empêcher de remarquer que certains d'entre eux étaient fort enfoncés dans la pierre, comme s'ils n'avaient été que de simples gargouilles

sculptées dans la paroi. Elle jeta un regard à Chat pour les lui indiquer, mais elle vit qu'il les fixait déjà avec attention, immobile. Ses yeux retombèrent sur elle lorsqu'il sentit qu'elle l'observait. Personne d'autre qu'eux n'avait remarqué ce détail. Alors la petite fille porta un index à ses lèvres, en désignant d'un mouvement rapide les autres enfants, et Chat eut un sourire en coin.

Ogrim, qui semblait au plus mal, les rassembla près de l'âtre et ils se serrèrent autour de lui, curieux et anxieux.

- Attendez ici. Leur dit-il. C'est maintenant qu'il faut montrer ce dont vous êtes capables. Ce que vous avez vraiment dans les tripes. Il marqua une pause, puis récita, d'un air solennel : Que vos flèches n'atteignent pas la cible, que vos pièges n'attrapent rien.

Entendre, en ce lieu étrange et en ce moment mystérieux, un dicton si ordinaire leur parut incongru, mais il répondirent en chœur, selon la tradition :

- Que Hel te prenne.

Il les observa un moment encore, muet, comme s'il cherchait une dernière chose à leur dire. Son regard semblait perdu. Pour finir il fendit leur petit groupe et disparut.

Ils le regardèrent faire grincer les lourds loquets métalliques de la porte, surpris par ses épaules voûtées. Lorsqu'ils furent hermétiquement enfermés, les enfants prirent brutalement la mesure de leur solitude. On venait de les abandonner. Dans quel but, ils ne tarderaient sans doute pas à le savoir.

Ils demeurèrent un long instant debout devant la cheminée, à échanger des regards anxieux, sans trop oser soutenir ceux des crânes partout autour d'eux. Sofia et Sterne se serrèrent l'un contre l'autre, et Bianca prit la main de Chat, qui sifflotait un air tranquille. Il la regarda dans les yeux puis émit un petit rire clair qui monta jusqu'au statues du plafond.

- Tu trouves que c'est drôle ? Lança Demaël avec mauvaise humeur. On est encerclés par les morts ! Et il baissa les yeux pour ne pas croiser le regard d'un crâne. J'veux pas y regarder.

Chat ne lui répondit pas. Il lâcha la main de Bianca et partit d'un pas décidé vers un des couloirs.

- Hé, Ogrim nous a dit d'attendre ici !

Mais l'enfant fou avait déjà disparu derrière un coin.

- Quel idiot ! Pesta Demaël. Bianca lui jeta un regard méprisant, et parti sur les traces de son ami.

Elle passa le coin et déboucha dans un long couloir, surveillée par les orbites vides et narquois. De chaque côté, à la lueur dansante des torches enflammées, s'enchaînait une série de portes fermées. Devant l'une d'elle se tenait l'enfant fou, qui la contemplait, absorbé.

Il sourit à Bianca lorsqu'elle s'approcha de lui. La petite fille tendit la main vers la poignée et essaya d'ouvrir, mais la porte résista fermement. Elle leva alors les yeux et vit que le linteau était orné d'un petit écriteau sur lequel était écrit un chiffre. Un.

C'est la porte numéro Un, se dit-elle sans trop savoir que faire de cette information. Elle avança encore dans le couloir, et essaya d'ouvrir encore quelque porte, vérifiant au passage qu'elle étaient toutes numérotées.

Elle voulut profiter d'être seule avec Chat pour lui dire quelque chose, une intuition qu'elle avait depuis le début. Mais des bruissements se firent entendre, et les autres orphelins surgirent à leur tour.

- Ah vous v'là ! S'exclama Sterne, qui semblait avoir retrouvé quelques couleurs. Qu'est-ce' vous foutez tous les deux ?

Bianca haussa les épaules. Malgorn se mit à étudier la première porte, et essaya, comme la petite fille l'avait fait, de l'ouvrir, sans plus de succès.

- Arrête ! S'écria Demaël. On sait pas ce qu'il y a dedans, et je préfère pas y savoir.

- Ce sont peut-être des bestioles. Lança Sterne depuis la porte d'en face, la numéro Deux. Peut-être que demain elles s'ouvriront. Il lança un regard et Sofia et lui fit un clin d'œil. La jeune fille se blottit contre lui en rougissant.

- On a qu'à voir combien il y en a. Proposa-t-il.

Et en un petit groupe compact, les orphelins longèrent le couloir, comptant les portes qui se trouvaient de chaque côté. Après avoir tourné à deux reprises, ils se retrouvèrent dans la salle principale, avec la cheminée et les pailles.

- C'te couloir, il fait l'tour. Conclut Sterne. Et y a trente lourdes. Il sourit aux autres enfants, comme pour les interroger, mais personne ne fut capable de dire ce que ces portes cachaient.

- Je suis sûr qu'il y a des bestioles dedans, et qu'on va devoir les affronter. Dit Malgorn de sa voix blanche. Les orphelins l'écoutèrent, surpris de l'entendre parler autant. Trente portes, continua-t-il, ça fait trente jours. Tous les jours, il y en une qui s'ouvre, et on doit affronter ce qui en sort.

- Mais pourquoi ils font ça ? S'inquiéta Sofia.

- Ils veulent être sûrs qu'on soit dignes de servir le Duc, voilà. Si on survit à cette épreuve, ils sauront qu'on est des bons combattants.

- Alors on ferait mieux de s'entraîner. Ajouta Demaël d'une voix sombre. Maintenant qu'il savait ce qu'ils allaient subir, il semblait retrouver un peu de sa stature, et même s'ériger en chef, bien qu'il n'osa toujours pas regarder les crânes en face. Il faudra qu'on trouve de quoi faire des pièges, pour les mettre devant les portes. Vous deux, dit-il en désignant Chat et Bianca, retournez dans le couloir et voyez-y si vous pouvez pas récupérer des trucs.

Bianca rougit de colère et commença par le toiser de haut en bas. Mais Chat était déjà parti, riant on ne savait pourquoi, alors elle le suivit. Cela lui ferait une bonne occasion d'être seule avec lui.

Tandis que les autres orphelins étudiaient la pièce principale à la recherche de ressources, elle déboucha avec l'enfant fou dans le couloir. Alors que son compagnon, qui ne devait pas avoir compris grand chose à ce que Demaël avait dit, promenait son doigt le long d'une fissure, Bianca s'approcha de la porte numéro Un. Elle regarda par la serrure et ne vit absolument rien. Elle appliqua alors son oreille contre le bois et écouta du mieux qu'elle put, mais n'entendit aucun bruit, aucun mouvement.

Elle traversa le couloir et fit le même geste sur la porte numéro Deux. Rien non plus. Suivie par Chat, qui, les mains derrière le dos, la suivait avec curiosité, elle continua ses investigations en écoutant à chacune des portes. L'une d'entre elle, la Sept, était légèrement fendue en bas, et la petite fille s'étala par terre contre la pierre froide pour tenter de voir, par en dessous, l'intérieur de la pièce. Elle ne vit qu'une insondable obscurité, et comme pour les autres portes, il n'y avait que le silence le plus total.

Elle essaya encore, mais arrivée à la porte Seize il fallut se rendre à l'évidence. Toutes les pièces semblaient vides. Rien ne bougeait ni ne respirait derrière les quelques planches de bois qui en cachaient l'intérieur.

Bianca se tourna vers Chat, qui la couvra de son regard. Depuis qu'elle était rentrée dans la pièce principale, elle avait été prise d'une intuition, qui ne l'avait pas quittée depuis. Un peu comme si les crânes lui avaient murmuré ce dont ils avaient été les témoins, et ce qu'elle avait entendu l'avait glacée d'effroi. Mais elle n'avait que des doutes, aucune certitude, et comme expliquer tout cela à Chat dont les réactions étaient si difficiles à anticiper ?

Alors elle s'approcha de lui et le prit dans ses bras. Sur la pointe des pieds, elle hissa ses lèvres à hauteur de son oreille, et en chuchotant le plus bas possible, elle y déversa prudemment ces quelques mots :

- Demain matin, peut-être qu'il faudra courir. Si tu me vois faire ça, fais-le toi aussi, et caches toi.

Il la regarda avec surprise.

- D'accord ? Murmura-t-elle.

- Chat. Répondit-il avec gravité. Il sonda son visage avec inquiétude, mais Bianca préféra demeurer impassible. Sterne venait d'apparaître dans le couloir, venant du côté des numéros les plus élevés.

- Z'êtes là ! Lança-t-il joyeusement. On s'demandait ce que vous fichiez. Z'avez trouvé quelque chose ? La petite fille montra ses mains vides avec un air désolé. Ouais, nous non plus. Venez.

Les deux enfants lui emboîtèrent le pas, tandis que Sterne continuait à deviser.

- Demaël s'prend vraiment pour l'chef. Commenta-t-il avec amusement. C'est peut-être pas plus mal s'il faut vraiment qu'on s'batte. Là il veut qu'on s'entraîne encore, mais plus personne n'a la force. A c't heure-ci on pionce normalement ! Et il émit un petit rire.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle centrale, une grande agitation y régnait. Les trois autres orphelins fixaient quelque chose au plafond, qui descendait lentement vers eux en tintinnabulant. En s'approchant, Bianca vit qu'il s'agissait d'un panier suspendu à une corde, que quelqu'un d'invisible faisait doucement glisser vers le sol. Ce fut Demaël qui le réceptionna entre ses larges mains, et l'ouvrit avidement. La corde remonta, et Bianca tenta d'apercevoir la personne qui la manipulait, sans y parvenir.

- C'est à manger ! S'exclama Demaël. Et en effet, il sortit du panier des tranches de pain enveloppées dans un torchon, ainsi qu'une outre en peau gonflée d'eau.

Sofia n'y prêta pas attention et fixait les crânes au plafond avec colère.

- Je suis sûre qu'ils nous regardent. Marmonna-t-elle avec son accent roulant. Pourquoi ils font ça ? Ils pourraient pas juste faire un tournoi ? C'est ce qu'on faisait dans mon village pour savoir qui était le meilleur guerrier.

Sterne vint vers elle et tenta de la rassurer :

- Dis-toi que c'est pareil. Ils nous observent pour voir si on a bien appris.

Sofia fit une moue sceptique et s'assit avec les autres pour recevoir sa tranche de pain. Demaël veillait au partage comme un général au ravitaillement. Il posa l'outre d'eau au centre de leur cercle avec un geste autoritaire :

- Pas de gâchis. On a que ça jusqu'à demain. Alors on s'en sert que si on a soif et on fait attention à y laisser pour les autres.

- Si on suit leur logique, on devrait avoir un nouveau panier demain soir. Annonça Malgorn avec assurance.

Bianca mordit dans son pain avec réticence et mâcha difficilement. Elle se sentait nauséuse.

Dès qu'ils eurent avalé leur ration, ils s'allongèrent sur leurs paillasses. Demaël ferma le panier et le plaça près du feu.

- Il reste encore une tranche chacun. Vaut mieux les garder pour demain. On va pouvoir dormir.

- Il n'y a rien pour entretenir le feu ? Demanda Sofia. Il va finir par s'éteindre.

- Non y a rien. Répliqua Demaël. Malgorn pense que demain, quand on aura affronté la première salle, on y trouvera des choses à l'intérieur. Y aura peut-être du bois.

- J'en suis sûr. Confirma Malgorn. Bianca, en voyant son visage si convaincu, préféra fermer les yeux et s'endormir.

Elle mit longtemps à trouver le sommeil. Ses paupières étaient pourtant lourdes, mais l'agitation qui la tourmentait ne parvenait pas à se calmer. Au contraire, le feu mourant projetait des ombres de plus en plus oranges sur les murs, jouant avec les ossements qui les encerclaient, faisait tout un théâtre d'ombres qui lui semblait incarner ses pires appréhensions. Un des orphelins, elle ne put voir qui, poussa un cri dans son sommeil, en proie à un cauchemar. A travers l'obscurité, la main de Chat trouva la sienne, et alors la petite fille sentit les battements de son cœur s'apaiser. Elle voulut lui répéter de courir, le lendemain, mais elle ne pouvait plus, car les autres enfants risquaient de l'entendre. Elle essuya rapidement une larme sur ses paupières, et soudain le sommeil fondit sur elle et l'emporta dans ses serres.

Elle fut réveillée par un léger tintement, qui résonnait faiblement, en continu. Autour d'elle, les autres enfants s'agitaient faiblement.

Elle se redressa. Le feu était mort pendant la nuit, mais de la lumière leur parvenait des deux embranchements du couloir, où les torches continuaient à briller. Tous les autres orphelins étaient réveillés, et regardaient le plafond. Quelque chose descendait.

Il y avait encore un panier au bout d'une corde, à laquelle avaient été fixées des petites clochettes, sans doute pour les réveiller. C'était plus agréable que la voix et les coups de feu d'Ogrim. Bianca sentit son ventre gargouiller à la vue du panier, et lorsqu'il se posa au sol, elle se prit à espérer qu'il contiendrait autre chose que du pain et de l'eau.

- Tu vois, tu disais qu'y aurait pas à manger avant ce soir ! Lança Sterne à Malgorn en riant.

C'était une bonne surprise de voir la nourriture leur arriver alors qu'ils ne l'attendaient pas, et le moral de tous les enfants remonta d'un coup. Demaël attrapa le panier et s'apprêta à partager. Mais lorsqu'il l'ouvrit, il demeura figé, et alors Bianca su qu'elle avait eu raison. Elle adressa un coup d'oeil à Chat, et elle vit qu'il se tenait prêt.

- C'est quoi, ça ? Cria Demaël avec colère. Dans ses mains, il tenait un tube de métal, auquel était attaché une étiquette. Malgorn s'agenouilla à ses côtés et tira du panier deux autres tubes semblables.

-Il y a un nom. Dit-il. Sofia. Et il tendit le tube à la jeune fille, qui le reçut avec circonspection.

- Ce doit être une ration de survie. Conclut Demaël en tendant son tube à Chat. Bianca reçut le sien de Malgorn, et entreprit de dévisser le bouchon. Mais celui-ci était bien fermé et elle ne parvint pas à le faire tourner.

- Attends. Demaël lui prit des mains et en un geste sec et rapide, le lui ouvrit. Puis il le lui rendit et s'occupa du sien.

La petite fille renversa le tube dans sa main et en sentant le contact froid et dur de l'objet qui y tomba, elle eut une nouvelle fois la confirmation qu'elle ne s'était pas trompée. Une clé. Avec un chiffre gravé dessus. Huit.

Sans attendre, elle fit volte face et s'élança dans le couloir. Juste avant de passer le coin, elle jeta un œil en arrière. Sofia la regardait avec surprise. Les autres n'avaient même pas remarqué qu'elle était partie. Chat avait déjà disparu.

Elle courut aussi vite qu'elle le put jusqu'à la porte numéro Huit. D'une main qu'elle tenta d'affermir, elle inséra la clé dans la serrure. Celle-ci tourna sans difficulté, et la porte s'ouvrit en silence. De la cheminée lui parvinrent des exclamations. Les autres avaient compris.

La pièce ne comportait aucune lumière, mais était suffisamment éclairée par celles du couloir pour qu'elle puisse distinguer des meubles, et toujours des crânes alignés en haut-relief le long des quatre murs. Contre celui du fond était accolée une table sur laquelle avait été posé un coffre. Une grande armoire se dressait sur la droite. Elle avança vers le coffre et l'ouvrit. Plongeant la main à l'intérieur, elle sentit un objet métallique, ainsi qu'une feuille de papier. Elle la prit et la tint haut devant elle, pour la porter à la lumière. Un seul mot y était écrit, qu'elle déchiffra sans peine. Demaël.

Elle sentit une panique sourde l'envahir, immédiatement contrée par une froide détermination. Elle saisit l'objet dans le coffre, et reconnut avec horreur un pistolet à silex. Celui-ci était particulièrement lourd, et son désarroi fut plus grand encore lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne disposait que d'une seule balle.

Il y eut soudain un bruit de course dans le couloir. Aussi vite qu'elle le put, elle monta sur la table, puis sur l'armoire et se recroquevilla là, perchée comme une chouette sur sa branche, coincée contre le plafond.

Dans l'encadrement de la porte, elle vit passer Sterne en trombe. Son visage était à présent aussi raide que la cicatrice qui l'ornait. Quelques secondes après, elle entendit un mécanisme de serrure, une porte s'ouvrit, puis plus rien.

La petite fille demeura seule avec sa respiration, avec pour seule source de lumière celle qui lui parvenait du couloir. Elle étudia sa situation, et se félicita de s'être réfugiée en haut de l'armoire, car le premier réflexe de quelqu'un qui la cherchait serait de regarder à l'intérieur, et alors elle pourrait le surprendre. De plus, le rai de lumière qui éclairait la pièce ne montait pas jusque là, ce qui la plongeait toute entière dans l'obscurité, alors qu'une personne qui se présenterait à la porte serait bien visible. Surtout si c'était quelqu'un de la carrure de Demaël, car elle ne doutait pas que lui avait reçu l'ordre de la tuer elle. C'était d'une logique aussi cruelle que pragmatique. Ils étaient six, ils ne seraient plus que trois. Les meilleurs survivraient, qu'ils soient les plus forts, les plus agiles, ou simplement les plus fourbes.

Elle se demanda où se trouvait Chat et qui il devait éliminer. Elle n'avait pas vu où il était lorsqu'elle s'était enfui. Elle ne doutait pas qu'il se fut caché quelque part, car c'était

sans doute un de ses plus grands talents, mais avait-il compris ce qu'il fallait faire ? Avait-il seulement lu le papier lui indiquant sa cible ?

Et elle, sa cible, comment allait-elle s'en occuper ? Elle soupesa encore une fois son pistolet pour mieux en évaluer le poids. Il était vraiment lourd. Il lui fallait le prendre à deux mains pour le soulever, et elle ne tenait pas longtemps en position de visée. C'était une plaisanterie cruelle que de l'obliger à défendre sa vie avec l'arme qu'elle maîtrisait le moins. Qu'avaient-ils donné à Demaël, lui qui était à l'aise avec toutes les armes ? Un profond sentiment d'injustice l'envahit, et cela décupla son envie de survivre. Je ferais un bien meilleur ange que Demaël, pensa-t-elle.

Combien d'heures défilèrent devant elle, figée en haut de son armoire, elle n'aurait su le dire. Peut-être toute la journée. Ses articulations la brûlaient à force de rester aussi longtemps dans cet endroit dur et confiné, et la faim lui provoquait des fourmillements incontrôlables dans tous ses membres. Mais elle se refusait à sortir de sa cachette, car elle savait que tomber nez à nez avec Demaël serait une condamnation à mort. Aurait-elle eut une dague qu'elle se serait presque lancée à sa poursuite, mais un pistolet avec une seule balle, autant se considérer désarmée. Et même si elle parvenait à viser suffisamment longtemps, Demaël apercevrait tout de suite les étincelles du silex ou la flamme de la mèche, et alors il se mettrait à l'abri, et une fois que la balle l'aurait manqué, il n'aurait plus qu'à se précipiter vers sa source. Il n'avait même pas besoin d'arme, lui, seuls ses poings suffiraient à l'étrangler ou à frapper sa tête contre un mur jusqu'à la fendre comme un œuf rempli de sang. Et une nouvelle fois, une vague de fureur l'envahit, de voir qu'on opposait sans vergogne l'enfant le plus fort à l'enfant le plus faible.

Soudain, il y eut des bruits de pas dans le couloir. Elle retint sa respiration, et écouta avec angoisse le pas lourd et déterminé s'approcher d'elle avec lenteur. Quand enfin la large silhouette de Demaël se découpa tel un roc dans l'encadrement de la porte, Bianca sentit son cœur s'arrêter, et elle cru qu'elle allait vomir. Il ne fut même plus question de réfléchir, mais de se cacher. La petite fille se recroquevilla désespérément sur elle-même, espérant s'absorber elle-même et disparaître. Elle se rappela avec une horreur sans nom qu'elle n'avait même pas chargé son pistolet, tant elle était sûre que l'arme serait inutile entre ses mains. Elle se maudit. Prise au piège, condamnée à espérer que le colosse passe son chemin, elle se sentit comme un lapin traqué par un chien jusque dans son terrier. A cet instant, son ventre, torturé par la faim, émit un long gargouillement.

- Qui est là ? Demanda Demaël en faisant un pas à l'intérieur de la pièce.

Bianca sentit son cerveau s'emballer, comme il cherchait frénétiquement une solution pour la tirer de là. Dans quelques secondes, Demaël allait tout retourner dans la pièce, la trouver et la tuer à mains nues. C'était le moment de jouer son dernier coup, ce coup qu'elle gardait dans sa manche depuis le début, sans trop savoir ce qu'elle allait pouvoir en faire.

- Sofia. Répondit-elle en essayant d'imiter la voix et l'accent de la jeune fille. Mais il n'y avait même pas besoin de la reproduire fidèlement. Pour Demaël, il n'y avait que deux filles, et l'une d'entre elles était muette. Il ne pouvait douter, en entendant une voix féminine, que ce fut celle de Sofia.

- Ah ! S'exclama-t-il avec soulagement. Bien. Tu fais quoi ici ? Tu te caches ?

- Oui.

- D'accord. Je vais pas te faire repérer alors. Bianca le vit avec horreur s'avancer dans la pièce et s'adosser contre le mur en face d'elle. Les salauds. Reprit-il. Je pensais qu'ils nous f'raient combattre tous ensemble, en équipe. Mais y nous dressent les uns contre les autres ! Tu dois tuer qui ?

La petite fille réfléchit encore à toute vitesse. Elle ne pouvait pas répondre Bianca, car Demaël trouverait étrange qu'ils soient deux à avoir la même cible. Si elle répondait Malgorn elle avait peur que Demaël s'en prenne à elle pour défendre son ami. Quant à Sterne, elle l'avait vu passer quelques heures auparavant dans le couloir, et peut-être avait-il dit à Demaël qui il devait tuer.

- Chat. Répondit-elle. C'était la meilleure réponse possible. Chat avait probablement disparu à l'instant où il l'avait vue s'enfuir.

- Hé ben ! Je comprends que tu te caches alors. Il est peut-être idiot mais c'est un sacré surnois celui-là ! Il marqua une pause, avant de reprendre. Moi je dois tuer la Muette. Tu l'aurais pas vue par hasard ? Celle-là aussi c'est une vipère ! J'y cherche depuis des heures.

- Non, je n'ai vu personne. Répondit Bianca. Encore une fois elle se maudit de ne pas avoir chargé son arme. Il était là, à trois mètres à peine ! Même pour elle il constituait une cible facile.

- T'as eu quoi comme arme ? Demanda le colosse presque avec nonchalance.

Bianca hésita.

- Un pistolet. Fit-elle.

- La chance ! S'exclama Demaël. Moi j'ai eu un serpent ! Et il exhiba un sac en tissu, qu'il tenait dans sa main depuis le début. A l'intérieur, une forme longiligne ondulait furieusement en sifflant. Tu m'diras, il est sûrement venimeux, mais quand même, j'appelle pas ça une arme. J'aurais plus vite fait de passer mes mains autour de son cou et de lui briser la nuque. Comme pour les lapins.

Bianca dû se maîtriser pour que sa voix ne tremble pas quand elle reprit la parole. Mais un plan venait de se dessiner dans sa tête tandis qu'il parlait, un plan si risqué qu'elle eut peine à croire qu'il constituait sa seule issue.

- Tu veux qu'on échange ? Proposa-t-elle. Demaël regarda dans sa direction avec surprise.

- Tu es sûre ? Moi je veux bien, mais pour toi ça va être encore moins facile !

- Je n'aime pas les armes de tir. Dans mon village, elles sont réservées pour la chasse, pas pour la guerre.

- Ah oui, c'est vrai. S'amusa Demaël. Vous avez des coutumes bizarres quand même. Et tout en parlant, il se leva et tendit son sac remuant vers le haut de l'armoire. Bianca attrapa le sac enragé et s'empressa de faire passer le pistolet au garçon, qui la regarda à peine, tant il était heureux de l'échange.

- C'est génial, merci ! Avec ça je suis sûr de pas la louper. Je vais lui coller une balle dans son petit crâne, et même si je la rate, je pourrais toujours utiliser la crosse pour...

Il ne put finir sa phrase. Bianca, bras tendus au-dessus de lui, avait lâché le serpent sur son corps. Sentant les écailles du reptile frotter contre sa peau, Demaël poussa un cri d'horreur. L'animal s'était déjà enroulé autour de son poignet, et avant qu'il ait pu l'en empêcher, avait planté ses crochets juste sous la paume.

Le garçon hurla, et recula violemment, renversant la table et le coffre qui bascula au sol avec fracas. Demaël se saisit du serpent, et de rage, le déchira en deux. Puis, haletant, comme s'il tentait de s'enfuir, il gagna le couloir. Arrivé près d'une torche il tenta de s'en saisir, mais sa main eut un sursaut involontaire et manqua très largement sa cible. Alors, ses jambes l'abandonnèrent et il glissa le long du mur, suant et tremblant.

Bianca, entre-temps, était descendue de son armoire, et s'approcha de lui. Les yeux du garçon s'écarquillèrent avec horreur lorsqu'il vit la petite fille muette émerger lentement des ténèbres.

- Tu... tu... Emit-il en grelottant. Sa peau était déjà blanche, et huileuse à cause de la transpiration. Là où il avait été mordu, deux perles rouges gonflaient lentement, et la peau tout autour avait prit une teinte violacée et se bombait. Avec un geste raide, Demaël arma le pistolet et la visa. Le silex frappa la batterie, des étincelles jaillirent et enflammèrent la mèche, qui se consuma pendant de longues secondes. Puis il n'y eut qu'une souffle ridicule, un crachotement de fumée qui les enveloppa quelques secondes en un nuage opaque. Lorsqu'il se dissipa, Bianca était toujours là. Ses doigts jouaient avec la balle du pistolet, que le colosse n'avait pas pensé à lui réclamer.

Demaël, incapable d'avoir une réaction, laissa son bras s'effondrer mollement. Bianca le regarda patiemment s'éteindre. Elle voulait être sûre qu'il ne représentait plus de danger. Peu à peu, ses convulsions cessèrent, son torse se figea, et une flammèche de colère embrasa fugacement ses yeux, avant qu'ils ne se vident totalement.

La petite fille l'observa un long moment, fascinée. Elle se rapprocha encore, pour mieux voir. Le garçon n'était déjà plus lui-même. On aurait dit plutôt une statue de cire faite à son effigie. Elle s'attarda de longues minutes sur sa peau d'albâtre et ses veines immobiles, sur ses lèvres d'écorce et ses muscles de pierre. Ses yeux demeuraient écarquillés, comme si sa dernière pensée avait été remplie d'horreur. Ses doigts étaient à présent enracinés autour du manche du pistolet. Non loin gisaient les deux morceaux du serpent séparé en deux, ses tripes dégoulinant sur les dalles en une purée grise.

Puis elle se rappela qu'elle avait faim. Elle déposa la balle aux pieds du colosse mort et longea le couloir. Arrivée à la pièce centrale, elle s'aperçut qu'un nouveau panier était descendu près du feu. Elle s'en approcha et fouilla dedans. Comme la veille, il contenait deux tranches de pain pour chacun, et une outre remplie d'eau.

Bianca commença par prendre les deux tranches qui lui revenaient, puis après un instant de réflexion, elle prit également celles de Demaël. Elle s'assit ensuite face au feu, saisit l'outre à pleine main et se remplit la gorge de son contenu. Elle était incapable de dire combien de temps elle était resté cachée, recroquevillée dans le noir, mais son corps, lui, avait compté les heures. Ce fut un délice de sentir le liquide frais et translucide descendre dans son corps et le rafraîchir, éclabousser son visage et ses vêtements. Elle était en vie, elle avait surmonté l'épreuve et tué Demaël. Elle mordit dans le pain à belles dents, s'en remplit la bouche jusqu'à pouvoir à peine la fermer, puis mâcha longuement, le regard perdu.

Et Chat, où était-il ? Sans doute caché dans un endroit où personne ne pourrait le trouver, attendant son heure pour frapper. Elle aurait voulu l'aider, mais elle ne savait pas qui était sa cible. De plus, c'était sûrement interdit. Et les autres ? Elle n'avait vu personne depuis plusieurs heures, et autour d'elle ne régnait qu'un silence absolu et lourd de menaces.

Elle entendit soudain des pleurs, et Sofia déboucha dans la salle, le visage couvert de larmes. Du sang avait éclaboussé son ventre et sa poitrine. Sans un mot, la jeune fille vint s'asseoir près de Bianca et attrapa l'outre pour en boire une pleine gorgée. Puis, à bout de souffle, elle oublia quelques secondes son regard dans les braises, et éclata en sanglots.

La petite fille demeura interdite. Elle remarqua alors que Sofia avait un nouvel anneau au doigt, qu'elle faisait tourner nerveusement. Un anneau de cuivre, tout simple, identique à celui qu'avait toujours porté Sterne, depuis la première fois qu'elle l'avait vu.

Bianca prit quelques secondes pour digérer l'information. Elle creusa quelques secondes en elle-même pour chercher ce qu'elle ressentait, mais ne trouva pas grand chose. Rien d'autre que le simple constat qu'il était disparu, et qu'elle était heureuse que le nom dans son coffre n'ait pas été celui de Chat. C'était comme ça, et elle mordit dans son morceau de pain avec une ardeur inaltérée.

Sofia avait tué Sterne. Par déduction, Chat devait éliminer Malgorn. Autour d'elles, le couloir était plongé dans un silence de cimetière. Où étaient-ils ? Cachés, dans l'attente, avant de finalement ramper hors de leur trou et se mettre en quête les uns des autres. Sans doute le temps d'admettre qu'ils allaient devoir tuer un de leurs compagnons.

Son regard se perdit dans les flammes, puis remonta le long de la cheminée et s'attarda sur les statues qui soutenaient le plafond. La multitude de crânes les observait calmement, et Bianca aurait pu le jurer, elle vit soudain quelque chose bouger dans l'ombre de leurs orbites vides.

Elle se leva, intriguée. Laissant derrière elle Sofia, inconsolable, elle retourna dans le couloir. La série de portes s'étala une nouvelle fois devant elle. Au loin elle pouvait voir, toujours affalé contre le mur, le cadavre de Demaël, qui semblait l'attendre.

Les deux premières portes étaient toujours fermées. Elle essaya de les ouvrir, sans trop y croire, et les loquets résistèrent comme la veille. Seule la cellule Quatre était ouverte, et la petite fille s'en approcha avec précaution. Au centre de la pièce, elle vit Sterne, écroulé sur un coffre similaire à celui qu'elle avait ouvert. Ses bras pendaient de part et d'autres, comme ceux d'un pantin auquel on aurait coupé les fils. A proximité de ses doigts s'était échoué une dague, qui brillait d'un éclat argenté au rythme des torches. Ses cheveux blonds scintillaient, eux aussi. Dans un coin, comme jetée avec négligence, gisait une petite rapière dont la lame était rougie par le sang.

Une autre ligne de crânes avait été sculptée dans le mur qui lui faisait face. La petite fille s'en approcha, mais ne put que l'observer d'en bas, car rien ne lui permettait de se hisser à sa hauteur.

Elle revint dans le couloir et marcha jusqu'au corps de Demaël. Sans lui accorder la moindre attention, elle ramassa la balle de pistolet qu'elle avait tout à l'heure abandonné par terre, puis entra dans la cellule Huit, celle-là même où elle s'était terrée pendant de si longues heures. La même ligne de crânes l'attendait.

Bianca redressa la table gisant au sol et la plaqua contre le mur. Puis elle l'escalada, et le meuble grinça légèrement quand elle se dressa dessus. Les crânes continuaient de la toiser avec leur sinistre rictus. Elle pouvait tout juste tendre la main devant leurs orbites. Un très léger souffle d'air frais vint alors lui caresser les doigts.

Les murs sont creux. Conclut-elle. Elle prit alors sa balle de pistolet, et se dressa sur la pointe des pieds. Lorsqu'elle fut à la bonne hauteur, elle la laissa tomber à travers l'orbite

vide. La balle passa au travers et disparut dans l'obscurité, et Bianca l'entendit chuter sur de la pierre, à une hauteur que la petite fille estima à peu près équivalente à celle de la table. La balle roula encore quelques secondes. Bianca en était persuadée, elle venait d'entendre un froissement de tissu dans l'ombre derrière le mur.

Soudain, une voix dans son dos la fit sursauter :

- Tu fais quoi ?

Bianca se retourna brusquement et manqua de tomber. Malgorn se tenait dans l'encadrement de la porte, une petite hache entre les mains. Descends. Ordonna-t-il.

Tandis qu'elle s'exécutait, le garçon alla ouvrir l'armoire avec un geste nerveux. Voyant qu'il n'y avait personne, il jeta un regard amer aux crânes.

- Ils nous observent. Ils nous regardent pour voir qui va gagner.

Il la fit sortir dans la lumière du couloir.

- C'est toi qui as fait ça ? Demanda-t-il en désignant le cadavre gris de Demaël. Bien joué. Pourtant il était certain de te tuer. Il était pas très malin. Tant pis pour lui. Et avec un geste d'une brutalité stupéfiante, il planta son arme dans le crâne de son ami. Il y eut effectivement un bruit de coque de noix qu'on brise, et Bianca crut vomir lorsque Malgorn se débattit avec les os de Demaël pour récupérer son arme. Haletant, celui-ci se pencha pour essuyer le sang sur les vêtements de l'enfant mort, puis il sembla s'apercevoir de sa présence. Il attrapa alors la petite fille par l'épaule, avec une poigne de métal qui la terrifia.

- Je cherche ton ami l'idiot depuis des heures. J'ai fait le couloir dans tous les sens, j'ai regardé dans toutes les cellules ouvertes, j'ai même été vérifier dans la cheminée, je ne l'ai pas vu. Alors tu vas venir avec moi et on va le chercher ensemble. Et si jamais il m'attaque... Son regard se fit dur comme du granit. Je te tranche la gorge. Ça fera diversion.

Et il la poussa devant lui, vers la pièce centrale. Bianca sentit avec angoisse le tranchant encore rouge de sa hache se poser contre son oreille, un tranchant froid et émoussé, mais qui pourrait aisément la décapiter, avec un peu de force. Et Malgorn semblait en avoir, tout d'un coup. Elle repensa à ce qu'il venait de faire au cadavre de Demaël, et un frisson d'horreur parcourut son échine. Au moins, tu peux pas crier pour le prévenir. Commenta le garçon. Bianca regarda les crânes le long du mur et se demanda une nouvelle fois si elle avait le droit d'aider Chat. Probablement pas. Et bien qu'il lui en coûtât, elle préférait ne pas enfreindre les règles de cette sinistre arène.

Ils marchèrent ensemble jusqu'à la cellule numéro Quatre, celle où gisait Sterne. Le garçon était toujours là, affalé sur son coffre. Bianca remarqua dans un coin un jeu fait de pailles et de petits cailloux noirs et blancs, et elle se demanda si Sterne et Sofia avaient joué leur survie au Hnefatafl.

- Je l'ai vu mourir, tout à l'heure. Raconta Malgorn. Il ne s'est pas défendu. Il s'est laissé tuer. Imbécile.

Tout en parlant, la main toujours vissée à la clavicule de Bianca, il avait passé la porte, juste assez pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Aucun meuble dans lequel se cacher, et la pénombre, certes épaisse, ne l'était pas suffisamment pour rendre invisible un enfant.

- J'ai déjà vérifié ici. Grommela-t-il. Il la tira en arrière pour ressortir, et c'est alors que Bianca sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Par terre. La dague. Elle avait disparu.

Tandis que Malgorn la menait dans le couloir en direction de la salle centrale, elle recueillit dans son crâne la nouvelle information, abasourdie. Entre le moment où elle s'était arrêtée tout à l'heure devant le cadavre de Sterne, et celui où Malgorn l'avait interceptée, quelqu'un était passé récupérer la dague. Quelqu'un d'invisible, et qui avait besoin d'une arme. Ça ne pouvait être que Chat.

Devant la cheminée, Sofia attendait toujours, triste comme la pluie sur un cimetière. Elle s'était allongée sur une paillasse, le regard abandonné dans les flammes. Elle ne tourna même pas la tête lorsqu'ils s'approchèrent. Des larmes dévalaient son visage indifférent, sans qu'elle ait l'air de s'en apercevoir.

- Hé Sofia. Lança Malgorn, t'aurais pas vu l'idiot par hasard ?

La jeune fille renifla, et ce fut sa seule réponse. Malgorn l'observa, et pendant quelques secondes, Bianca sentit qu'il considérait l'idée de l'emporter elle aussi avec lui, comme otage. Mais il l'abandonna vite. Il n'avait probablement aucune envie de subir la Danse des Rorquales, encore moins exécutée par une Sofia endeuillée. En plus, il n'aurait sans doute pas la force de maîtriser les deux filles avec sa seule arme, et de toute façon, Chat était complètement indifférent au sort de Sofia.

- Si tu le vois, crie. Demanda-t-il, sans conviction. Elle ne répondit pas.

Il emporta Bianca à l'autre extrémité du couloir. La porte Trente s'ouvrit sur leur gauche.

- C'est là que je me suis caché. Dit Malgorn avec une voix morne. Et comme ton copain ne s'est pas montré, je suis sorti. Il la poussa encore vers l'avant, et prévint : il est peut-être doué pour se planquer, mais quand j'aurais mis la main sur lui, je l'ouvrirai en deux en un claquement de doigts. Et Bianca eut peur, peur que, ne parvenant pas à trouver Chat, il ne passe sur elle la colère qu'elle sentait monter en lui.

- Ici, il y avait Demaël. Continua-t-il en s'arrêtant devant la porte Vingt-Six. En dehors du coffre, la cellule ne contenait qu'une table, sur laquelle étaient chiffonné un petit bout de papier qui, Bianca n'en doutait pas, contenait son prénom. Tiens, ici ça va t'intéresser. Annonça Malgorn en lui faisant traverser le couloir.

Dans la petite pièce sombre, cellule numéro vingt-cinq, il n'y avait qu'un coffre ouvert. Sur le sol gisait un autre papier ou était inscrit, en lettres bien tracées, Malgorn. A côté, une corde d'instrument de musique avait été abandonnée.

- Ils lui ont filé ça. Commenta la garçon avec ironie. Pour m'étrangler. Mais il a pas dû comprendre à quoi ça servait.

Bianca observa quelques secondes le filin en boyaux de chats, enroulé sur lui-même. En effet, il n'avait peut-être pas compris. Ou peut-être que, tout simplement, l'arme ne lui avait pas convenu.

Ils passèrent ensuite devant la salle où Sofia s'était cachée, puis celle de Malgorn. Celle-ci contenait une commode, qu'il ouvrit avec la même brutalité que l'armoire dans la cellule de Bianca. Immédiatement, il brandit sa hache, prêt à frapper, mais il ne trouva là encore que le vide. Grimaçant de colère, il saisit Bianca et la poussa dans le couloir.

- C'est pas possible ! S'emporta-t-il. Tout en marchant, il essaya d'ouvrir quelques-unes des portes encore fermées. Toutes demeurèrent impavides, plantées sur leurs gonds avec sévérité. Lorsqu'ils se retrouvèrent devant la cellule Huit, celle de Bianca, Malgorn y pénétra en trombe, et levant sa hache au-dessus de sa tête, l'abattit sur l'armoire. Il en défonça les

portes avec rage, le visage pourpre et luisant, tandis que des éclats de bois bondissaient autour de lui. Le meuble était vide, et il ressortit dans le couloir, le regard fou.

- Grouille ! Sans un regard pour le corps de Demaël, il empoigna Bianca, et la traîna devant la pièce où Sterne gisait toujours. Un coup d'œil suffit à voir qu'il n'y avait personne, et Malgorn poussa un grognement de rage. En sortant, il poussa violemment la petite fille contre le mur. Bianca trébucha et s'étala de tout son long contre la pierre froide et coupante. Une vive douleur vint éclater dans sa paume.

- Dommage que tu puisses pas crier. Regretta Malgorn d'une voix glaciale. J'aurais pu te couper un ou deux doigts histoire de le faire venir. Allez, relève-toi !

Bianca se retourna, dos au mur, et voulu lui jeter un regard noir. Au lieu de ça, elle chercha frénétiquement un moyen de conserver son attention. Car ce qu'elle venait de voir, dans le dos de Malgorn, dans la cellule numéro Quatre, elle ne voulait pas s'y attarder, de peur que le garçon ne se retourne.

Le cadavre de Sterne venait de basculer mollement sur le côté, poussé par le coffre qui s'ouvrait tout seul. Chat émergea de l'intérieur, se dépliant comme une araignée sinistre camouflée dans sa tanière dans l'attente de sa proie.

- J'ai pas peur de toi. Cracha-t-elle brusquement, et dans sa voix on pouvait sentir toute la rancœur qu'elle avait contenue jusque là, cette rancœur qu'ont les faibles envers ceux qui les ont brimés, quand ils sentent venir le moment de leur vengeance.

Malgorn eut un hoquet de surprise. Quelques secondes, il la scruta sans comprendre, sans parvenir à croire qu'elle venait de parler. Son regard se fit de plus en plus fou, comme s'il ne comprenait plus rien. Sa rage, son besoin de tuer pour survivre achevèrent de prendre les commandes de ses pensées. Avec le même regard mi-horrifié mi-haineux qu'on porte aux abominations du monde, il empoigna sa hache, sans mot dire, et Bianca sut qu'il allait la lui planter en travers des côtes.

En silence, Chat avait posé un pied au sol, et tiré de ses vêtements la dague qu'il avait subtilisée. Lestement, il glissa dans le dos de Malgorn. Bianca vit sa main se plaquer sur la bouche du garçon, lui tirer la tête en arrière afin de dénuder la gorge, et d'un geste léger, comme un violoncelliste avec son archet, glissa sur la carotide et en tira une cascade de sang.

La hache heurta les dalles de pierres avec un tintement sourd. La petite fille admira l'éclosion de surprise dans les yeux de Malgorn, écarquillés, et la frénésie de ses mains qu'il noua désespérément autour de sa gorge, dans l'espoir d'endiguer les flots bouillonnants qui le quittaient. Il marcha quelques pas, les jambes lourdes et raides, et fit maladroitement volte face. Ses doigts étaient maintenant couverts d'un liquide rouge et poisseux, qui continuait à dégouliner comme la cire d'un sceau chauffé trop longtemps. En filets lourds et sombres, le long de ses avant-bras et de son torse, tombant à grosse gouttes à ses pieds. De plus en plus pâle, il fixa d'un air égaré Chat, qui l'observait d'un œil noir. Malgorn voulut lui dire quelque chose, en tout cas ses lèvres frémirent, sa bouche s'ouvrit, et soudain, ses jambes abandonnèrent. Le garçon tomba, tel une marionnette abandonnée, et percuta le sol avec violence.

Bianca ne perdait pas une miette du spectacle qu'il offrait, fascinée par la mort en action. Elle sentit que Chat allait faire un pas pour l'achever, et elle posa sa main sur son bras pour l'arrêter. Il fallait qu'elle voit ça, jusqu'au bout.

Malgorn s'agitait encore, en quelques mouvements désorganisés, épileptiques, grotesques. Il tentait de se relever, ou alors de ramper dans le couloir, loin d'eux, comme s'il avait encore eu quelque chose à craindre, à sauvegarder. Il laissa derrière lui une courte traînée, gluante et rouge, jusqu'au moment où une stupeur tremblante le figea lentement, membre après membre. Lorsque ses pieds eurent cessé de se débattre contre la pierre, lorsqu'ils cessèrent de résister et se laissèrent posséder par la raideur de la mort, Chat se tourna vers la petite fille, avec un air pénétré.

- Chat. Commenta-t-il en désignant le visage moucheté de rouge de Bianca. La petite fille sourit.

- C'est fini. Lança-t-elle. Elle ne réalisait pas encore ce que cela voulait vraiment dire mais elle savait qu'ils avaient survécu, et cela lui suffisait. C'est fini. Répéta-t-elle avec délice.

Sofia, étendue devant la cheminée, avait cessé de pleurer. Lorsqu'ils la rejoignirent, elle mâchait tristement une tranche de pain. Ils s'assirent face aux braises rougeoyantes, et Bianca posa sa tête sur l'épaule de Chat. Le garçon tendit le bras vers le panier et referma ses mains affamées sur tout le pain qui y restait. Sofia le foudroya du regard.

- C'est le pain de Sterne. Menaça-t-elle entre ses restes de larmes. Avec un geste vif, elle lui arracha des deux tranches qu'il tenait et les jeta dans le feu. Elles se recroquevillèrent sur elle-mêmes comme les mains d'une sorcière jetée au bûcher, pétries de douleur, noircissantes et sifflantes. Chat les contempla avec étonnement, puis, sans plus s'en soucier, se vida l'outre d'eau dans la gorge.

Soudain, la porte derrière eux s'ouvrit en hurlant, et Ogrim apparut.

Jamais, au cours des mois qui avaient précédé, les orphelins n'avaient été si heureux de le voir. Avec précipitation, ils se rassemblèrent autour de lui, comme pour le supplier de les tirer de là.

Ogrim avait les traits si lourds que son visage semblait un masque prêt à tomber de son crâne en dégoulinant. Il empestait la sueur, le tabac et l'alcool. Des cernes couleur de cendre gonflaient ses yeux rouges, sa barbe était sale et ses cheveux se dressaient dans tous les sens.

- C'est vous trois, alors. Fit-il avec une voix qu'ils ne lui reconnurent pas, une voix éraillée et tremblante. Son regard erra quelques secondes derrière eux, comme cherchant quelque chose. Bien. Finit-il par murmurer. Suivez-moi.

Ils s'engagèrent à la suite de son dos voûté dans les escaliers, heureux de quitter le regard moqueur des crânes, les cadavres de leurs compagnons et leurs fantômes, qui ne manqueraient pas de les visiter pendant les prochaines nuits. Quelques soldats se tenaient dans la salle des gardes, attablés devant une assiette, fourbissant leurs armes ou jouant aux dés. Lorsque les orphelins apparurent, ils se retournèrent vers eux et leur adressèrent un signe de tête, ou un léger sourire. Bianca les reçut avec surprise. C'était bien la première fois que les gardes, ou qui que ce soit dans la forteresse, semblait reconnaître leur existence.

Lorsqu'Ogrim les mena dehors, la lumière du jour les fit cligner des yeux et froncer les sourcils. Enfermés sous terre, ils avaient perdu toute notion du temps, et Bianca fut étonnée de voir que le soleil était si haut. Elle aurait pensé que c'était le soir, ou presque, mais à en juger par la luminosité et l'activité tout autour d'eux, la matinée devait toucher à sa fin. L'air frais leur fit la fête comme un chien enfermé trop longtemps, et ils le sentirent envahir leurs narines avec un délice indescriptible. L'odeur des pins, de la terre humide, de la

montagne, les effluves du métal, de la poudre, et des écuries, le vent et le chant des oiseaux, les bruits du marteau contre l'enclume, les allées et venues des soldats sur les remparts, les deux chiens paressant contre le mur, la serre, le puits, et l'étendard sur la tour... La vie, celle de la forteresse, les accueillit dans toute sa beauté et sa simplicité. Bianca fut heureuse de retrouver ces odeurs et ces images, et pour la première fois, elle se sentit chez elle.

Ils traversèrent la cour, sous le blason noir et son aigle rouge. Ils entrèrent ensuite dans un bâtiment de deux étages, construit le long de la muraille. La grande salle dans laquelle ils pénétrèrent était en ébullition. Ce devait être, d'ordinaire, un réfectoire, car de nombreuses tables avaient été poussées sur les côtés, pour libérer de l'espace au centre. Tout au fond, une énorme cheminée couvrait des braises menaçantes, surplombée par un large écu, peint en noir avec le même aigle rouge. Tout autour, les murs de la salle étaient décorés de bannières, accrochées au plafond et se déroulant jusqu'au sol, droites et superbes. Sur la moitié d'entre elles, on retrouvait l'aigle rouge et noir. Sur les autres, c'était un chat noir dépliant ses griffes sur un fond couleur de sang. Bianca observa tout cela avec perplexité. La salle semblait tout droit sortie du fond des temps. Au-dessus d'une porte, deux larges épées s'entrecroisaient derrière un écu métallique. S'il n'y avait pas eu tous ces gens attroupés, elle se serait crue plusieurs siècles en arrière.

Une vingtaine de jeunes gens se tenaient là, hommes et femmes à l'air solennel, tous vêtus du même uniforme noir frappés d'un aigle rouge. Ils tenaient chacun un tricorne à la main. Lorsqu'Ogrim apparut dans la porte, accompagné des enfants, ils se retirèrent sur les côtés de la salle, ouvrant une allée centrale qui menait à la cheminée. Deux hommes richement vêtus les y attendaient.

Ogrim les poussa devant lui, comme on pousse un radeau miniature à la surface d'un lac. Obéissez au Maître, chuchota-t-il avant de les laisser voguer. Bianca attrapa la main de Chat. Tandis qu'ils dérivait, emportés par l'allée centrale, la multitude de regards la suivaient, cloués à elle, les têtes pivotant lentement sur les nuques avec la raideur d'un cadavre. Ils observèrent sa petite taille, son regard clair, le sang sur son visage et sur ses vêtements élimés, noircissant sous ses ongles et dans ses cheveux sales. Ils murmurèrent sur leur passage, comme des arbres caressés par le vent. Ils sourirent, à son intention, comme si des fleurs écloraient ça et là sur leurs visages de craie. La petite fille comprit que sa ruse de se faire passer pour muette avait été fort appréciée. Comme s'il s'était agit d'un coup spectaculaire aux échecs, ou d'une flèche en pleine cible dans un concours d'archers. Un beau geste apprécié des connaisseurs, mais pas comme quelque chose qui avait servi à tuer un enfant. Fugacement, elle aperçut Vespéral et Griffes, qui la fixaient avec un regard impénétrable.

Les trois enfants s'arrêtèrent devant les deux hommes au bout de l'allée, déposés là par un courant invisible. Ils étaient eux aussi vêtus de noir, frappé au poitrail du blason à l'aigle rouge. Des anneaux d'or et d'argent décoraient leurs doigts, par dessus leurs gants. Des chaînes de métaux précieux pendaient à leur cou, et autour de leurs épaules avaient été jeté un manteau de fourrure, du loup peut-être, ou de l'ours. Celui en retrait avait un visage ovale, piqué d'une barbe naissante et noire. Son regard ténébreux rappelait celui d'un rapace, ondoyant au-dessus de la salle comme un oiseau de proie à l'affût. Il regardait les enfants avec hauteur. Le deuxième homme, celui qui semblait régner sur les lieux, avait une barbe blanche.

Sur son visage s'entremêlaient rides et cicatrices, comme un champ de bataille à fleur de peau. En plus de l'aigle, il était le seul à être décoré des armoiries du chat noir.

Ses yeux de glace descendirent sur les orphelins devant lui. Il les scruta un moment, puis prit une profonde inspiration, et commença à parler d'une voix forte qui se propagea dans toute la grande salle.

- Aujourd'hui, ces enfants entrent dans leur nouvelle famille. Dans leur dernière famille. Celle qui les aimera le plus, les chérira et les protégera du monde extérieur. Pour y parvenir, ils ont honoré Hel, déesse des morts, en lui faisant un sacrifice.

Il marqua une pause.

- Aujourd'hui, vous entrez au service du clan Asgard, Seigneur du Sval et Duc de l'Olovine. Aujourd'hui, vous devenez des Éperviers. A partir de maintenant, vous êtes des ombres. Vous n'existez plus aux yeux du monde. Aucun Druide et aucun Prêtre, aucun Jarl, aucun Clan et aucun Baron ne peut plus vous contraindre. La loi du Roy ne vous concerne plus. Le seul à qui vous devez une obéissance aveugle, totale, c'est le Duc Asgard, et le représentant de son autorité en ces lieux, moi. Le vieil homme s'arrêta une nouvelle fois, pour laisser le temps aux orphelins d'observer leur nouveau maître. Malgré l'âge qui flétrissait son visage et creusait ses traits, il était vif, et dégageait une impression de puissance, et d'autorité. Bianca eut du mal à imaginer que cet homme était le serviteur d'un autre. Il lui semblait capable de régner sur le monde entier.

Les Éperviers, reprit-il, sont la meilleure arme des Asgard. Ils sont l'ultime argument, quand le monde refuse la sagesse et la bienveillance du Clan. Il n'est pas de porte capable de retenir un Épervier, il n'est pas de soldat capable de le trouver. Les Éperviers gagnent les guerres avant même qu'elles ne commencent, ils sont rapides, précis, et invisibles. Les Éperviers ne cherchent pas la fortune, car les Asgard les nourrissent et les logent. Ils ne cherchent pas la gloire, car seule leur suffit l'approbation des Asgard. Ils ne craignent pas la mort, car leur propre vie ne leur appartient pas, et ils savent qu'au-delà, ils festoieront à la Table des Guerriers.

Il avait parlé de plus en plus fort, à mesure qu'il s'enfonçait dans son discours, enflammé par les mots qu'il prononçait. Lorsqu'il eut fini, il toisa les enfants de toute sa hauteur.

- A genoux. Ordonna-t-il. Et le clair de ses yeux se fit si froid, si autoritaire, qu'ils s'exécutèrent sans la moindre hésitation. Maintenant, vous allez abandonner votre ancienne vie, et recevoir votre nouveau nom, celui par lequel vous serez désormais appelé, celui qui vous définira. Ce nom, ce sera le sceau des Asgard apposé sur votre âme, sur votre vie.

Le jeune homme derrière lui prit sur une table une dague ouvragée, au pommeau sculpté et à la lame damasquinée. Il la lui passa.

- Jeune fille, lança le vieillard à Sofia, qui frémit en entendant sa voix s'abattre sur elle. Toi qui a su maîtriser ta douleur, toi qui la reconnaît comme une partie de ton être, qui, comme la pluie, ne cherche pas à l'endiguer mais la laisse couler sur toi, toi qui enfin reconnaît la valeur d'un être, je te nomme Larme. C'est sous ce nom que tu seras connue.

Il lui déposa la dague entre les mains. Sofia la reçut avec timidité, et baissa les yeux. L'homme fit un pas de côté et se dressa devant l'enfant fou.

- Jeune homme. Toi qui parle un autre langage, qui voit le monde avec un œil différent. Toi qui ne connaît qu'un seul mot, mais qui incarne ce mot, par le silence de tes pas,

par l'ombre qui te cache et par la légèreté de tes griffes. Je te nomme Chat. C'est sous ce nom que tu seras connu.

Et l'enfant fou reçut sa dague avec étonnement. Il se tourna vers Bianca et lui adressa un sourire ébahi. La petite fille n'eut pas le temps de le lui rendre. Déjà, l'ombre du vieillard la recouvrait, et elle baissa le nez avec soumission.

-Toi. Commença-t-il, et elle sentit derrière elle des murmures souffler doucement. Toi qui a su apprivoiser le silence et t'en faire une arme. Toi qui a su utiliser ton intelligence là où la force te faisait défaut. Toi qui a su tromper tout le monde, tes amis, ton mentor, et surtout, ta cible. Je te donne le nom de Silence. C'est sous ce nom que tu seras connue.

Et dans ses petites mains, elle sentit la froide morsure de la dague qu'on y déposait. L'arme lui arracha un soupir d'admiration. Courbée comme une épine de rose, le manche était ciselé en forme de silhouette encapuchonnée, dont la tête remplaçait le pommeau. L'ensemble était léger, inflexible, sublime. Le long de la lame, des runes antiques avaient été damasquinées d'un métal sombre. Bianca ne savait pas lire les runes, mais en constatant qu'elles étaient différentes de celles sur la dague de Chat, elle supposa qu'il s'agissait de son nouveau nom, Silence, écrit dans la langue des anciens, et alors une sorte de fierté mêlée de solennité étreignit sa cage thoracique.

Comme on les autorisait à se relever, l'assemblée entonna, à l'unisson, un chant mélancolique et guerrier, qui résonna sous les voûtes de la salle. Un des jeunes gens vint vers eux et leur fit signe de le suivre. Alors, ils traversèrent la salle, entre les haies de jeunes gens vêtus de noir. Tout en continuant à chanter, certains leur adressèrent un signe de la tête, un signe de reconnaissance. Bianca aperçut Vespéral et Griffe parmi eux. Ils lui sourirent avec fierté, un sourire beau et lumineux qui soulagea son cœur entaché de sang. Le chant autour d'elle, et la dague dans sa main, achevèrent de la griser.

Je suis un ange.